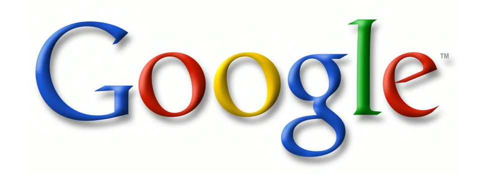
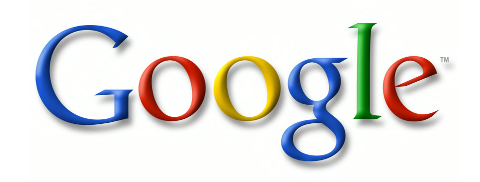
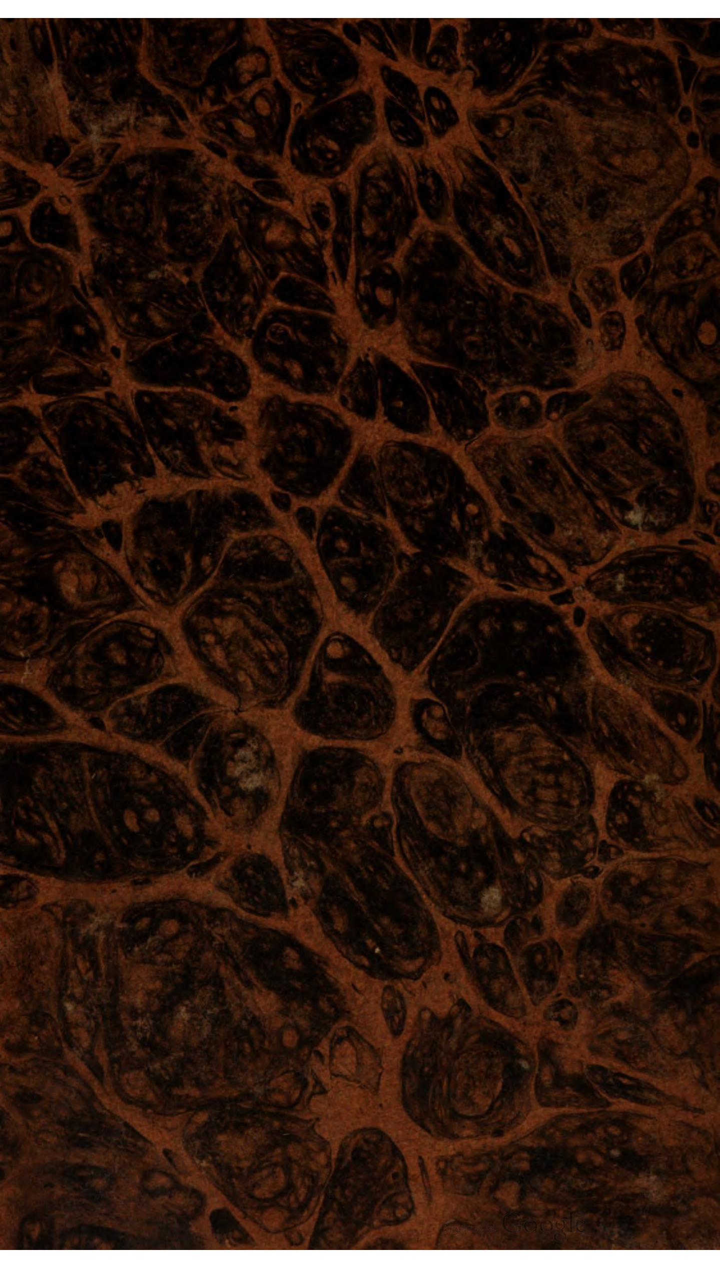








<36625398770013

LA CLOCHE DE MINUIT.

Tom. 1. Chap. 5.



Challiou. *Mariage.*

LA CLOCHE DE MINUIT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Au bureau de librairie, chez H. Nicolle, rue du Bouloy, n°. 56, ci-devant hôtel de la Reynie.

An VI.

LA CLOCHE DE MINUIT.

CHAPITRE PREMIER.

> Je ne suis pas folle ! Ces cheveux que j'arrache, sont les miens ! Je ne suis pas folle ! Que ne le suis-je, ô ciel ! Alors je ne serois plus moi ; et avec le sentiment de mon être, j'aurois perdu celui de ma douleur. Si j'étois folle, j'aurois oublié mon fils ! Dans ma folie, une poupée seroit pour moi mon fils. Non, je ne suis pas folle ; je sens trop fortement, trop profondément que c'est mon fils que j'ai perdu, et non pas la raison !
>
> Shakespeare.

Le comte de Cohenburg descendoit d'une des plus nobles familles de la Saxe. Son château, situé sur un des bras de

l'Elbe, étoit un des plus magnifiques de la Germanie ; ses richesses étoient immenses ; il passoit pour l'un des premiers hommes de son siècle.

Jeune encore, il avoit épousé la seconde fille du marquis de Brandenburg, dont il avoit eu cinq fils. L'aîné et le plus jeune avoient seuls survécu à leur mère.

Le comte de Cohenburg, après avoir pleuré sa femme pendant plusieurs années, la suivit dans le tombeau. Alphonse, son fils aîné, étoit alors âgé de vingt-six ans. Frédéric avoit cinq ans de moins.

Le nouveau comte, Alphonse, avoit une physionomie agréable, plutôt que belle. Sa taille étoit moyenne, son esprit bien cultivé, son caractère doux et bienveillant, mais soupçonneux.

Frédéric sembloit être fait pour enchaîner tous les cœurs. Ses traits étoient beaux et réguliers ; sa physionomie étoit expressive et prévenante, sa taille haute et élé-

gante. Il avoit eu, comme son frère, une éducation très-soignée. Mais ne s'étant pas, à beaucoup près, autant livré à l'étude, il étoit moins instruit. Cependant, sa conversation étoit vive et spirituelle. Naturellement violent et emporté, sa colère ne duroit qu'un instant.

Parvenu à sa vingt-deuxième année, Frédéric devint amoureux d'une demoiselle de Luxemburg. Elle étoit belle, mais extrêmement délicate, orpheline, et très-riche. Frédéric acheta une maison dans le voisinage du château de son frère, et lorsqu'il eût épousé sa bien aimée Sophie, il crut s'être assuré, pour toujours, le plus haut dégré de bonheur, dont il soit donné à l'homme de jouir.

Avant la fin de la première année de son mariage, la naissance d'un fils vint le combler de joie.

Le comte Alphonse, témoin du bonheur de son frère, désira de le partager.

Il résolut de se marier, et choisit parmi toutes les beautés, qui faisoient alors l'ornement des cours de l'Allemagne, Anna, fille unique du duc de Coblentz. C'étoit une femme douée de tous les attraits. Sa taille étoit svelte, ses manières affables et polies. Il y avoit dans sa physionomie une expression, un je ne sais quoi supérieur même à la beauté, et dans sa conversation un charme, auquel il étoit impossible de résister.

Bientôt Alphonse n'eut plus rien à envier à son frère. Au bout de dix mois, son Anna lui donna un fils, précisément le même jour où Sophie accoucha d'une fille, son second enfant.

Le nom de son père fut donné au fils du comte Alphonse.

L'année suivante, Sophie mit au monde un troisième enfant, dont la naissance coûta la vie à sa mère.

La nature avoit fait à Frédéric, le funeste présent d'une sensibilité pro-

fonde. Son courage l'abandonna presque entièrement. Cependant ses larmes, essuyées par la main d'un frère, devinrent par dégrés moins amères.

Anna, sœur tendre, prodigua aux enfans de Frédéric les soins d'une mère. Elle ne cessoit de les caresser. Elle consoloit leur père, et cherchoit par tous les moyens à le distraire. Enfin, elle parvint à alléger le fardeau de sa douleur.

Le comte Alphonse aimoit son frère avec tendresse ; il compatissoit à son malheur. Il eût voulu l'adoucir au prix de ce qu'il avoit de plus cher, les soins et les assiduités d'Anna exceptés. Il la croyoit incapable d'accorder à un autre la plus petite part de l'amour qu'elle lui devoit. Il se disoit à lui-même que c'étoit cet amour pour lui, qui la portoit à ne pas quitter son frère, afin qu'il ne restât pas seul avec sa douleur. Alphonse d'ailleurs connoissoit son malheureux penchant à la jalousie. Il s'efforçoit sans

cesse de le combattre. Mais cette passion faisoit partie de son être. Il ne lui étoit pas donné d'en triompher.

Sans cesse il observoit son frère. Il cherchoit à lire dans les traits de la comtesse, lorsqu'elle étoit avec Frédéric. Il fut convaincu de son erreur. Il fut même sur le point de demander pardon à sa femme de l'injure qu'il lui avoit faite dans son cœur. Mais il pensa que cette démarche ne serviroit qu'à instruire Anna d'un défaut qu'elle ne lui soupçonnoit pas. Il résolut seulement de fermer plus étroitement à l'avenir l'entrée de son âme à la jalousie.

Le dernier des enfans de Frédéric, n'avoit survécu à sa mère que quelques heures. Trois ans après, l'aîné rejoignit sa mère et son frère dans la tombe. L'infortuné Frédéric ne se remit de ce coup terrible, que pour en éprouver un plus affreux encore. — Sa fille mourut dans ses bras. — Le destin sembloit prendre plaisir à l'accabler. — Il résolut de quit-

ter le théâtre de tous ses malheurs, et de voyager. — Il fit avec précipitation ses adieux à son frère et à sa sœur. Il partit.

Son absence dura quatre ans. A son retour, il étoit entièrement changé. Il n'ouvroit plus la bouche que pour se plaindre, et il étoit devenu rêveur et distrait. En un mot, il ne restoit plus aucune trace du brillant comte Frédéric.

Le comte Alphonse fut touché de son état; mais la jalousie triompha encore une fois de tous ses efforts. Les soupçons se réveillèrent dans son âme. Il parvint cependant à ne pas les trahir aux yeux de sa femme et de son frère. Au bout de huit mois, Frédéric quitta de nouveau la Saxe.

Alors la pitié l'emporta dans le cœur d'Alphonse. Il crut s'être apperçu que son frère aimoit Anna, et qu'il cherchoit à triompher de son amour par l'absence, ou du moins à le cacher. La comtesse parloit souvent du changement extraordinaire de l'humeur de Frédéric. La ma-

nière dont elle s'exprimoit dans ces circonstances, convainquit Alphonse que son frère n'étoit pas aimé. Cette conviction lui causa la satisfaction la plus vive. Cependant il désiroit toujours que Frédéric ne revînt pas.

Cinq années s'écoulèrent, avant qu'il reparût en Allemagne. Il fit un court séjour en Saxe; après quoi il fut encore absent pendant deux ans. A son dernier retour, l'inquiétude et l'agitation de son esprit, parurent changées en une profonde mélancolie. Il se retira dans sa maison, et annonça le désir d'y mener une vie très-retirée.

Alphonse s'imagina que son frère avoit trouvé quelque moyen de gagner le cœur d'Anna, et que sa retraite n'étoit qu'un prétexte, pour éloigner ses trop justes soupçons. Cependant, il prit de nouveau la ferme résolution de poser toujours le doigt sur ses lèvres; mais de tenir sans cesse ses oreilles et ses yeux ouverts.

Le fils unique du comte Alphonse, avoit alors atteint sa dix-septième année. De beaux yeux noirs, des sourcils bien arqués, embélissoient sa mâle physionomie. Ses cheveux tomboient en boucles naturelles autour de son col. Son teint frais et animé annonçoit sa robuste santé. Le sourire du bonheur étoit toujours sur ses lèvres. Son esprit, naturellement vif et pénétrant, étoit orné des plus rares connoissances.

Il y avoit déjà un an que Frédéric étoit de retour dans son pays natal, lorsqu'une affaire importante, relative au testament de leur père, appella le comte Alphonse dans la capitale de l'Allemagne.

La veille de son départ, il alla voir son frère. Il fit de tendres adieux à sa femme et à son fils. — « Mon Anna est maintenant au pouvoir de Frédéric. » — Cette idée arrêta un instant ses pas, au moment où il traversa le vaste vesti-

bule du château pour se rendre à la voiture qui l'attendoit. — « Mais n'est-il pas de son honneur de la protéger ? — Sans doute ! — Je ne soupçonnerai pas mon frère. » — Il quitta le château, et se mit en route, suivi d'un vieux et fidèle serviteur.

Le comte Alphonse étoit parti depuis deux mois. Ses affaires ne lui avoient pas encore permis d'annoncer l'époque de son retour. Il avoit souvent écrit à sa femme, et lui avoit exprimé dans toutes ses lettres, le plus vif désir de la revoir bientôt.

A la fin, le moment de son arrivée fut fixé. La comtesse l'attendoit avec toutes les marques extérieures de l'impatience et de l'amour, lorsque le matin du jour où il devoit arriver, le domestique qui l'avoit accompagné, parut seul au château. Les regards inquiets de la comtesse semblèrent lui demander de s'expliquer promptement.

« Le comte vous a-t-il envoyé devant lui, s'écria-t-elle ? »

« Hélas ! non. »

« Oh ! il est mort ! il est assassiné ! »

En prononçant ces mots, elle tomba sans connoissance, sur le plancher.

Ses craintes n'étoient que trop bien fondées. Le vieux serviteur apportoit la triste nouvelle que deux scélérats sortis d'un bois situé à dix lieues du château de Cohenburg, étoient tombés sur son maître, et l'avoient poignardé.

Les larmes vinrent soulager le jeune Alphonse, et dès que sa douleur lui permit de prononcer une parole, il donna l'ordre au vieux domestique d'aller informer son oncle de cet affreux événement, et le prier de se rendre à l'instant au château.

Lorsque la malheureuse Anna fut revenue à elle-même, elle fit signe de la main, aux domestiques qui l'environ-

noient, de sortir. Restée seule avec son fils, elle lui parla ainsi :

« Alphonse, ton oncle est l'assassin de ton père! Jure-moi de venger sa mort. »

Alphonse, sans répondre, fixa sa mère avec des yeux égarés.

Anna continua :

« Tu parois étonné! tu ne peux croire que l'hypocrite Frédéric soit un aussi grand scélérat; mais jamais ton imagination ne pourra enfanter un monstre aussi noir que lui! — Oh! je puis te dire.....

Elle s'arrêta.

« Expliquez-vous, de grâce, ô ma mère! s'écria Alphonse. »

« Non, je ne puis...... Je ne veux pas te donner une aussi affreuse idée du frère de ton père..... Le tems peut venir où tu..... — Elle s'arrêta encore un instant. — Je ne puis prouver ce que j'ai avancé. Renferme donc ce secret dans ton sein; mais jure-moi, par le ciel, que

lorsque le meurtrier sera connu, tu vengeras la mort de ton père. »

« Oh! ma mère, pouvez-vous penser que je puisse jamais manquer à un devoir aussi sacré? Non! faites-moi connoître le coupable, et je le jure par le ciel, à l'instant même cette épée lui percera le cœur. »

« Je reconnois mon fils! Daignent les anges veiller sur mon Alphonse, s'écria la comtesse en l'embrassant! — Oh! mon fils, tu ne connois pas le comte Frédéric; mais le tems t'apprendra à le connoître. »

Ce dernier arriva bientôt. Sa physionomie et son maintien portoient tous les signes d'une douleur feinte. Alphonse put à peine supporter sa présence. Il crut voir la confirmation des conjectures de sa mère. Il fut sur le point de reprocher au comte sa scélératesse. Le désir d'acquérir la preuve de son crime, le détermina enfin à garder le silence. Il ne put cependant pas rester plus long-tems avec celui-

qu'il regardoit comme l'assassin de son père. Il s'élança hors de l'appartement, en s'écriant d'une voix presque étouffée par les sanglots: «Oh! mon père! . . . .»

Dans la soirée, le comte retourna chez lui. Le vieux domestique qui avoit apporté l'affreuse nouvelle, eut ordre de retourner sur-le-champ à l'endroit où son maître avoit été tué, et de faire transporter son corps au château, avec toute la diligence possible.

Le comte Frédéric se chargea de faire les préparatifs nécessaires aux obsèques de son frère.

Après le départ de son oncle, Alphonse fit de nouvelles instances auprès de sa mère, pour l'engager à lui faire connoître les raisons qu'elle avoit de soupçonner le comte Frédéric.

«N'insistez pas davantage, répondit-elle, je ne le puis pas. Le tems vous expliquera mes paroles. Oh! Alphonse, souvenez-vous de votre serment!»

« Je jure de nouveau d'y être fidèle. »

Le lendemain le comte Frédéric revint au château de Cohenburg. Alphonse évita sa présence et se retira, à son arrivée, pour s'abandonner à toute sa douleur dans la solitude. Au bout de quelques heures, croyant son oncle parti, il rentra dans l'appartement, où il avoit laissé sa mère. Quelle fut sa surprise, en la voyant aux genoux du comte, et lui baisant la main! — Elle se leva et se jeta dans un fauteuil. — Le comte s'appuya sur la croisée près de laquelle il se trouvoit.

« Où suis-je, se dit à lui-même Alphonse, et comment concilier cette conduite avec l'opinion de ma mère sur le comte Frédéric? »

Anna s'apperçut que son fils la fixoit. Elle leva ses mains suppliantes vers le ciel.

Un instant après, Frédéric partit.

Alphonse rompit le premier le silence.

« Vous m'avez ordonné, dit-il à sa

mère, de ne plus vous demander l'explication de vos soupçons.... »

Il alloit continuer. La comtesse se leva, et fondant en larmes, elle sortit.

Alphonse, tourmenté d'horribles soupçons, traversa l'appartement, se jeta par terre, se releva, sortit de la chambre où il étoit, entra dans le jardin, s'y promena, s'y assit ; tout fut inutile ; l'affreuse incertitude s'attachoit à ses pas. Le trait empoisonné avoit pénétré jusqu'à son cœur.

La comtesse lui fit dire qu'elle ne paroîtroit pas au souper. Alphonse ne s'apperçut pas qu'il étoit servi, quoiqu'il eût appuyé sur la table un de ses bras, dont il soutenoit sa tête appesantie par la douleur.

Il se retira de bonne heure dans sa chambre. Il chercha inutilement dans le sommeil l'oubli momentané de ses chagrins. — Il lut les lettres, qu'il avoit re-

cues de son père, pendant son absence. Ses pleurs ne lui permirent pas de lire long-tems. Il se jeta sur son lit. Sa lampe prête à s'éteindre, ne rendoit plus qu'une lumière pâle et tremblante. L'obscurité de la scène sembloit donner encore une teinte plus lugubre à ses pensées.

Minuit sonna. Tous les habitans du château de Cohenburg étoient ensevelis dans un profond sommeil, excepté le malheureux Alphonse. Etendu sur son lit, il songeoit aux événemens du jour précédent, lorsqu'un cri perçant frappa son oreille, et le tira de ses réflexions. Ce cri lui parut partir de la chambre de sa mère. Il écouta; il n'entendit plus rien.

« Sa douleur lui fait perdre la raison, s'écria-t-il; ô femme infortunée! daigne le ciel adoucir ses chagrins! »

Il soupira, versa quelques larmes, et retomba sur son oreiller.

Après un court intervalle, il s'endor-

mit. A peine commençoit-il à jouir de ce premier repos, depuis la mort de son père, qu'il fut éveillé par le bruit de la porte de sa chambre, qu'il entendit ouvrir. Le jour commençoit à poindre. Alphonse reconnut sa mère qui entroit dans son appartement. Son air effaré l'alarma. Ses yeux étoient fixes. Tous ses traits exprimoient une douleur profonde. Elle étoit enveloppée dans une longue robe qu'elle retenoit elle-même autour d'elle, comme un manteau; ses cheveux épars tomboient en désordre sur ses épaules.

« Alphonse! dit-elle à son fils, écoutez-moi : obéissez aux ordres de votre mère. Ne me demandez point d'explication! — Fuyez à l'instant du château. Si vous aimez la vie, si vous craignez le ciel, n'en approchez jamais! »

Alphonse s'étoit jeté sur son lit, sans se déshabiller; il fut bientôt debout.

« Pourquoi cette soudaine alarme! s'é-

cria-t-il ; craignez-vous que mon oncle ne commette un second forfait, aussi horrible que le premier ? Ne craignez rien pour moi, je remplirai mon serment. »

Anna poussa un cri ; après quoi elle dit :

« Vous m'avez perdue ; vous vous êtes perdu vous-même ! — Votre oncle est innocent ! — Il ne nous reste à tous les deux qu'un moyen de salut. — Fuyez loin d'ici. — Fuyez-moi. — Fuyez votre oncle. — Prenez cette bourse. — Ne revenez pas au château. — Sellez vous-même le plus rapide coursier de l'écurie, et partez, tandis que la légère obscurité du matin protège encore votre fuite. — Embrassez-moi. — Oh ! non ! non ! non ! — Ce seroit........ »

Un torrent de pleurs l'empêcha un instant de continuer. Enfin elle ajouta :

« Pars ! et puisse le ciel te combler des bénédictions, qu'il ne m'est plus permis d'espérer ! »

Elle lui donna la bourse. — Sa main étoit tachée de sang; Alphonse s'en apperçut et frémit. Il n'eut pas la force de prononcer un seul mot. La comtesse lut son trouble dans ses yeux. Elle s'écria encore une fois :

« Oh ! fuyez et sauvez-moi. — Je vous en conjure, fuyez. »

A peine eut-elle prononcé ces derniers mots, qu'elle sortit avec précipitation de la chambre d'Alphonse, et courut s'enfermer dans la sienne. —

Etonné, épouvanté de ce qu'il venoit d'entendre et de voir, Alphonse hésita quelque tems sur le parti qu'il prendroit. A la fin, il s'écria :

« Ma malheureuse mère auroit-elle perdu la raison ? — Oh ! non, je ne puis m'y tromper. Ce n'est pas là de la folie. Elle a certainement eu un motif bien pressant, pour m'ordonner de la fuir; mais alors, pourquoi me le cacher ? — Mon oncle, m'a-t-elle dit, est innocent !

cent ! — Je m'y perds. — N'importe, c'est mon devoir d'obéir. »

Il sortit de sa chambre. Au moment où il passa devant celle de sa mère, la porte s'ouvrit, et Anna lui dit :

« Vîte, vîte, mon cher Alphonse ! »

Il s'arrêta, mais la porte fut à l'instant refermée. Il descendit dans la première cour, souleva avec peine les lourdes barres de fer, qui en fermoient les portes, et gagna l'écurie. Il sella lui-même son cheval favori ; et le cœur oppressé, il s'éloigna du château de Cohenburg, après avoir jeté un dernier et douloureux regard sur cette antique demeure de ses pères.

« Si vous aimez la vie, — si vous craignez le ciel, — fuyez-moi, — fuyez ce château. » — Il répétoit sans cesse ces paroles. — Il appuyoit sur les mots en les prononçant. Son esprit se perdoit dans un labyrinthe de conjectures. Entièrement

absorbé, il avoit déja fait environ cinq lieues, sans s'arrêter, et sans se demander à lui-même où il alloit. Ne sachant encore quelle réponse faire à cette question, il apperçut dans l'éloignement sur le sommet d'une coline, un village dont le clocher s'élevoit au-dessus des arbres d'un bois épais qui l'environnoit. Il dirigea ses pas vers cet endroit. Au moment où il y arriva, les paysans alloient à leurs travaux. Ils le regardèrent d'un œil curieux. Alphonse s'apperçut qu'ils ne le connoissoient pas, et qu'il n'étoit pour eux que l'objet d'une curiosité vague. Après avoir fait rafraîchir son cheval, il repartit. Il désiroit quitter promptement cette partie du pays, où il pouvoit être reconnu. Quoiqu'il n'eût aucunes raisons personnelles de se cacher, il sentoit qu'il seroit fort embarrassé s'il rencontroit un ami qui lui demandât où il alloit, ou qui lui fît des questions sur sa famille.

Après s'être éloigné encore de plu-

sieurs lieues, il sentit ses forces morales et physiques également épuisées. Il descendit de cheval, et l'ayant attaché au tronc d'un arbre, dont les branches le mettoient à couvert des rayons du soleil, alors dans son midi, il se coucha lui-même sous son ombre hospitalière.

La réflexion, qui ne peut parvenir à éclaircir l'objet de notre méditation, tout en rendant pénible la durée du tems, l'abrège. — Aussi Alphonse ne quitta-t-il son lit de gazon, que lorsque le soleil fut fort près de son coucher. Il fit encore trois lieues. Il apperçut alors une misérable auberge, dans laquelle il se détermina à passer la nuit. Il but, en y arrivant, un verre de vin, qui lui rendit des forces. C'étoit la première nourriture, excepté un peu d'eau puisée dans un ruisseau avec le creux de sa main, qu'il eut prise de la journée. Il mangea ensuite, mais peu, et sans appétit.

Quoiqu'il ne se sentît nullement disposé à goûter les douceurs du sommeil, il se retira de bonne heure dans sa chambre.

CHAPITRE II.

Ne peux-tu donc guérir une âme malade, déraciner le chagrin de la mémoire, effacer du cerveau les caractères sanglans qui y sont imprimés, et par quelque heureux antidote puisé dans les eaux du Léthé, purger le cœur de cette humeur impure, dont le poids lui est si insupportable !

SHAKESPEARE.

LA nuit se passa pour lui, comme le jour s'étoit passé, en lamentations inutiles et en vaines conjectures. Le matin, il s'endormit un instant.

A son réveil, il songea aux moyens de gagner sa vie honorablement. L'armée lui parut être l'asyle qu'il cherchoit.

L'Empire étoit alors en guerre avec

la Pologne. Il résolut de se présenter, comme volontaire, dans un des nouveaux régimens qu'on levoit tous les jours. En conséquence, après avoir payé l'hôte de cette pauvre auberge, il monta à cheval, et prit la route de Berlin.

La veille, il avoit suivi une direction opposée à la grande route de cette ville. Il fut obligé de prendre un chemin de traverse pour la rejoindre.

Son voyage ne fut pas long. Le soir du second jour, il fit son entrée dans la ville de Berlin. Il se logea dans une petite auberge. Le lendemain matin, il pria son hôte de lui trouver un acheteur pour son cheval. Déterminé à entrer au service, il n'ignoroit pas que sa paie ne lui donneroit pas les moyens de le nourrir.

Il se promena dans la ville; il admira la beauté des édifices publics, s'informa du nom de leurs fondateurs et des architectes. Pendant deux jours, il trouva une utile et agréable diversion à ses lugubres

pensées ; mais le charme cessa avec la nouveauté. La réflexion ramena les inquiétudes et les chagrins : quelquefois, il formoit la résolution de retourner au château de Cohenburg.

« Mon oncle, se disoit-il, est innocent : ma mère me l'a elle-même déclaré. — Pourquoi donc le craindrai-je ? — Cependant, elle m'a conjuré de ne plus le voir. — Quel peut être le motif de cette étrange conduite ? — Pourquoi me le cacher? — Seroient-ils tous les deux les meurtriers de mon père ? — Ma mère auroit-elle donné sa main sanglante au comte Frédéric, et ne m'a-t-elle ordonné de quitter le château que pour éloigner un témoin importun, dont elle n'eût pas osé soutenir les regards? »

Cette idée fut sur le point de troubler sa raison. — « Non, reprit-il, ma mère n'est pas si criminelle. S'il en eût été ainsi, l'aurois-je trouvée aux genoux du comte ? — Cela ne peut avoir été concerté pour me

tromper ; car mon arrivée ne pouvoit être prévue. — Quelle est donc la cause de cette mystérieuse conduite, de son apparition, plus extraordinaire encore, le matin du jour où elle m'ordonna de quitter le château ? — Que peuvent signifier les taches sanglantes dont sa main étoit souillée ? — Je m'y perds. — Quelque malheur secret pèse sur son cœur. — Il n'est pas, apparemment, en mon pouvoir d'alléger ce fardeau ; car alors elle eût imploré mon assistance. — Mais du moins je n'aggraverai pas ses maux, en désobéissant à ses ordres. »

Alphonse offrit en ce moment au ciel de ferventes prières, souvent interrompues par ses sanglots, pour le conjurer de rendre à sa mère la paix et le bonheur.

Il étoit depuis trois jours à Berlin, lorsque son hôte lui amena un homme qui lui proposa d'acheter son cheval à un prix assez avantageux. Alphonse hésita avant de conclure le marché. Il n'avoit plus

un seul ami sur la terre. Cet abandon lui avoit rendu plus cher son cheval, et il éprouvoit une extrême répugnance à se séparer de cet unique témoin de son bonheur passé.

« S'il m'étoit possible de le garder ! disoit-il en lui-même ; mais le peu d'argent que je possède, sera bientôt dépensé, et alors.... — Il est à vous ! s'écria-t-il ; prenez-le ; mais traitez-le doucement. »

Il s'élança dans la maison, et ne voulut plus revoir son cheval. L'objet essentiel étoit alors fort loin de sa pensée. Il ne songea pas à l'argent, jusqu'au moment où l'hôte le tira de sa rêverie, en jetant les florins sur la table.

Cette affaire terminée, sa première démarche fut de s'engager dans l'armée, en qualité de volontaire. Il reçut le prix de son engagement, et endossa l'habit militaire. Il vit avec plaisir que ce nouveau costume le rendoit presque méconnoissable.

Il ignoroit absolument si les malheurs de sa famille étoient connus dans le monde, et il éprouvoit une répugnance invincible et inexplicable à s'en informer. Le bruit des armes parvint heureusement à le distraire. Ces horribles images ne se présentèrent plus à son esprit que dans la solitude.

Il étoit depuis trois mois au service de l'Empire, lorsque son régiment eut ordre de se rendre dans un village, à quatre lieues de Berlin. Le mois suivant l'armée entra en campagne. Alphonse étoit robuste, actif et brave. Il déploya pendant la campagne, tant de présence d'esprit et de courage, qu'il se fit remarquer et aimer par son colonel.

Le nom de cet officier étoit Arieno. La terminaison italienne de son nom, frappa Alphonse.

« Arieno, se disoit-il, sert dans l'armée allemande. — Il est aimé de ses soldats. — Il doit son rang à la faveur de l'empe-

reur. — Il se bat avec une bravoure étonnante ; et cependant c'est évidemment un italien. »

Arieno s'attacha tous les jours de plus en plus à Alphonse, et ne laissa passer aucune occasion de lui témoigner son amitié. Ce dernier commença à craindre d'avoir été reconnu ; mais il se trompoit.

Lorsque l'armée se retira dans ses quartiers d'hiver, Arieno invita Alphonse à passer l'hiver avec lui. Alphonse accepta cette offre avec reconnoissance, et suivit Arieno, du moins il le supposoit ainsi, en qualité de domestique.

Il fut agréablement trompé. Arieno étoit lui-même un enfant de la douleur.

Il s'étoit apperçu, à l'air abattu et pensif d'Alphonse, à ses discours interrompus, à ses habituelles distractions, qu'il étoit, comme lui, en proie au chagrin. La sympathie l'entraîna vers le jeune comte. L'extérieur prévenant d'Alphonse acheva d'intéresser Arieno à son sort. Il

résolut d'en faire son compagnon et son ami.

L'habitation d'Arieno étoit située près d'un village, à trois lieues de Francfort. Une vieille femme à qui le soin de la maison avoit été confié pendant l'été, composa, avec les deux amis, toute la famille.

La physionomie d'Arieno ne prévenoit pas d'abord en sa faveur; mais toutes les vertus dont son cœur étoit le siège, lui avoient bientôt gagné l'amitié et l'estime de ceux qui le connoissoient. Sa conversation instruisoit et plaisoit en même tems. Alphonse ne se lassoit pas de l'entendre parler, avec l'accent d'un homme fortement pénétré, des vicissitudes de la vie, de la fausseté des hommes, et de la certitude d'une vie à venir.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'Arieno touchât la corde sensible. Enfin, il parla ainsi à Alphonse:

« Je crois, mon jeune ami, qu'il y a dans vos manières quelque chose qui annonce que votre véritable rang dans le monde, est fort au-dessus de celui dans lequel je vous ai connu. »

Alphonse garda le silence; mais sa contenance embarassée trahit la vérité. Arieno continua :

« Quelque secret chagrin pèse sur votre cœur. Faites-m'en connoître la cause; peut-être pourrai-je en alléger le poids. Je le partagerai du moins. »

Point de réponse. Arieno ajouta :

« Ne me connoissez-vous pas assez, pour être certain que l'intérêt que je prends à votre bonheur, et non la satisfaction d'une vaine curiosité, m'engage à vous faire cette question? »

« Oh! mon ami, s'écria Alphonse, en prenant la main d'Arieno, je vous dois tout. Jamais ma reconnoissance ne pourra acquitter tant de bienfaits. Vous êtes

digne de toute ma confiance; mais je renoncerois plutôt aux consolations dont je suis redevable à vos bontés, que de vous instruire de mes secrets. — Oui, oui, ils doivent rester ensevelis dans mon cœur. »

« Loin de moi de vouloir vous importuner, répondit Arieno, ne craignez rien, mon ami, je ne renouvelerai pas mes questions. »

Un long silence suivit ces mots. Alphonse le rompit le premier.

« Vous êtes italien? »

« Oui, et vous êtes étonné, je n'en doute pas, de me voir au service de l'empereur. »

« Je dois l'avouer. »

« Votre étonnement cessera bientôt. Mon histoire n'est pas longue. Je vais vous en instruire. »

« Je n'ai pas le droit d'attendre de vous une pareille communication. »

« Je ne doute point que vous n'ayez

de bonnes raisons pour garder le secret. Je désirerois, moi, que mon histoire fût connue du monde entier. »

Alphonse s'inclina, et Arieno commença ainsi :

« Le comte Arieno, mon père, étoit un noble vénitien. Il possédoit une fortune immense. Sa maison, située à une lieue de Venise, étoit magnifique. Ses jardins étoient vastes et très-ornés. L'élégance de ses gondoles surpassoit tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Jeune encore, il épousa la fille d'un riche sénateur de Gênes, qu'il avoit apperçue, par hasard, pendant le carnaval. Elle étoit fille unique. A la mort de son père, qui arriva trois mois après son mariage avec le mien, elle hérita de toutes ses propriétés.

Dans le cours des six premières années de leur union, elle donna le jour à quatre enfans, trois garçons et une fille. Ma sœur étoit l'aînée. Mon frère, Stephano, étoit né après elle. J'avois un an de moins que

lui. Le plus jeune de mes frères mourut dans l'enfance. A l'époque où je commencerai mon histoire, mon frère avoit dix-neuf ans, et moi dix-huit. Stéphano étoit orgueilleux, faux et très-avare. Les difformités de son âme étoient cachées sous un extérieur agréable. Il étoit le bien aimé de sa mère, qui exerçoit un empire souverain sur son mari.

Il suffit d'ajouter que, dès mon enfance, mon frère me témoigna son aversion par tous les moyens possibles, pour vous convaincre, que mon sort n'étoit pas à envier.

Près de la maison de mon père, demeuroit, avec ses deux filles, une veuve, nommée la signora Bartini. Sans être riche, elle vivoit dans l'aisance. Mais ses filles possédoient un trésor bien préférable aux richesses, dans leur beauté et leur vertu. L'aînée épousa un chevalier français, et partit avec lui pour la France.

La plus jeune, appellée Camilla, m'a-

voit fait une blessure, que l'art ni le tems ne purent guérir. Convaincu cependant, que l'infériorité de son rang et de sa fortune ne me permettroit jamais de l'épouser, avec le consentement de de ma famille, je résolus de renfermer mon amour dans mon cœur. Quelquefois pourtant, mes yeux me trahisssoient. Je crus même m'être apperçu que Camilla partageoit mes sentimens. Un soir, vers la fin de l'été, j'entrai, comme à l'ordinaire, dans le petit jardin de la signora Bartini, au moment où mon frère sortoit de la maison. En passant auprès de moi, il s'écria :

« Ma visite finit à tems, je m'en apperçois. »

Il continua son chemin en éclatant de rire.

J'étois si accoutumé aux insultes de mon frère, qu'à peine fis-je attention à ce qu'il me dit. J'entrai dans la maison.

Je trouvai Camilla pleurant à la croisée, et sa mère assise auprès d'elle.

Une foule d'idées contradictoires et de soupçons, m'assaillirent au même moment. Je lui demandai la cause de ses larmes. Sa mère m'en donna une raison insignifiante, et détourna immédiatement la conversation sur un autre sujet.

Je ne pus cacher mon trouble. Bientôt après, je me retirai.

Mon père, ma mère et mon frère se mettoient à table pour souper, au moment où je rentrai.

« Je ne croyois pas que nous aurions le plaisir de votre compagnie ce soir, dit ma mère. »

« Pourquoi cela, madame ? »

« J'ai tort. Peut-être n'étiez-vous pas invité chez la signora Bartini, et il ne faut pas que les amans soient trop entreprenans. »

Elle rit aux éclats. Mon frère en fit autant.

Je mordois mes lèvres de rage. Je répondis :

« Trouveriez-vous mauvais, madame, que j'aille dans cette maison? Mon frère aîné m'a montré l'exemple. »

Ne sachant que répondre, ils recommencèrent leurs éclats de rire.

Mon père me fixa avec des yeux sévères, et me dit :

« Ne vous avisez pas de vous marier contre mon gré, et souvenez-vous bien que Camilla Bartini est la dernière des femmes, que je vous permettrois d'épouser. »

Le combat n'étoit pas égal. Je gardai le silence.

La maison de mon père me devint plus désagréable que jamais. Je pris le parti de voyager. J'en demandai la permission. Mon père me l'accorda sur-le-champ; et me remit en même tems une somme d'argent considérable. Je desirois obtenir son consentement; cependant, la

facilité et la promptitude avec lesquelles il me fut accordé, m'affligèrent. Cette complaisance étoit trop évidemment l'effet de ses préventions contre moi.

Je courus à la maison de Camilla; mais quelle fut ma surprise, en apprenant qu'elle n'y étoit plus, et qu'elle étoit partie pour aller voir sa sœur en France! Je trouvai cette conduite mystérieuse extrêmement bizarre. Je ne pus prendre sur moi d'en demander l'explication à la signora Bartini. Je pris congé à l'instant, et le lendemain matin, je m'éloignai de la maison paternelle.

Dix mois se passèrent sans que j'entendisse parler de ma famille. J'écrivis à ma mère pour lui demander la cause de ce long silence, en la priant de m'adresser sa réponse en Sicile. Environ six semaines après, je reçus d'elle quelques lignes. Elle m'informoit de la mort de mon père, et m'enjoignoit de revenir promptement à Venise.

Je ne perdis pas de tems. J'arrivai à la maison de mon père, le jour même de ses funérailles. Son testament fut alors ouvert; mais concevez, si vous pouvez, mon étonnement, lorsque j'entendis lire le paragraphe suivant : — *A mon second fils, Philippe, en conséquence de sa désobéissance à mes ordres, je laisse seulement cinq cents sequins, afin qu'il sache que je ne l'ai pas oublié, et je veux qu'il soit déchu de ses droits à toutes mes autres propriétés.*

Ce fut un coup de foudre. Dans le premier moment, j'en fus anéanti. Dès que je fus un peu remis, je quittai la maison, en accablant de malédictions le scélérat qui avoit trompé mon père, et en lançant à mon frère un coup-d'œil qui certainement ne lui permit pas de douter que je connoissois le traître.

Je me rendis promptement chez la signora Bartini. Je trouvai une servante assise à la porte, qui me dit que sa maîtresse

étoit allée rejoindre sa fille en France.

« Quel est le lieu de sa résidence ? »

« Montpellier. »

« Comment se nomme le chevalier qui a épousé sa fille ? »

« Le chevalier d'Albert. »

Je ne vous fatiguerai pas du récit des idées et des réflexions dont mon esprit fut occupé pendant mon voyage à Montpellier. Je dois seulement vous dire que leur résultat fut la confirmation de mes soupçons sur mon frère. Le malheureux ! c'étoient ses faux rapports qui m'avoient fait perdre l'estime et l'amitié de mon père.

Arrivé à Montpellier, je fus reçu par madame d'Albert.

« Vous êtes surprise de me voir, madame, lui dis-je, mais.....

La signora Bartini entra dans l'appartement. Je la saluai. Elle fit signe à sa fille de nous laisser seuls. Je m'assis auprès d'elle. Je ne savois par où commen-

cer. Tous les beaux discours que j'avois préparés pendant mon voyage, étoient loin de ma mémoire. Je ne pus que lui demander des nouvelles de Camilla.

« Ah! signor, s'écria cette tendre mère, ma fille..... la main de la mort est étendue sur elle! »

Jusqu'à ce moment, j'avois ignoré ce que c'étoit que le malheur. — Mes autres souffrances avoient été légères en comparaison.

Je tombai du fauteuil sur lequel j'étois assis. Un froid mortel me saisit. La signora Bartini eut beaucoup de peine à me rappeler à la vie.

Quand elle s'apperçut que je commençois à me remettre, elle s'écria :

« Vous aimiez donc ma pauvre fille, signor? »

Si je l'aimois! grand Dieu, donne-moi les moyens de lui prouver combien je l'aimois! »

« Et vous étiez aimé. Mais elle a su que vous étiez marié à une autre. »

Nouvelle blessure pour mon cœur déchiré.

La signora Bartini m'apprit ensuite, que le soir où je rencontrai mon frère, sortant de chez elle, et où je trouvai sa fille en pleurs, ce misérable avoit fait à ma Camilla les propositions les plus offensantes, et que, craignant d'avoir par ses refus allumé la colère de cet homme hautain et vindicatif, elle avoit fait partir sa fille pour la France. Elle ajouta que Camilla, ayant appris mon départ de Venise, s'étoit persuadée que je l'avois oubliée, et s'étoit abandonnée à la mélancolie; et qu'environ deux mois avant mon arrivée à Montpellier, elle avoit reçu une lettre, qu'elle avoit crue de moi, et qui l'avoit instruite de mon mariage.

« Cette nouvelle, continua la signora, l'a réduite au désespoir. Ses forces sont perdues,

perdues, ses facultés morales anéanties, et nous sommes réduits à désirer l'heure fatale, qui mettra un terme à tant de souffrances. »

Elle me montra la lettre. Elle étoit de la main de mon odieux frère.

Je l'instruisis des dispositions du testament de mon père. Je lui fis connoître tout le mal que mon frère m'avoit fait. Elle prit part à ma douleur. Je partageai la sienne. Nos larmes couloient de la même source.

Avant la fin de la journée, ma bien aimée Camilla rendit le dernier soupir. Comment vous rendre ma douleur à cette affreuse nouvelle? Vous, mon ami, vous imaginerez facilement, que les mots ne peuvent pas en donner une idée.

Le lendemain matin, malgré tous les efforts de sa mère et de sa sœur pour m'en empêcher, je pénétrai dans la chambre, où reposoit son corps. Oh! combien la mort avoit déja altéré sa

beauté ! Oh ! mon Dieu, quels tourmens n'éprouvai-je pas, pendant les courts instans, où je restai les yeux fixés sur cette image défigurée ! Egaré par la douleur, je baisai ses lèvres glacées. — La scène étoit trop forte. — Je succombai. — Je fus emporté de sa chambre, j'ignore par quels moyens. — Ainsi périt cette innocente et malheureuse victime du mensonge.

Après la cérémonie de ses funérailles, je retournai à Venise. La perfidie de mon frère, me fut entièrement dévoilée. Je sus qu'il avoit persuadé mon père de mon mariage avec Camilla, en lui montrant un faux certificat, extrait des registres d'une église paroissiale de Montpellier. Je ne respirai d'abord que vengeance. La réflexion me ramena à des sentimens plus raisonnables, et me fit sentir que rien ne pouvoit m'autoriser à verser le sang d'un frère. Je dédaignai de lui demander le

foible legs que mon père m'avoit laissé, et je résolus de quitter les états de Vénise pour toujours. Je passai en Allemagne, et me présentai en qualité de volontaire, au service de l'empereur. J'ai servi sous ce prince trente-deux ans. Sa bonté m'a élevé au rang que j'occupe aujourd'hui. Mon frère possède d'immenses richesses. Je jouis d'un bien plus précieux, dont il ne connoîtra jamais la douceur, de l'approbation de ma conscience. »

Alphonse le remercia de son récit, lui témoigna la part qu'il prenoit à ses malheurs, et lui demanda s'il avoit entendu parler de sa famille, depuis son départ de Venise.

« Il y a environ quatorze ans, reprit Arieno, j'ai su, par hasard, que ma mère avoit survécu peu de tems à son mari, que mon frère, immédiatement après la mort de son père, avoit épousé une femme très-riche, qui étoit morte en accouchant d'une fille, son premier en-

fant. Depuis j'ai appris, par un officier qui revenoit de Venise, que pendant son séjour dans cette ville, il avoit souvent entendu parler de la disparition récente de la fille unique d'un comte Arieno. « C'est un avare, m'a-t-il dit, il a voulu marier sa fille à un noble aussi riche que lui-même. La pauvre fille étoit amoureuse d'un comte allemand. Son père l'a forcée à épouser le noble. Peu de tems après, elle a fui. Toutes les recherches pour découvrir sa retraite, ont été vaines. Autant que je puis m'en rappeller, continua Arieno, cet officier me dit que l'amant de ma nièce se nommoit le comte de Cohenburg, et étoit d'une des plus nobles familles de la Saxe. — Ainsi la Providence a puni l'avarice de mon frère, en le privant de sa fille unique. »

A ce nom de Cohenburg, Alphonse changea de couleur; mais Arieno ne s'en apperçut pas, et Alphonse lui demanda,

si l'on avoit du moins formé des conjectures sur le sort de sa nièce.

Arieno répondit que toutes les recherches de son père et de son mari ayant été inutiles, on avoit généralement supposé qu'elle avoit fui avec son amant.

Alphonse chercha alors à lier ce récit avec quelque partie de la vie de son père ou de son oncle. Son père n'avoit jamais été absent de son château assez de tems pour former un engagement de ce genre, et en supposant même qu'il eût, pendant ses courtes absences, trouvé une occasion favorable, son ardent et constant amour pour sa femme, ne permettoit pas une pareille supposition. Son oncle, il est vrai, avoit été long-tems absent, à l'époque où Arieno plaçoit la fuite de sa nièce. Mais il étoit revenu en Saxe par intervalles, et toujours seul. Ils étoient cependant les seuls dans toute l'Allemagne, qui portassent le nom de Cohenburg. Bien convaincu que ce ne pouvoit

être son père, ses soupçons se fixèrent sur son oncle. Il chercha ensuite, dans ce qu'il venoit d'entendre, l'explication du meurtre de son père, et de la conduite de sa mère. — Son esprit absorbé dans ces réflexions, recommença à se perdre en vaines conjectures. »

CHAPITRE III.

O lumière ! ô ténèbres ! mais quel étrange prodige !

SHAKESPEARE.

AVANT l'époque où les armées entrent ordinairement en campagne, Arieno reçut l'ordre de l'empereur de rejoindre son régiment. Alphonse et son généreux ami quittèrent à regret la tranquille demeure, où ils avoient joui, pendant un tems trop court, des douces consolations de l'amitié. Arieno remercia Alphonse, et l'invita à renouveller sa visite l'hiver prochain.

Vers le milieu de l'été, dans un combat sur les frontières de l'Empire, Arieno perdit la vie. Le même jour, Alphonse,

en tombant de son cheval, se cassa le bras droit. Il n'apprit la mort de son ami, que lorsqu'il fut rétabli. Plutôt, cette nouvelle lui eut probablement coûté la vie.

Sa blessure ne fut entièrement guérie que vers la fin de la campagne. Très-peu de tems après le rétablissement de sa santé, les allemands remportèrent une victoire décisive sur les polonais. Elle mit fin à cette longue et sanglante guerre. La plupart des régimens nouvellement levés furent licenciés, et dans les autres, tous les soldats blessés reçurent leur congé. Alphonse, dont le bras étoit toujours foible, ne crut pas pouvoir rester plus long-tems dans l'armée. Il résolut de chercher quelqu'autre moyen de subsistance, moins dangereux.

Après bien des délibérations, il se détermina à aller demander de l'emploi dans une mine d'argent nouvellement découverte en Bohême. Son régiment avoit été

licencié à Prague; ainsi il n'eut pas beaucoup de chemin à faire pour mettre son plan à exécution. Ses services furent acceptés. Il fut employé aux ouvrages les moins pénibles.

Ses compagnons se livroient aux travaux les plus rudes, et mangeoient, dans toute la force du terme, leur pain à la sueur de leur front. Mais aussi, ils le savouroient avec plus de plaisir dans les courts momens de leur repos.

Ils rioient et chantoient continuellement; ils se racontoient les uns aux autres toutes les anecdotes qu'ils savoient. La gaité présidoit à leurs travaux.

Ils avoient sur-tout un plaisir extrême à écouter Alphonse leur racontant l'histoire des batailles où il s'étoit trouvé. Plusieurs d'entr'eux avoient servi. Ses récits les intéressoient encore plus que les autres. Ils l'interrompoient à tout moment pour raconter eux-mêmes des événemens semblables, dont ils avoient été

les témoins, pendant qu'ils étoient au service.

Alphonse avoit déja passé un an dans ce sombre séjour. Il ne leur étoit venu aucun nouveau compagnon. La conversation devenoit insipide par la fréquente répétition des mêmes histoires. Les ouvriers décidèrent alors que le soir, lorsque leur tâche seroit finie, chaque mineur raconteroit à son tour les événemens de sa vie.

Le hasard voulut qu'Alphonse fût un des premiers obligé de raconter ses aventures. Il ne lui fut pas difficile d'imaginer une fable courte et simple, qui remplit parfaitement son but, et qui ne le fit ni remarquer ni mépriser par ses auditeurs.

Peu de jours après, le sort tomba sur un jeune homme, dont la gaité avoit déja souvent excité le rire bruyant de ses compagnons.

« Mon histoire ne sera pas longue, dit-il. »

Après ce début, il entra ainsi en matière.

« Mon père et ma mère, deux bonnes âmes, tenoient à bail une ferme du comte de Cohenburg, dans la Basse-Saxe, sur les bords de l'Elbe. »

Alphonse écoutoit attentivement.

« Oh ! si ce digne gentilhomme vivoit encore, je ne serois pas ici ! Mais peut-être serois-je plus mal : ainsi donc je remercie les saints de ce que je suis ici, je les prie de vouloir bien ne pas me réserver un sort plus dur. Fort bien ! Quoique mon père ne descendît pas d'une grande famille, une grande famille est descendue de lui ; car tant filles que garçons, et en me comptant, il a eu quinze enfans. » — Ici de bruyans éclats de rire applaudirent à l'esprit du mineur. Il continua : « Fort bien ! comme je vous l'ai déja dit, mon père tenoit à bail une ferme du comte de Cohenburg. Ce seigneur traitoit le pauvre avec beaucoup de bonté. Il promit à mon père de faire

quelque chose pour ses enfans. Dieu veuille avoir son âme ! — Attendez, il y a deux ans et demi que je travaille aux mines. Ce fut environ huit mois auparavant, que le comte partit pour un voyage. Je ne sais pas où il fut, probablement voir notre empereur. Cependant je ne puis pas vous l'assurer. »

On imagine facilement l'impatience d'Alphonse.

« Fort bien ! Le jour où on l'attendoit, le vieux Robert qui l'avoit accompagné, apporta la nouvelle, qu'il étoit tombé de cheval, et s'étoit tué, à quelques lieues du château. Robert eut ordre de retourner sur ses pas et de faire enterrer son maître dans l'endroit où il étoit mort. — Fort bien ! maintenant, écoutez la partie extraordinaire de mon histoire. Le comte défunt avoit un fils âgé d'environ dix-sept ou dix-huit ans. C'étoit un beau jeune homme. Il me ressembloit un peu. Seulement il n'avoit pas travaillé aux mines. »

Les mineurs de rire. Alphonse poussa un profond soupir.

« Fort bien! il disparut et la comtesse aussi. On les chercha de tous côtés, en haut, en bas; toutes les recherches furent inutiles. Maintenant, il y a des gens qui disent que la bonne dame a tué son fils, dans un accès de folie, causé par la nouvelle de la mort de son mari, et qu'elle en a été si affligée, quand elle revint à la raison, qu'elle s'est tuée elle-même. —Fort bien! tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'immédiatement après, un esprit a commencé à apparoître dans le château, et toutes les nuits, à minuit, il sonne la grande cloche de la tour du midi, et c'est précisément à cette heure que la comtesse a tué le jeune comte. »

« Et l'as-tu vu, toi, cet esprit? s'écria un des mineurs.

« Oh! ma foi, non! personne n'a osé depuis approcher du château. Il appartenoit de droit au frère du comte. Il s'y

rendit, mais il n'y resta qu'un jour ou deux. Il y vit et il y entendit des choses si extraordinaires, qu'il n'eut plus envie d'y revenir. Il congédia tous les domestiques, ferma les portes du château, quitta le pays, et laissa l'esprit sonner tout seul. Personne, je vous assure, n'est tenté d'aller lui tenir compagnie. — Fort bien! les secours du comte lui manquant, mon père ne put suffire à notre entretien. Plusieurs de mes frères quittèrent la maison paternelle, pour aller chercher fortune; moi, je l'ai trouvée ici. Je suis un joyeux mineur, et quoique notre métier soit un peu *bas*, je le crois tout aussi estimable que celui d'une foule de grands hommes sur la surface de la terre.»

Ici le jeune homme finit son histoire. Un murmure d'applaudissemens parcourut tous les rangs de l'assemblée. Les mineurs se séparèrent, pour se reposer des fatigues de la journée.

Alphonse ne dormit pas. Quel nouveau champ ouvert à ses conjectures! — C'étoit dans une mine, que pour la première fois, depuis deux ans, il entendoit parler de sa famille. Cette singularité lui fit penser que la mort de son père, et les événemens qui l'avoient suivie, n'avoient pas fait de bruit dans le monde. — « Le château abandonné! — et cependant, une cloche qui sonne tous les jours à minuit! » — Il n'avoit pas grande foi aux esprits. Mais d'un autre côté, quel pourroit être le motif d'un être humain, pour vivre dans ce château, séquestré de toute société? Et comment y rester sans être reconnu? Il ne crut pas à la mort de sa mère. Le jeune mineur en avoit dit autant de lui. — Son esprit revenoit sans cesse sur ce qu'il avoit entendu. Mais ses méditations le remettoient toujours au point d'où il étoit parti.

Alphonse laissa passer quelque tems avant de se hasarder à questionner le

jeune homme. Tout ce qu'il en put tirer, ce fut que plusieurs personnes soupçonnoient le comte Frédéric d'être le meurtrier de son frère, de la comtesse et de son fils, afin de devenir le propriétaire du château. « Mais si cela étoit, ajouta le mineur, qui auroit pu le faire fuir et tout abandonner ? »

« La conscience ! dit en lui-même Alphonse. »

Mais sa mère lui avoit déclaré que son oncle étoit innocent, et il étoit déterminé à ne plus soupçonner celui qu'elle avoit elle-même disculpé.

Peu de jours après, un gentilhomme qui voyageoit en Bohême, vint, attiré par la curiosité, visiter la mine. Alphonse et un autre mineur furent chargés de le conduire. Il étoit accompagné de son domestique. En passant sur une planche étroite, au dessus d'une des plus profondes cavités de la mine, ce malheureux ne fit pas d'attention au peu de sta-

bilité du plancher sur lequel il marchoit. Son pied glissa, il ne put reprendre l'équilibre, il tomba dans le gouffre. La mort étoit inévitable. Il fut mis en pièces.

Le gentilhomme, qui s'appeloit le baron de Kardsfelt, fut très-affecté de la perte de son domestique, qui le servoit depuis plusieurs années, et lui avoit donné des preuves de sa fidélité et de son attachement.

Le baron remonta sur-le-champ. Lorsqu'il fut parvenu à la surface de la terre, le premier objet qui frappa sa vue fut son cheval et celui de son domestique, attachés à un poteau à peu de distance de la bouche de la mine. Il offrit à Alphonse une récompense honnête, s'il vouloit conduire le cheval de son domestique à la ville voisine. Alphonse accepta sa proposition avec plaisir. Ils montèrent tous les deux à cheval, et partirent.

Alphonse trouvoit, depuis quelque tems, sa situation infiniment désagréa-

ble. Il n'étoit entré dans ce triste séjour, que par la même raison, qui l'y faisoit rester si long-tems. — La nécessité. — Il ne connoissoit pas d'autres moyens de gagner sa vie, sans s'exposer à être reconnu. Cependant il désiroit ardemment de retourner dans le monde, espérant toujours y trouver l'explication du mystère, dont son esprit étoit continuellement occupé. En conséquence, il se détermina à se présenter à la place du domestique qui venoit de périr.

Le baron lui fit une foule de questions sur son aptitude à remplir les devoirs du nouvel état qu'il vouloit embrasser. Alphonse répondit d'une manière satisfaisante, persuadé qu'il feroit facilement pour un autre, ce qu'il avoit été accoutumé autrefois à faire pour lui-même. Il y avoit quelque chose dans ses manières, qui intéressa le baron en sa faveur. Il accepta l'offre d'Alphonse, et écrivit quelques lignes au directeur de la mine, afin

de le prévenir qu'il garderoit Alphonse à son service.

Le baron de Kardsfelt avoit environ trente ans. Il n'étoit pas marié. Ses manières étoient affables ; il avoit un caractère aimable et très-doux, à moins qu'il ne se crût insulté ; car alors, son ressentiment ne connoissoit point de bornes.

Il revenoit de chez sa sœur, mariée, et demeurant à Prague, et retournoit dans son château, situé à peu de distance d'Inspruck, lorsque l'accident qui fit entrer Alphonse à son service, arriva. Alphonse se mit promptement au fait de ses devoirs, et il les remplit à la grande satisfaction de son maître, qui le traita avec une extrême bonté.

Alphonse alloit souvent à Inspruck ; et ne négligeoit aucune occasion de faire naître des incidens qui pouvoient donner lieu à parler de sa famille. Il écoutoit même souvent tous ces contes de pré-

tendus esprits, de sorcières, auxquels le peuple, dans cette partie de l'Allemagne, croyoit alors beaucoup. Jamais il n'entendit seulement prononcer le nom ni de la famille, ni du château de Cohenburg. Il commença à croire que le récit du jeune mineur n'avoit d'autre fondement que l'imagination extravagante de quelques imbécilles.

Le baron étoit joueur. Quoiqu'il n'exposât jamais de fortes sommes, il passoit une grande partie de son tems autour d'une table de jeu. Un jour, il jouoit aux échecs avec un étranger. Au milieu d'une partie, son antagoniste fut obligé de sortir un instant. Le baron avoit déja gagné plusieurs parties; l'étranger, humilié de perdre toujours, affirma en rentrant dans la salle, que le baron avoit repris une de ses pièces perdues. Le baron furieux se leva, mit la main sur son épée, et dit à son antagoniste de le suivre à l'instant. L'étranger fut ou plus heureux ou plus

habile. Il le blessa d'un coup d'épée dans le côté.

On le transporta sur-le-champ chez lui. La blessure fut jugée mortelle. Il avoit perdu beaucoup de sang, et il ne retrouva pas l'usage de la parole. Il reconnut Alphonse, et lui donna sa bourse. Celui-ci la reçut, baisa la main de son maître, et se retira, les larmes aux yeux. Le baron tira la manche de son confesseur qui étoit assis auprès de son lit, et lui montra des yeux Alphonse. Le moine comprit parfaitement qu'il recommandoit ce jeune homme à sa protection. Il promit d'en avoir soin. Environ une heure après, le baron expira dans des douleurs affreuses.

Terrible, mais inutile leçon pour les joueurs !

CHAPITRE IV.

Hélas ! malheur à moi ! tout me dit que jamais l'amour ne fut une mer sans orage. Ici la différence des conditions est une source intarissable de malheurs. Là une disproportion choquante sépare les années, et unit l'automne au printems. Tantôt c'est un choix forcé par l'aveugle complot d'amis imprudens; ou si la sympathie préside au choix des amans, la guerre, la mort ou la maladie, viennent les assiéger de toutes parts. Le bonheur de l'amour est instantanée comme un son, léger comme une ombre, court comme un songe, rapide comme l'éclair, qui en un clin-d'œil embrasse le ciel et la terre, et avant qu'un homme ait eu le tems de dire : Regardez ! toute la nature est replongée dans les ténèbres. Tout ce qui brille passe comme l'éclair.

SHAKESPEARE.

LORSQUE le moine eut donné les ordres nécessaires, et fait tous les prépa-

ratifs des funérailles du baron, il dit à Alphonse :

« Jeune homme, vous paroissez très-affligé de la mort de votre maître. »

Alphonse pleura amèrement.

« J'ai perdu mon unique ami ! s'écria-t-il. »

« Ne vous abandonnez pas au désespoir, reprit le moine, votre protecteur vous a recommandé à moi. Je trouverai quelque moyen de pourvoir à votre établissement; vous pouvez en être sûr. »

Ces mots calmèrent un peu les inquiétudes d'Alphonse.

« Adieu, continua le saint-homme, mettez toute votre confiance dans le ciel. Soumettez-vous à sa volonté; il réparera votre perte. Je reviendrai ici demain. »

Il partit. Le lendemain Alphonse se trouva plus tranquille. A l'heure indiquée, le père Mathias arriva.

« Bon jour, jeune homme. »

« Je vous salue, bon père. »

« Je n'ai pas cessé de penser à vous, depuis que je vous ai quitté. Les promesses faites à un mourant doivent être sacrées, sur-tout pour les ministres du Seigneur. J'ai promis au baron de m'occuper de votre sort. Je crois avoir trouvé votre affaire. Vous en jugerez. Je suis le confesseur du couvent de Sainte-Hélène, situé à une lieue d'ici. Le sacristain de cette maison est mort, il y a environ quinze jours, et n'est pas encore remplacé. Voulez-vous devenir son successeur? »

Alphonse s'empressa d'accepter cette offre. Le moine lui promit de le conduire ce soir même au couvent. Alphonse jeta un triste et dernier regard sur le corps déja défiguré de son malheureux maître. A l'heure convenue, ils se mirent en route.

Le couvent de Sainte-Hélène étoit un vaste édifice. Ses tours noires et couvertes de lierre, attestoient son antiquité,

et

et les figures sculptées sur ses murs épais, annonçoient sa destination sacrée.

Le moine ouvrit une petite porte près de la chapelle, dont il portoit toujours la clef sur lui, et fit entrer Alphonse dans un cloître immense. Au bout du cloître, une porte ouvroit sur la cour intérieure du couvent. Elle étoit spacieuse. Dans les angles de cette cour, on avoit pratiqué de longs corridors, sur les deux côtés desquels étoient rangées les cellules des religieuses. On montoit par un large escalier aux cellules du premier étage. L'appartement de l'abbesse donnoit sur la cour. Le moine y entra, en disant à Alphonse de le suivre. L'abbesse étoit seule. Le père Mathias lui apprit qui étoit ce jeune homme. Elle le reçut avec bonté. Elle causa quelque tems tout bas avec le moine; après quoi elle s'adressa à Alphonse, et lui dit que, comme il ne connoissoit pas les devoirs de son nouvel état, la tourière l'accom-

pagneroit et l'instruiroit, pendant les trois premiers jours et les trois premières nuits. Après l'avoir exhorté à s'acquitter avec exactitude et avec zèle de ses importantes fonctions, elle sonna. La tourière parut. L'abbesse l'informa qu'Alphonse étoit le successeur du défunt sacristain. Elle lui ordonna de lui montrer son appartement, et de lui donner toutes les instructions nécessaires. Alphonse suivit la tourière.

Cette fille avoit environ cinquante ans. L'âge l'avoit absolument déformée. Elle étoit d'une humeur revêche et d'un intarissable loquacité.

« Venez, suivez-moi, dit-elle à Alphonse, aussi-tôt que la porte fut fermée; je vais vous montrer votre chambre. Elle est très-jolie, votre chambre! — Oh! saluez la croix, jeune homme! Saluez donc la croix! »

Alphonse leva les yeux, et apperçut une croix suspendue à la voûte sous la-

quelle ils passoient. Il obéit aux ordres de Périlla. Celle-ci continua :

« Il ne me sera pas bien difficile de vous faire connoître votre besogne. Vous menerez ici, je vous assure, la vie la plus agréable. Tenez, écoutez-moi, les vêpres viennent de finir. A huit heures vous sonnerez la cloche, et vous préparerez la chapelle pour les prières du soir; à minuit vous sonnerez la cloche, et vous préparerez la chapelle pour l'office de la nuit; à six heures vous sonnerez la cloche, et vous préparerez la chapelle pour l'office du matin; à dix heures vous sonnerez la cloche, et vous préparerez la chapelle, pour la messe; et à quatre heures du soir vous sonnerez la cloche, et vous préparerez la chapelle pour les vêpres. Voilà tout ce que vous avez à faire. Vous devez aussi m'aider à nétoyer la chapelle, et à tenir les ornemens propres. Tout le reste de votre tems est à vous. »

Ils arrivèrent à l'appartement du sacristain.

« Ici, s'écria la tourière en ouvrant la porte, vous vivrez comme un prince. Cet appartement, près du vôtre, est celui du père Mathias, et voici le mien. Ce corridor, ajouta-t-elle en ouvrant une porte en face, vous conduira à la chapelle. Ayez bien soin de ne jamais laisser éteindre les cierges qui sont sur l'autel. Quand ils seront près de finir, venez me trouver, je vous en donnerai d'autres. Maintenant, je crois vous avoir tout dit. Ainsi vous pouvez venir avec moi, et si cela vous convient, nous resterons ensemble jusqu'à la prière du soir. »

Alphonse la suivit dans sa chambre.

Périlla avoit encore un peu de goût pour le monde, quoiqu'elle l'eût quitté depuis trente ans. Elle espéroit que le nouveau sacristain, lui en donneroit des nouvelles fraîches. Mais Alphonse étoit l'homme du monde le moins propre à

satisfaire sa curiosité. Elle crut d'abord que son silence obstiné étoit l'effet de la réserve et de la modestie. Elle commença par lui donner l'exemple, en lui racontant différentes anecdotes sur les religieuses. A la fin, s'interrompant elle-même :

« Vîte, dit-elle, le sable vient de finir, allez et sonnez la cloche de la chapelle. — Un moment donc, un moment; mettez votre surplis. — Il vous serre trop le col. Mais nous vous en ferons faire un neuf. — Partons. »

Alphonse la suivit dans la chapelle. Il sonna le nombre de coups prescrit.

« Maintenant suivez-moi, lui dit Perilla. »

Alphonse obéit. Ils traversèrent la chapelle.

« C'est par cette porte que nos dames vont entrer. Tenez bien ce vase. Elles y puiseront de l'eau bénite, pour faire le signe de la croix, et se soustraire pen-

dant leurs prières à l'influence du démon. J'allumerai les cierges. Mais une autre fois, vous ferez tout cela vous-même. »

Les religieuses entrèrent une à une. Dès qu'elles touchoient la terre sacrée, elles levoient leurs voiles et plongeoient un doigt dans le vase que tendit Alphonse. Lorsqu'elles furent toutes arrivées, la tourière avertit encore Alphonse de la suivre. Ils passèrent ensemble derrière l'autel. Elle lui dit d'aider le père Mathias à se revêtir de ses habits sacerdotaux. Le moine récita ensuite les prières. Les nones se joignirent à lui. Après avoir chanté l'hymne du soir, elles reçurent sa bénédiction, et se retirèrent dans leurs cellules.

Conformément à ses instructions, Alphonse éteignit tous les cierges, à l'exception de deux, qui devoient toujours brûler sur l'autel. Après avoir fermé les portes de la chapelle, il suivit Perilla

dans son appartement, où ils soupèrent. Leur souper ne fut pas long.

« Venez, lui dit-elle, le père Mathias est couché. Il faut en faire autant. »

Elle lui donna une lampe, et l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre, en lui disant :

« Bonne nuit ; ne manquez pas de vous réveiller avant minuit. »

Alphonse ne dormit pas. Il craignit, s'il s'endormoit, de ne pas se réveiller à tems, et de donner par-là une opinion désavantageuse de sa vigilance. La bruyante respiration de Perilla le convainquit bientôt qu'elle n'avoit pas la même inquiétude. Néanmoins quelques minutes avant minuit, elle se réveilla, vint à la porte de sa chambre, et l'avertit qu'il étoit tems de sonner la cloche.

Les mêmes cérémonies furent répétées. Quand elles furent terminées, Alphonse, de plus en plus rassuré, se mit au lit. La nouveauté et la singularité de

sa position, ne lui permirent cependant pas de dormir bien profondément. Au premier bruit qu'il entendit dans la chambre de Perilla, il se leva. Il la trouva à la porte de sa chambre. L'office du matin fini, Perilla dit à Alphonse :

« Maintenant, notre devoir est de nétoyer la chapelle. »

Elle lui indiqua ce qu'il avoit à faire, et se mit ensuite elle-même à son propre ouvrage.

Alphonse se trouvoit aussi heureux que l'inquiétude et l'agitation de son esprit le lui permettoient. Il avoit enfin trouvé un asyle où il ne craignoit plus les indiscrets regards d'un monde sans pitié. L'habitude le reconcilia par dégrés avec les heures de son lever, et bientôt il n'eut plus besoin de consulter le sable que lui avoit donné Perilla. L'abbesse étoit satisfaite de sa conduite. Le père Mathias étoit rempli d'égards pour lui. Ce dernier s'étoit apperçu que son esprit et ses

connoissances étoient infiniment au dessus de l'état dans lequel il l'avoit trouvé. Il fit part de ses soupçons à Alphonse, qui avoua la vérité, mais en même tems lui déclara sa ferme résolution de garder son secret. Le saint-homme, sans les connoître, plaignit ses malheurs. Il lui prêta des livres pour occuper ses heures de loisir, et passa dans sa société tout le tems que lui laissoient ses occupations.

Il y avoit dans le couvent de Sainte-Hélène, trente-six religieuses et dix novices. Parmi ces dernières, il y en avoit une nommée Lauretta, dont la belle et sentimentale physionomie attiroit l'attention d'Alphonse, toutes les fois qu'elle venoit puiser de l'eau bénite. S'il avoit connu l'amour, il se fût apperçu qu'elle lui avoit inspiré une violente passion. La présence de Lauretta faisoit la joie de son cœur. Dès qu'elle avoit quitté la chapelle, il n'aspiroit plus qu'au moment de son retour.

Depuis environ six mois, Alphonse étoit le sacristain du couvent. Un jour qu'il conversoit familièrement avec le père Mathias, il osa lui demander qui étoit cette jeune novice, dont la beauté avoit fait une si forte impression sur lui.

« Ah ! l'infortunée ! répondit le saint-homme, madame l'abbesse et moi, connoissons seuls l'histoire de sa naissance ; mais je crois, d'après votre conduite dans cette maison, pouvoir sans indiscrétion vous la faire connoître. Ecoutez.

Alphonse s'inclina modestement. Le bon père commença ainsi :

« Il y a maintenant dix-sept ans, qu'un soir, vers la fin de décembre (il faisoit un tems affreux) un foible coup répété trois fois, appela la tourière à la porte extérieure du couvent. Une voix douce demanda un asyle contre la tempête, et se réclama de madame l'abbesse, dont elle prononça le nom. La tourière ouvrit la porte. Un jeune homme (du moins

elle le crut ainsi) en habit de pélerin, entra, appuyé sur un bâton. La tourière referma la porte, et ayant conduit le jeune homme supposé dans l'appartement de l'abbesse, l'étrangère eut à peine prononcé ces mots : « Oh! protégez une malheureuse femme ! » qu'elle tomba aux pieds de l'abbesse.

» Epuisée de fatigue, transie de froid, l'étrangère fut très-long-tems sans revenir à elle-même. On lui fit prendre un cordial, qui enfin la rappela à la vie. Des larmes de joie inondèrent son visage, lorsque l'abbesse l'assura qu'elle avoit trouvé un asyle. Après avoir pris un peu de nourriture, trop foible encore pour pouvoir expliquer le mystère de son arrivée et de son déguisement, elle demanda la permission d'aller se reposer.

» Le lendemain elle se trouva un peu remise de ses fatigues. Elle conjura l'abbesse de ne pas la livrer à ceux qui pourroient venir la demander.

» L'abbesse l'assura de toute la protection de l'église, et s'appercevant qu'elle étoit encore foible et souffrante, elle s'abstint de lui faire aucune question.

» Au bout de quelques jours, elle fut entièrement rétablie; mais une noire mélancolie, quelquefois accompagnée de délire, obscurcissoit son esprit. Cependant elle communiqua d'elle-même à madame l'abbesse et à moi, les causes de son chagrin. Dans la suite (car elle aimoit à s'occuper de sa douleur) elle écrivit elle-même son histoire, et me la remit. Je me fie à votre discrétion. Ces secrets ne doivent jamais sortir du couvent. Je vais vous confier ce manuscrit. Lisez-le pendant que je vais assister de mes prières la sœur Velina, qui est dangereusement malade. »

Alphonse promit le secret; et après avoir reçu le manuscrit des mains du bon père, il se retira dans sa chambre.

Histoire de Lauretta.

« Mon nom est Lauretta. Je suis la fille unique du comte Arieno, noble vénitien. Ma mère mourut en me donnant la vie. Ma fortune étoit égale à ma naissance. Dès que je fus en âge de me marier, je me trouvai environné d'une foule d'adorateurs, sinon de ma personne, du moins de ma fortune. Le hasard me fit rencontrer le comte Frédéric de Cohenburg, gentilhomme saxon. Si je vous faisois ici la description de sa personne, vous ne voudriez pas croire qu'il ait jamais existé un homme aussi accompli. Il suffit de vous dire que je le trouvois tel.

» D'abord je me persuadai que mes attentions pour lui n'étoient qu'un hommage rendu à son mérite éclatant. Toutes les femmes avec lesquelles j'étois liée alors, me paroissoient le traiter avec les

mêmes égards. Mais, hélas ! je m'aperçus bientôt que j'adorois celui que les autres ne faisoient qu'admirer.

» Que l'enfance de l'amour est aimable ! Comment prévoir, dans ces doux momens, les cruels tourmens qu'il nous prépare ? — Fatal enchantement ! je te dois tous les malheurs de ma vie.

» Un amour mutuel embrâsoit nos cœurs. J'écoutois mon amant avec ravissement. Rien ne peut égaler ses transports, lorsque je l'assurois d'une constance et d'une fidélité éternelles.

» Un obstacle, auquel les amans songent rarement, me fermoit absolument le chemin que je croyois devoir me conduire au sommet de la félicité humaine.

» Que sont les richesses pour un cœur vraiment épris ? Mon cher Frédéric m'adoroit. Il étoit à mes yeux le plus riche des hommes. Mon père qui ne pesoit le mérite qu'au poids de l'or, m'avoit destiné au comte Byroff, noble vénitien,

dont la fortune étoit immense, et qui n'étoit pas alors revenu de ses voyages. Il m'ordonna de renoncer à une passion, qui étoit ma vie. Aussi je ne fis aucun effort pour la surmonter. J'aurois mieux aimé mille fois mourir, que de renoncer à aimer mon Frédéric. Mon amant fut obligé de cesser ses visites. Mon père me menaça de me faire enfermer dans un couvent, s'il le voyoit encore avec moi. Quels tourmens que ceux de l'absence ! Cependant l'espoir éloigné de pouvoir un jour me livrer sans contrainte, à l'amour de mon cher Frédéric, soutenoit mon courage.

» A la fin, je parvins à lui donner un rendez-vous dans le jardin de ma tante. Le plaisir de le revoir, m'eut bientôt fait oublier toutes mes peines. Je lui jurai de nouveau une éternelle fidélité, et je conjurai le ciel de me punir, si jamais je manquois à mon serment de n'être jamais qu'à lui, à lui pour la vie.

» Peu de tems après cette entrevue, un jour que j'étois seule dans ma chambre, à réfléchir sur ma triste destinée, et à inonder de mes pleurs une lettre du comte Frédéric, que j'avois reçue en secret, mon père entra, et m'annonça le retour du comte Byroff. Je laisse aux cœurs sensibles à imaginer la douleur, dont le mien fut accablé à cette affreuse nouvelle.

» Je n'essayai pas d'inutiles remontrances. Je savois que la sentence étoit irrévocable et sans appel.

» Le soir du même jour, l'époux qui m'étoit destiné vint chez mon père. On me fit avertir de descendre dans le salon. Le comte Byroff vint au devant de moi, et me prit la main. Je ne levai pas les yeux. Je n'aurois pas pu supporter de rencontrer ceux d'un homme, que je regardois comme le destructeur du bonheur de ma vie. Je dois cependant lui rendre justice. Je n'ai jamais connu d'homme, un seul excepté, plus fait pour rendre une femme

heureuse. S'il eût été mon frère, je l'eusse tendrement aimé, et quoiqu'il se présentât à moi sous un rapport odieux, je fus forcée de le respecter. Mais ce sentiment étoit bien différent de celui qu'il eût voulu m'inspirer. Il se plaignit avec douceur, avec délicatesse de ma froideur. Il parvint à me donner une si haute idée de sa générosité, que plusieurs fois, je formai le projet de lui révéler le fatal secret de mon cœur, et d'implorer sa pitié. Que de malheurs cet aveu eût prévenus! L'abominable forfait n'eût point été commis.

» Enfin le jour si long-tems redouté, fut fixé. On me prévint la veille que le lendemain matin, le comte Byroff me conduiroit à l'autel. Je courus me jeter aux pieds de mon père. J'implorai sa pitié, en embrassant ses genoux. Je m'efforçai, par tous les moyens, de le convaincre de son injustice et de sa cruauté. Je le conjurai de ne point fermer son

cœur aux supplications de sa fille unique. J'osai même le menacer des remords de sa conscience. Mais il étoit sourd à toute autre voix que celle de l'intérêt. Après m'avoir repoussé durement, il s'écria :

« Obéissez, ou vous n'êtes plus ma fille. »

» Il me lança un regard terrible, et sortit de l'appartement. Dès que je fus un peu remise, je pris le bras de ma femme de chambre, et j'allai chez ma tante, où j'avois déja vu Frédéric. Cette femme sensible ne ressembloit pas à son frère. Je l'informai de tout. Elle fut affligée de mon malheur, mais étant entiérement dans la dépendance de mon père, elle ne put rien faire pour le prévenir. Je la priai d'envoyer chercher Frédéric. Elle eut la bonté d'y consentir. Je passai deux heures dans une attente mortelle. Enfin le messager revint, et nous dit que Frédéric n'étoit pas à Venise, qu'il avoit

quitté cette ville depuis plusieurs jours, pour une affaire pressante; mais qu'on attendoit son retour incessamment.

» Ma tante me promit d'envoyer le lendemain matin, de très-bonne heure, savoir s'il étoit revenu, et s'il l'étoit, de me le faire dire sur-le-champ.

» Je retournai à la maison de mon père, comme un malfaiteur qui sachant que son supplice est inévitable, s'y laisse traîner sans résistance.

» En arrivant, je montai tout de suite dans ma chambre. Je me jetai sur mon lit, où je donnai de nouveau un libre cours à mes pleurs. — Ma femme de chambre ne put les voir couler, sans en verser aussi. Elle avoit été ma fidèle compagne depuis la mort de ma mère. Elle m'étoit très-attachée. Elle s'efforça de me consoler. Inutiles efforts! elle ne put que me recommander une résignation impossible, et me présenter l'espoir de l'intervention de la Provi-

dence, qui ne devoit pas m'être accordée.

» Lorsque je fus plus tranquille, je commençai à délibérer sur le parti qui me restoit à prendre. — « Fuirai-je de la maison paternelle? Irai-je me jeter dans les bras de Frédéric? — Certainement il me recevra avec joie, avec ravissement. » — On m'avoit souvent répété que les hommes sont faux, inconstans et cruels, qu'ils méprisent dans l'adversité ceux qu'ils ont aimés dans la prospérité. — « Non, non, Frédéric n'est point ainsi. Oh! non, quelles promesses ne m'a-t-il pas faites! Combien de fois ne m'a-t-il pas juré une fidélité éternelle! Oui, je me jetterai dans ses bras, il me recevra avec transport. — Mais s'il étoit infidèle, s'il dédaignoit Lauretta! Quel motif a-t-il pu avoir de s'éloigner en ce moment? » — Dans mon délire, j'accablai mon amant de reproches, comme s'il eût été présent, et comme s'il les eût mérités. L'idée de l'infidélité de Frédéric, une

fois admise, je devins plus calme. Je pensai même avec moins d'horreur à mon prochain mariage. Vous ne pouvez sûrement pas concevoir un changement aussi étrange et aussi subit. Mais songez à la position violente dans laquelle je me trouvois. Je me voyois sur le point d'être abandonnée, maudite par mon père, peut-être même méprisée par celui pour lequel j'aurois tout sacrifié. Vous serez alors moins étonnés de me voir si promptement familiarisée avec l'idée d'unir ma destinée à celle d'un homme que j'estimois.

» Le lendemain, ma tante me fit dire que Frédéric n'étoit pas de retour.

« Je le vois trop, m'écriai-je, il m'a oubliée. Oh! cruel Frédéric! où sont tes promesses, tes sermens? »

» En ce moment mon père entra, et m'ordonna de suivre le comte Byroff à l'autel. J'oubliai toutes mes résolutions; et je serois tombée sans connois-

sance aux pieds de mon père, si la voix du comte Byroff, ne m'eût tiré de ma douloureuse léthargie. Il saisit une de mes mains. Elle trembloit. Il prit la résistance que je lui opposai, pour une timidité virginale, et il chercha à m'encourager par les plus vives protestations de son dévouement et de son amour. — Nous entrâmes ensemble dans la chapelle; j'étois sa femme lorsque j'en sortis.

» Mon sort une fois fixé, je sentis mon cœur soulagé du cruel tourment de l'incertitude, et je résolus de me soumettre de bon gré à une sentence désormais irrévocable.

» Le jour se passa en réjouissances. Je tâchai de paroître gaie. Si la crainte que j'avois de mon père, forçoit mes lèvres à sourire, l'amour que j'avois pour Frédéric, faisoit soupirer mon cœur.

» Je reçus de mes parens, ce jour-là, une foule de présens. Le comte Byroff me donna des diamans d'un prix inesti-

mable. La main parcimonieuse de mon père même, s'ouvrit. Il me fit don d'un magnifique collier de perles, le seul ornement que je possède encore. Je le conserve précieusement, malgré ses injustices et sa barbarie, en mémoire de celui qui me l'a donné.

» Jamais femme ne passa la première journée de ses noces plus tristement que moi. Lorsque la nuit vint mettre un terme aux plaisirs bruyans, et me permit de me livrer à mes réflexions, je sentis que mon amour pour Frédéric étoit plus que jamais enraciné dans mon cœur.

» Pendant la matinée du lendemain, je reçus la visite de ma bonne tante. Je lui demandai avec empressement des nouvelles de Frédéric. — Il n'étoit pas encore revenu.

» En dépit de tous mes efforts pour paroître gaie, mes inquiétudes et mes chagrins étoient écrits sur mon front. Le comte Byroff cherchoit tous les moyens

qu'il croyoit propre à m'amuser. Mon père, qui connoissoit bien la cause de ma mélancolie, saisit la première occasión de me menacer de toute sa colère, si je continuois à nourrir dans mon cœur une passion criminelle.

» Un mois après mon mariage, ma tante m'apprit que Frédéric enfin de retour, étoit devenu furieux en apprenant la fatale nouvelle. Heureusement mon père étoit absent. Je courus sur-le-champ chez ma tante, où je revis mon unique amour. Mais, hélas ! jamais deux fidèles amans, se disant un éternel adieu, avant d'aller s'ensevelir dans les murs d'un couvent, ne versèrent plus de larmes. Je priai mon cher Frédéric de me pardonner l'action à laquelle les menaces d'un père barbare m'avoient contrainte. Je le conjurai d'avoir pitié de moi, et de m'aimer toujours. Oui, je l'aimois toujours, je voulus toujours en être aimée. Ne mésinterprétez pas mes paroles, et ne pensez

sez pas que j'aie aujourd'hui à pleurer un crime. Non, Dieu est témoin, qu'au milieu de tous les malheurs de ma vie, il m'est toujours resté la douce consolation que donne une conscience pure.

» Oh! Frédéric, si du ciel que tu habites maintenant, tu daignes jeter un regard sur la fidelle Lauretta, fidelle jusque dans les bras de la mort, atteste aujourd'hui mon innocence. Mon cœur, tu le sais, embrâsé de tous les feux de l'amour, est resté aussi fidelle à la vertu qu'à toi-même!

» Je continuai, pendant quelque tems, à voir presque tous les jours Frédéric chez ma tante. Une circonstance peu importante par elle-même, m'apprit que nos rendez-vous étoient découverts. Ne pouvant plus m'y rendre, je m'empressai de lui écrire les raisons de mon absence. Nous commençâmes alors une correspondance journalière, qui fut un adoucissement au malheur de ne plus nous

voir. Un fidèle domestique de ma tante prenoit mes lettres, et me remettoit celles de mon cher Frédéric.

» Quinze jours après le commencement de cette correspondance, je sus que mon père et mon mari se disposoient à faire un petit voyage, et ne devoient pas revenir avant deux jours. Le matin du jour où le comte Byroff m'annonça son départ, j'envoyai par notre fidèle messager, une lettre à Frédéric, pour l'informer que l'absence de mon père et de mon mari me permettroit de le voir dans la soirée chez ma tante.

» L'après-midi, mon père et le comte Byroff me dirent adieu, montèrent à cheval et partirent. Deux heures après leur départ, je me rendis chez ma tante. Elle fut étonnée de me voir; je lui expliquai tout. Elle me félicita du plaisir que j'allois goûter à revoir mon amant. Elle fit appeller le domestique, pour lui demander s'il avoit trouvé Frédéric chez

lui. Mais notre messager n'étoit pas encore de retour.

» Trois heures se passèrent à attendre dans les plus vives inquiétudes. Ni Frédéric, ni le domestique ne parurent. Tout ce que je pus imaginer pour me tranquilliser un peu, ce fut que Frédéric n'étoit pas chez lui, et que le domestique étoit à sa recherche. Je fus bientôt tirée de mon incertitude. Oh ! figurez-vous mon étonnement, ma terreur. Nous entendîmes monter l'escalier. Ma tante courut ouvrir la porte. Je vis entrer mon père ! Je poussai un cri violent, et je tombai sans connoissance aux pieds de ma tante. Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans mon lit.

« Oh ! Frédéric, es-tu donc perdu pour jamais? m'écriai-je. » — Car la première idée qui me vint, fut que l'épée du comte Byroff avoit percé le cœur de mon malheureux amant. Cela n'étoit que trop vrai. Mon mari étoit assis

auprès de mon lit. Je lui reprochai sa cruauté, dans les termes les plus extravagans que ma douleur put me suggérer. Je lui racontai toute l'histoire de mon amour, et après avoir versé un torrent de larmes, je l'accablai de nouveaux reproches.

« Votre père, me dit-il, m'a instruit que vous entreteniez des liaisons avec un gentilhomme étranger. J'ai d'abord rejeté cette idée. Mais votre père ayant insisté, j'ai consenti à lui faciliter les moyens de parvenir à la découverte de la vérité. Nous avons prétexté un voyage, croyant que pendant ce tems vous ne manqueriez pas de faire venir le comte Frédéric dans la maison de votre père. Mais le matin du jour de notre départ prétendu, votre père a arrêté lui-même votre messager, et lui a arraché votre lettre au comte, par laquelle vous l'invitiez à se rendre dans la soirée chez votre tante. Nous avons enfermé ce domestique, et nous

avons fait remettre votre lettre à celui auquel elle étoit adressée. Nous l'avons ensuite attendu dans une petite rue obscure, par laquelle il lui falloit nécessairement passer pour se rendre à la maison de votre tante. Je l'ai poignardé. »

» Dieu seul sait ce que j'ai souffert pendant cet affreux récit; et je dois le bénir de m'avoir ôté en ce moment la faculté de parler. Sans cela, dans ma fureur, j'eusse maudit mon père.

» Le comte Byroff me conjura de me calmer. Il me représenta l'inutilité de ma douleur, puisque le coup fatal, qu'il se reprochoit lui-même, étoit porté. Il me rappella la résignation que je devois aux volontés de mon père. Il me mit devant les yeux la honte ineffaçable, dont ma conduite me couvriroit, si elle venoit à être connue. Je ne faisois aucune attention à ce qu'il me disoit. Tout ce qui sortoit de la bouche du meurtrier de mon Frédéric, me faisoit horreur. En ce mo-

ment affreux, j'eusse dédaigné les paroles d'un ange, si elles n'avoient pas eu la puissance de rendre la vie à mon amant.

Je refusai toute nourriture. Le comte Byroff commença à craindre pour ma santé. Il me conjura de nouveau de me résigner à un sort, que rien ne pouvoit changer, me fit les protestations les plus solemnelles de son amour, me supplia de lui pardonner, et me pria de lui dire ce qu'il pouvoit faire pour adoucir mon chagrin.

Je gardai le silence. Le comte Byroff quitta mon appartement. A peine étoit-il sorti, que j'ordonnai à ma fidelle femme de chambre d'aller à l'instant informer mon père et mon mari, que j'étois tombée dans un profond sommeil, et les avertir de ne point entrer dans mon appartement, de peur de troubler un repos dont j'avois un si grand besoin. A son retour

elle me trouva habillée d'une robe très-simple, et la figure cachée par un voile long et épais. Je lui recommandai le secret, et je sortis de la maison sans être apperçue. Il étoit environ neuf heures du soir. Je me rendis dans le faubourg de Venise, le plus voisin de la maison de mon père. J'entrai dans une rue très-étroite, où j'espérois trouver un fripier. Je la parcourus. J'apperçus à la fin ce que je cherchois. Je vis qu'il n'y avoit personne dans la boutique, à l'exception d'une vieille femme. Je lui dis en mauvais jargon, mêlé de français, que j'allois à Lorette, et je lui demandai un habit de pélerin. Elle m'en montra plusieurs. J'en achetai un, ainsi qu'un bâton et une calebasse. Mon petit paquet bien lié, je quittai la boutique, me réjouissant intérieurement de ce que la vieille femme avoit été si occupée à me faire l'éloge de sa marchandise, qu'elle n'avoit fait aucune attention à moi. En quelques

minutes je me trouvai hors de là ville, et sur la grande route.

» Heureusement pour moi, la lune venoit de se lever, et me montroit mon chemin. Arrivée à une demi-lieue de la ville, et ne voyant personne sur la route, je me hasardai à changer ma robe contre mon habit de pélerin. Je jetai dans un fossé les vêtemens que j'avois quités, et je dirigeai mes pas vers ce couvent, dont souvent j'avois entendu parler à ma bonne tante, et où je suis résolue, si on à la bonté de me le permettre, de finir mes jours.

» A la faveur de mon costume, je voyageai sans autre inconvénient que celui de la fatigue ; mais bientôt vos soins bienfaisans m'eurent rendue à l'état heureux, dans lequel je suis aujourd'hui. Que Dieu daigne vous récompenser de l'humanité et de la bienveillance que vous m'avez montrées ! »

Cette histoire expliquoit à Alphonse une partie de la conduite mystérieuse de son oncle. Le comte Frédéric avoit été l'amant aimé de la nièce de son cher et respectable ami Arieno. Elle l'avoit cru mort. Elle avoit vécu et étoit morte séparée du monde, en pleurant sa perte.

« Femme infortunée! s'écria-t-il. Un ange auroit dû l'instruire de la vérité. La perte de cette femme charmante, étoit sûrement la cause de la noire mélancolie de mon oncle. — Ainsi cela n'explique point encore l'épouvantable mystère, qui m'a éloigné du château de mes pères. »

Il resta quelques instans absorbé dans ces pensées. Après quoi il retourna à l'appartement du père Mathias.

« Eh bien! lui dit le saint homme, je vois votre émotion. Votre cœur sensible partage le malheur de Lauretta. »

« Oh! bien sincèrement. Son Frédéric vit encore. »

« Grand Dieu! que savez-vous du

comte Frédéric ? Expliquez-vous, je vous en conjure. »

« Je ne puis en ce moment. Le tems viendra peut-être..... » Il s'arrêta.

Le bon père parut troublé. En un instant il reprit sa sérénité accoutumée.

« Elle est morte, dit-il, comme elle a vécu, en pleurant la perte de celui qu'elle aimoit. »

« Y a-t-il long-tems que la mort a mis un terme à sa douleur ? »

« Le chagrin en avoit presque fait un squélette. Il y a maintenant sept ans qu'elle a rendu le dernier soupir. »

« A-t-on fait quelques recherches relatives à elle ? »

« Aucunes. »

« Mais elle ne dit pas un mot de sa fille ; et vous, mon père, vous ne m'en avez pas parlé. »

« Lorsqu'elle nous remit le manuscrit que vous venez de lire, elle ignoroit elle-même qu'elle fût mère. — Bientôt après

elle déclara sa situation à madame l'abbesse, en versant un torrent de larmes. Elle attesta devant le ciel que son enfant étoit du comte Byroff. — Sa douleur toucha l'abbesse. Elle lui promit de protéger son enfant. Elle accoucha à terme d'une fille, qui reçut le nom de sa mère. »

« Et la jeune Lauretta est-elle destinée à passer sa vie dans ce couvent? demanda Alphonse. »

« Sa mère, au lit de la mort, répondit le moine, a ordonné que si quelqu'un de sa famille, ayant appris qu'elle avoit eu un enfant, venoit le demander, on le lui remît. Mais dans le cas contraire, elle doit prendre le voile à dix-huit ans. »

« Quel âge a Lauretta ? »

« Dix-sept ans et quatre mois. Je crois que son père et le comte Arieno, ignorent absolument l'existence de cet ange. — Sa mère, avant de mourir, l'a instruite elle-même de toutes les circons-

tances de son histoire. Les couleurs sous lesquelles ses parens les plus proches lui ont été représentés, ne lui donnent pas le désir d'entrer dans un monde qu'elle ne connoît pas, et dont elle a entendu parler en termes si peu séduisans. Elle se trouve très-heureuse ici, et elle est déterminée à prendre le voile. »

Alphonse soupira. Ses yeux tombèrent sur le sable, qui l'avertit d'aller sonner la cloche du soir.

CHAPITRE V.

« Heureux amans ! Ornés des mêmes vertus, parés des mêmes grâces, leur sexe seul les distinguoit. Amélie est la fraîcheur des fleurs du matin, Celadon, l'éclat du soleil dans son midi. »

THOMPSON.

ALPHONSE n'étoit plus occupé que de Lauretta. Tous les jours il se sentoit prévenu davantage en sa faveur. Il commença à soupçonner la nature de ses sentimens pour elle, et à désirer de la tirer de l'obscurité du cloître. Il eût bien voulu pouvoir l'instruire de l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Toute communication avec les religieuses et les novices, à l'exception de l'abbesse et de la vieille Perilla, lui étoit interdite. Comment donc lui

faire connnoître ses sentimens? Comment sur-tout s'assurer qu'elle les partageoit ?

Il résolut de fixer les yeux sur les siens, toutes les fois qu'elle entreroit dans la chapelle.

La première fois qu'il fit cette épreuve, Lauretta ne put soutenir le regard pénétrant de ses beaux yeux noirs, sans rougir. Elle baissa modestement les siens vers la terre, et s'avança doucement vers le chœur.

Alphonse ne connoissoit pas l'amour. Il ne savoit pas distinguer entre la timidité et le mécontentement.

Il répéta souvent son expérience. Quelquefois elle produisoit le même effet que la première. Plus souvent, Lauretta ne levoit pas les yeux plus haut que le vase sacré, et les reportoit immédiatement sur la terre.

« Non! s'écria-t-il, Lauretta ne partage pas mes sentimens. Elle ne peut

douter de mon amour. Elle le voit avec indifférence. — Malheureux Alphonse ! »

Il résolut alors de ne pas la fixer la première fois qu'elle entreroit dans la chapelle. Un soupir étouffé s'échappa de son cœur. Lauretta lui répondit par un soupir. Alphonse l'entendit. Le son retentit sur son cœur.

Il se hasarda à fixer encore une fois les yeux de Lauretta. Il crut voir une aimable rougeur colorer ses joues, et un doux sourire embellir ses traits.

« Elle connoît mon amour. Elle n'y est point insensible. O bonheur ! »

En un instant l'amour passe de la crainte à l'espérance.

Bientôt Alphonse fixa Lauretta sans inquiétude. La timide méfiance de Lauretta s'évanouit. Elle cherchoit elle-même à rencontrer les yeux d'Alphonse.

Une nouvelle manière de s'entretenir avec elle, lui vint alors à l'idée. Il écrivit la lettre la plus tendre que l'amour ait

jamais dictée, et au moment où elle avança le doigt pour puiser l'eau sacrée, il lui glissa sa lettre dans la main, sans avoir été apperçu.

Deux jours entiers se passèrent dans les tourmens de l'incertitude. Le troisième, à la prière du soir, Lauretta lui mit dans la main un billet, qui contenoit ces mots :

« Oh ! Alphonse, la déclaration de
» votre amour m'a éclairé sur le véri-
» table état de mon cœur. — Soyez dis-
» cret et prudent. — Ne m'écrivez pas
» davantage. — Nous sommes obser-
» vés. »

Pour la première fois, Alphonse se trouva parfaitement heureux. Mais ces momens d'enthousiasme sont courts. Le tems amène les réflexions. Il craignit bientôt de ne pouvoir jamais être uni à Lauretta.

Cinq mois après l'abbesse fut attaquée d'une maladie violente. Le père Mathias,

qui étoit en même tems le confesseur et le médecin du couvent, ne quitta pas d'un instant le lit de la malade. Elle fut emportée en peu de jours, et pleurée de tout le couvent. Lauretta sur-tout, à laquelle elle avoit servi de seconde mère, fut très-affligée de sa mort.

Son corps fut déposé dans un cercueil, que l'on plaça en bas des marches de l'autel. Pendant une neuvaine on célébra trois messes par jour, pour le repos de son âme. Trois religieuses et une novice veillèrent alternativement auprès du cercueil.

Alphonse, croyant l'occasion favorable pour remettre une seconde lettre à Lauretta, en écrivit une dans laquelle il lui apprenoit qu'il étoit le neveu du comte Frédéric, si tendrement aimé de sa mère, et la conjuroit en même tems de fuir du couvent avec lui, à la première occasion favorable.

Le soir du quatrième jour qui suivit

la mort de l'abbesse, Lauretta revenoit de veiller auprès du cercueil, au moment où Alphonse alloit entrer dans la chapelle. Elle suivit les religieuses. Elles avoient déja tourné l'angle de la porte de la chapelle, et Lauretta étoit dans le corridor, lorsqu'Alphonse la rencontra. Il regarda de tous côtés, vit qu'il n'étoit pas observé, saisit une de ses mains, qu'il baisa, et lui remit sa lettre. — Tout cela fut l'affaire d'un instant.

Les funérailles de l'abbesse furent célébrées le neuvième jour avec toute la pompe de la religion catholique. Le père Mathias, les religieuses et les novices passèrent la nuit en prières dans l'église. Le soleil vint enfin les avertir de se retirer. Extrêmement fatiguées, les religieuses s'empressèrent de regagner leurs cellules. Lauretta s'arrangea de manière à sortir la dernière. Elle laissa tomber un petit morceau de papier. Alphonse

courut le ramasser, et le cacha dans son sein. Il contenoit ces mots :

« Expliquez-moi où vous voulez » aller. »

Il lut ce billet, le baisa, le relut encore, et le déchira.

Incertain s'il devoit écrire à Lauretta pour l'instruire de toutes les particularités de sa malheureuse histoire, ou seulement la presser de fuir avec lui du couvent, il se détermina à confier le tout au père Mathias.

Il attendit, avec impatience, le moment où il espéroit trouver le saint homme seul. Il entra dans son appartement. Il l'informa en tremblant qu'il avoit une importante confidence à lui faire. Le bon père promit le secret. Alphonse lui raconta alors tous les événemens de sa vie. Quand il eut finit ce long récit, il ajouta :

« Maintenant, bon père, pouvez-vous expliquer cet horrible mystère ? »

Le saint homme resta quelque tems enséveli dans la méditation ; puis levant les yeux sur Alphonse, et après avoir fait le signe de la croix, il dit :

« A Dieu ne plaise, que j'accuse qui que ce soit injustement. Ce que je vais dire n'est qu'une conjecture. Votre mère, succombant à sa douleur, avoit pris la funeste résolution de s'en délivrer par un suicide. »

Alphonse frémit à cette idée. Après un moment de silence, il dit :

« Mais, mon père, sa main sanglante.....!!! »

Encore un moment de silence. Le père répondit :

« Dans son délire, elle s'étoit blessée à la main, avec l'instrument qu'elle destinoit à sa destruction. »

« Mais pourquoi m'ordonner de fuir loin d'elle ? »

« Nul doute qu'elle ne sentît bien la honte qu'elle imprimeroit à son nom, par une action aussi criminelle. Elle a craint qu'elle ne retombât sur son fils innocent. »

« Croyez-vous que ce soit la même cause qui l'ait poussée à accuser mon oncle, et à se rétracter presque aussitôt ? »

« Je le crois. »

« Mais, mon père, pourquoi mon oncle a-t-il quitté le château de Cohenburg ? »

« Le souvenir de ceux qui l'avoient habité, en eût rendu le séjour insupportable à cet homme sensible. Il a préféré de continuer à habiter sa maison. »

« Mais pourquoi n'a-t-il fait aucunes recherches, pour savoir ce que j'étois devenu ? »

« Ne peut-il pas en avoir faites, dont vous n'ayez pas connoissance ? »

« Vos conjectures, mon père, sont

vraisemblables. Vous pesez toutes les circonstances. Vous connoissez les hommes. C'est peut-être la vérité. Mais un cœur, fatigué comme le mien l'a été, a besoin de certitude. »

« Il sera difficile d'y parvenir. »

« Enfermé dans ces murs, j'en conviens. »

« Désirez-vous de les quitter? »

Le silence d'Alphonse répondit pour lui affirmativement.

Le moine reprit :

« Votre mère vous a défendu de revoir votre oncle. Le château de Cohenburg vous est interdit.....

« Mais sûrement, interrompit Alphonse, ce n'est point désobéir à ma mère, que d'agir contre des ordres donnés dans le délire. »

« Vous oubliez, Alphonse, que l'explication de la conduite de votre mère, ne peut être qu'une conjecture. Vous ve-

nez de me le dire vous-même, et avec raison. »

Alphonse sentit la justesse de cette observation. Les larmes lui roulèrent dans les yeux. Il s'écria :

« Oh ! mon père ! l'explication de ce mystère peut seule me rendre la paix. — Je suis indigne des saintes fonctions, dont je suis chargé. Mon âme franchit sans cesse les murs de ce couvent. »

« Vous ne pouvez espérer des renseignemens certains, qu'en visitant le château. — Peut-être même, dans ce cas, toutes vos peines seront-elles inutiles. »

« Mon intention n'est pas de retourner au château. Je désirerois seulement rentrer dans le monde. La possibilité d'apprendre ce que je désire si ardemment de savoir, nourrira mes espérances. Elles sont ensevelies ici. Ici aucune idée consolante ne soulage mon cœur. »

« Et où irez-vous ? »

« Je suis décidé à me faire pêcheur sur les bords de l'Inn. »

« La solitude absolue, un travail pénible vous feront bientôt regretter l'heureux état que vous voulez quitter. »

« Je sens que je suis né pour la société, pour ne pas vivre seulement avec des hommes, mais pour jouir de toutes les consolations qu'un être d'un autre sexe peut seul nous donner. »

« Faites bien attention à votre choix. »

« Je désirerois que vous l'approuviez. »

« Mais le pourrois-je ? séparé du monde, comme je le suis..... »

« Vous connoissez intimement celle que j'adore. »

« O honte ! nourri dans ce couvent, auriez-vous été capable d'en enfreindre les loix sacrées ? »

« Lauretta Byroff n'est pas encore liée par ces loix. »

« Lui auriez-vous jamais parlé ? »

« Jamais. »

« Vous

« Vous ne savez donc pas si elle partage vos sentimens ? »

« Soyez en certain. Elle les partage. »

« J'ai promis à sa mère mourante, de ne la remettre qu'entre les mains d'un de ses proches parens. »

« Vous ne voudriez donc pas la remettre entre les miennes ? »

« Vous n'êtes point uni à elle par les liens du sang. »

« Il est en votre pouvoir de m'unir à elle par des liens plus étroits. »

« Expliquez-vous. »

« Faites-moi son époux, votre promesse est remplie, et je suis le plus heureux des hommes. »

Le père Mathias fut quelque tems sans répondre. Il reprit :

« Que dira le monde, s'il vient jamais à savoir que les deux descendans de vos nobles familles vivent dans l'état obscur et humiliant, dont vous venez de parler ? »

« Oh! mon père, de quelle importance l'opinion du monde peut-elle être à ceux que le monde a si maltraités? — Je suis bien convaincu que le bonheur n'est pas le partage exclusif de la grandeur et de la richesse. »

« Non sans doute. L'amour sur-tout est plus heureux sous le chaume, que sous les lambris dorés. »

Le père Mathias s'arrêta encore un instant; puis il ajouta :

« Avez-vous instruit Lauretta? Sait-elle qui vous êtes? »

« Non. »

« Dites-le lui. »

« Mais comment, mon père? Donnez-m'en donc les moyens. »

« Cette nuit, je la conduirai dans votre appartement. Si elle consent à partager votre sort, (et je prierai le ciel de lui inspirer le parti qu'elle doit prendre pour son bonheur) je ne chercherai point à séparer ceux qu'il a unis. Mais si elle

refuse de vous suivre, je lui ferai prendre immédiatement le voile. Je m'intéresse vivement à son sort et au vôtre. Je veux finir promptement cette affaire. Il faut absolument qu'elle soit terminée de façon ou d'autre, avant l'installation de notre nouvelle abbesse. »

Alphonse baisa la main du moine, qui lui fit signe de le laisser seul.

Lorsque les prières du soir furent finies, et que Perilla fut couchée, le père Mathias se rendit sans bruit à la cellule de Lauretta. Il lui dit de le suivre. Elle lisoit. Elle posa le livre sur sa table, prit sa lampe, baissa son voile, et le suivit. Le bon père s'arrêta à la porte de l'appartement d'Alphonse. Il fit signe à Lauretta d'y entrer. Elle obéit. En une seconde, Alphonse fut à ses pieds.

La joie et la surprise firent croire un instant à Lauretta, que ce qu'elle voyoit étoit un songe.

Alphonse, de son côté, contemploit dans le silence du ravissement l'objet de son amour. Mais bientôt il se rappella qu'il devoit profiter des courts instans qui lui étoient accordés, pour communiquer à Lauretta tout ce dont il étoit indispensable de l'informer. En conséquence, il commença par l'instruire des favorables dispositions du père Mathias. Il lui raconta ensuite les terribles événemens qui l'avoient forcé à chercher un asyle dans le couvent de Sainte-Hélène. Enfin, il lui fit part du plan qu'il avoit formé pour leur bonheur mutuel, si elle vouloit consentir à partager son sort.

Lauretta rougit; elle ne put d'abord articuler un seul mot. Alphonse insista. Le tems pressoit. La possibilité d'une éternelle séparation la faisoit frémir. Ses lèvres prononcèrent enfin un consentement, que ses yeux avoient déja accordé. L'heureux Alphonse scella d'un baiser la promesse sacrée.

Un instant après, le père Mathias entra, pour les avertir que minuit approchoit. Il lut dans les yeux d'Alphonse, le résultat de leur conversation.

Lauretta retourna à sa cellule, en promettant de se rendre chez le bon père le lendemain matin. Alphonse alla tout préparer dans la chapelle pour l'office de la nuit.

Alphonse et Lauretta passèrent la nuit à songer au bonheur qui les attendoit.

A l'heure convenue, Lauretta se rendit à l'appartement du père Mathias. Il reçut sa confession. Son âme étoit pure. Son chaste amour pour Alphonse, longtems nourri dans son cœur, ne pouvoit être un crime aux yeux du père des miséricordes. Le saint interprête de Dieu lui mit devant les yeux toutes les vicissitudes de la fortune, auxquelles les bons et les méchans sont également exposés dans le monde, où elle étoit sur le point d'entrer. Il l'encouragea à supporter avec

courage les épreuves auxquelles tous les hommes sont plus ou moins soumis. Enfin, il la conjura d'examiner encore son cœur, afin de n'avoir pas à se repentir un jour, mais trop tard, d'une détermination, sur laquelle il ne seroit plus possible de revenir.

Lauretta consulta de nouveau son cœur. Elle le trouva inébranlable.

Le bon père avoit déja entretenu Alphonse sur le même sujet. Il l'avoit trouvé invariablement décidé à braver de nouveau tous les orages de la vie.

Le saint homme se leva et alla chercher Alphonse. Ils revinrent bientôt ensemble.

Le père Mathias exhorta de nouveau les deux amans à bien faire leurs réflexions.

« C'est pour la vie ! mes enfans, leur dit-il, l'avez-vous entendu ? C'est pour la vie ! Savez-vous ce que c'est

qu'un engagement, qui ne doit finir qu'avec vous ? »

Ces idées si effrayantes pour l'homme indifférent, sont la consolation et le charme des cœurs vraiment épris.

Les yeux d'Alphonse et de Lauretta se rencontrèrent. Lauretta sourit. L'heureux Alphonse osa répondre alors pour tous les deux :

« Nous sommes déterminés. »

L'indissoluble nœud fut serré.

« Que la grâce de Dieu brille sur vous, mes enfans ! s'écria le bon père. »

Alphonse embrassa son épouse, qui versoit des larmes de joie.

« Demain matin, à la pointe du jour, vous quitterez cette maison, dit le père Mathias. Maintenant retirez-vous chacun dans votre appartement, et rassemblez tout ce que vous désirez emporter avec vous. »

Ils obéirent.

Pendant la journée, le moine informa

les religieuses que Lauretta devoit quitter le couvent le lendemain. Elles lui firent de tendres adieux.

« Elle partira de très-grand matin, dit le saint homme. Nous ferons une double perte. Notre jeune sacristain, désirant rentrer dans le monde, doit aussi nous quitter le même jour. »

Perilla, étonnée d'apprendre qu'Alphonse étoit mécontent de son état, lui dit : « Qu'il auroit bien de la peine à en trouver un autre aussi agréable. » Elle lui donna quelques leçons *pour son bien*, du moins elle le lui dit ainsi, et se consola, dans l'espoir que son successeur seroit plus communicatif.

Le lendemain matin, lorsque les matines furent chantées, les religieuses rentrées dans leurs cellules, et Perilla occupée à nétoyer la chapelle, le père Mathias se rendit à la cellule de Lauretta. Par ses ordres elle se revêtit de l'habit de

pélerin, sous lequel sa mère étoit arrivée au couvent. Il la conduisit ensuite dans la grande cour. L'impatient Alphonse les y attendoit.

« Acceptez ce foible témoignage de mon amitié, leur dit le bon vieillard, en leur présentant une petite bourse. Cet or peut vous servir. Il ne peut être pour moi d'aucune utilité. »

Ils baisèrent la main qu'il leur tendit. Il leur donna sa dernière bénédiction. Aidé d'Alphonse, il souleva d'une main tremblante les énormes barres de fer qui défendoient la porte. Lauretta, en la traversant pour la première fois, ne put retenir ses larmes. Alphonse s'écria :

« Adieu, ô le meilleur des hommes, adieu, mon respectable ami. »

Le saint vieillard leva les yeux et les mains vers le ciel, et referma sur eux, pour toujours, les portes du couvent de Sainte-Hélène.

CHAPITRE VI.

Où est-il, le scélérat ? Que je voie ses yeux, afin que si jamais je rencontre un homme qui lui ressemble, je puisse le fuir.

SHAKESPEARE.

Appuyée sur le bras d'Alphonse, Lauretta, après une heure de marche, arriva à Inspruch. Désirant éviter les questions de ceux qui s'appercevroient qu'elle entroit pour la première fois dans le monde, elle cacha prudemment la surprise qu'excitoient dans son âme les scènes nouvelles, auxquelles elle avoit été jusque-là absolument étrangère.

Après un court repos, nos voyageurs se remirent en route. Ils arrivèrent à

une heure après-midi, dans le lieu où Alphonse étoit résolu de fixer sa résidence. Une misérable auberge les reçut pendant la nuit. Le lendemain matin, Alphonse alla trouver le propriétaire des maisons, ou plutôt des cabanes qui bordent en cet endroit la rivière de l'Inn. Il loua la plus commode de celles qui étoient vacantes. Il acheta le droit d'exercer le pénible métier auquel il s'étoit destiné, et il se pourvut de tous les instrumens nécessaires.

La fortune sourit à ses efforts. Sa Lauretta étoit le charme des heures, pendant lesquelles il se reposoit de ses pénibles travaux. Il jouissoit de tout le bonheur que le mystère, qui l'avoit réduit à vivre du travail de ses mains, lui permettoit de goûter. Retirés du monde, ne possédant ni richesses ni aucunes de ces vanités, dont les hommes sont si envieux, Alphonse et sa Lauretta se flatèrent de l'espoir de vivre exempts de soins et

d'inquiétudes. Mais ils devoient bientôt éprouver l'instabilité de la félicité humaine, même dans les conditions les plus humbles.

Le propriétaire de la terre, sur laquelle étoit située l'habitation d'Alphonse, se nommoit le baron de Smaldart. Il étoit veuf. Sa femme étoit morte en couche. Son enfant n'avoit pas survécu à sa mère. C'étoit un homme bienfaisant, hospitalier, et d'un caractère extrêmement doux.

Sa sœur unique avoit épousé le chevalier d'Aignon, gentilhomme bourguignon, qui s'étoit tué en tombant de cheval, peu de tems après la mort de la baronne de Smaldart. Depuis ce tems, madame d'Aignon avoit toujours vécu avec son frère.

A l'époque dont nous parlons, Théodore, le fils unique du chevalier d'Aignon, avoit atteint sa vingtième année. On l'avoit envoyé en France achever son

éducation. Il devoit bientôt revenir au château de Smaldart. Sa mère attendoit son retour avec toute l'ardeur d'une aveugle tendresse. Mais elle ne devoit plus revoir son fils. Elle étoit depuis quelque tems légèrement indisposée. Peu de jours avant l'arrivée de Théodore en Allemagne, on la trouva morte dans son lit.

Cette perte affligea cruellement le baron. Depuis la mort de sa femme, sa sœur avoit été sa constante et bien-aimée compagne.

Bientôt, après ce malheureux événement, Théodore arriva au château de Smaldart. Mais quel changement cinq années avoient produit en lui! Dans son enfance, tous ses désirs avoient été prévenus par l'extrême indulgence d'un oncle et d'une mère qui l'adoroient. Cependant, avant qu'il quittât l'Allemagne, ses manières étoient simples et sans

affectation, il étoit modeste. Aucune habitude vicieuse n'avoit souillé son âme. Maintenant il étoit devenu hautain, impétueux, plein de confiance en lui-même et dans ses opinions. La forte pension que sa mère lui faisoit, lui avoit donné les moyens de passer le tems destiné au perfectionnement de son éducation, dans la dissipation et les plaisirs. Il n'avoit pas un instant songé à s'instruire. Il étoit cependant très-éloigné de soupçonner toute son ignorance. Il s'étoit lié avec des gens trop occupés de leurs intérêts, pour ne pas déférer en toute occasion à ses opinions.

Le baron s'étoit flatté que la société de son neveu le consoleroit, et le dédommageroit, en quelque sorte, des pertes cruelles qu'il avoit faites. Il s'attendoit à trouver l'agréable et l'utile dans la conversation d'un jeune homme, dont il croyoit l'esprit orné de toutes les connoissances; et il espéroit chercher avec

lui toutes les distractions et tous les plaisirs, auxquels ses grandes richesses lui permettoient de se livrer.

Que son attente, hélas! fut cruellement trompée! La conversation de Théodore ne consistoit que dans le récit d'exploits honteux, dont il se représentoit toujours comme le principal acteur. Le seul plaisir qu'il trouvât à la chasse, étoit de pouvoir ravager les terres de ceux qui, étant dans la dépendance de son oncle, n'osoient pas réclamer contre lui la puissance des loix. En un mot, s'il eût aspiré à se rendre l'objet du mépris et de la haîne universelle, il lui eût été impossible de suivre une route qui le conduisît plus directement à ce but.

Il disoit souvent qu'il ne faisoit aucun cas de l'opinion de ses inférieurs, et toutes ses actions prouvoient qu'il n'y avoit pas de bassesse à laquelle il n'étoit prêt à descendre, afin d'obtenir un sourire d'ap-

probation d'un homme d'un rang supérieur au sien.

A l'arrivée de Théodore en Allemagne, Lauretta étoit enceinte depuis plusieurs mois. Elle n'en parut pas moins séduisante à ses yeux, et dès la première fois qu'il la vit, il la marqua comme une victime destinée à assouvir sa brutalité.

Alphonse ne fut pas long-tems à s'appercevoir des intentions criminelles du jeune chevalier. Mais certain de la vertu de Lauretta, il résolut, tout en veillant attentivement sur les démarches de Théodore, de ne pas paroître avoir le moindre soupçon de ses desseins. Il étoit péniblement affecté d'être obligé de recevoir les bienfaits d'un homme qu'il savoit ne respirer que pour la destruction de son bonheur. Cependant sa position lui faisoit un devoir de ne pas refuser ses services, jusqu'au moment où toutes ses mesures seroient bien prises.

Lauretta accoucha d'une fille, qui ne vécut que quelques heures.

Elle fut très-affligée de la perte de son premier enfant. Alphonse, quoique très-satisfait de voir sa femme hors de danger, ne put s'empêcher de mêler ses larmes aux siennes.

Théodore venoit tous les jours à leur cabane. Il s'informoit avec le plus vif intérêt de la santé de Lauretta. Il lui fit offrir par son mari de fort beaux présens. Alphonse les accepta avec répugnance; mais il sentoit tous les dangers d'un refus.

Pendant l'été, Alphonse étoit souvent obligé de passer la moitié de la nuit à ses travaux; mais il ne craignoit pas que Lauretta souffrît à cette heure des persécutions de Théodore, parce que jamais le soir il ne venoit à leur cabane, et surtout parce qu'il savoit que les portes

du château de Smaldart étoient toujours fermées de très-bonne heure.

La conduite de Théodore, cependant, devenoit tous les jours plus alarmante pour la timide Lauretta. Elle exigea d'Alphonse la promesse dans le cas où le chevalier persisteroit dans ses poursuites, d'implorer l'humanité et la générosité bien connues du baron de Smaldart.

Une nuit, que Lauretta, foible encore de sa dernière indisposition, s'étoit couchée avant le retour de son mari, elle fut réveillée par les cris d'une fille qu'Alphonse avoit placée auprès d'elle, pour lui tenir compagnie pendant ses absences. Cette fille, après l'avoir avertie que la maison étoit en feu, courut chercher du secours. Lauretta saute en bas de son lit, s'habille avec toute la rapidité possible, et court vers la porte de la cabane. Elle apperçoit Théodore. Elle pousse des cris,

et cherche à s'échapper. Théodore la saisit par la main, en s'écriant :

« Enfin mon heureuse étoile l'emporte. »

Il l'entraîne dans l'intérieur de la cabane. Lauretta éleve encore sa foible voix. Mais, hélas! ses cris, s'ils eussent pu être entendus, auroient été regardés comme l'effet de l'alarme que lui donnoit le feu.

« Oh! Dieu de bonté, s'écria-t-elle, secourez-moi ! O mon Alphonse, où es-tu ? »

En levant les yeux, qu'elle avoit déja détournés de dessus Théodore, elle apperçut, près de la porte, deux hommes, dont la figure sinistre et les yeux hagards, l'effrayèrent encore plus que la vue du scélérat qui la tenoit. Elle poussa encore un foible cri.

Théodore jeta sur elle un regard de triomphe et de mépris. Il fit un signe

aux deux hommes. Ils s'approchèrent de Lauretta. Elle fit un nouvel effort pour se débarasser; mais cet effort acheva d'épuiser ses forces. Elle tomba dans leurs bras.

CHAPITRE VII.

> Daigne, grand Dieu, jeter un regard sur ta foible créature! Soumets-moi à une épreuve proportionnée à ma force.
>
> MILTON.

LAURETTA, lorsqu'elle revint à elle-même, se trouva dans une profonde obscurité. Le mouvement lui fit conclure qu'elle étoit dans une voiture. Elle fut quelque tems à se rappeller la situation dans laquelle elle avoit vu la dernière fois la lumière. Alors elle s'écria :

« Oh! ciel, où suis-je? »

Personne ne répondit. Elle étendit la main; elle la posa sur la garde d'une épée, et elle entendit en même tems la voix rauque d'un homme qui, à moitié

éveillé, balbutia quelques mots qu'elle ne put comprendre.

L'image des deux hommes, qui l'avoient si fortement effrayée, se présenta à son esprit. Elle frémit.

L'homme qui étoit auprès d'elle, bâilla et se retourna de son côté.

La nuit, quoique l'été ſut très-avancé, étoit humide. Lauretta n'étoit pas accoutumée à l'air de la nuit. Elle trembloit de froid.

Son compagnon de voyage bâilla une seconde fois. Il lui demanda si elle vouloit qu'il l'enveloppât dans son manteau de drap. Ce peu de mots suffit pour la rendre certaine que ce n'étoit pas Théodore, comme elle l'avoit craint d'abord, dont elle avoit touché l'épée par hasard.

Cette douleur cruelle, qui ne permet pas au malheureux de se soulager par l'effusion de ses pleurs, lui laisse rarement l'usage de la parole. Tel étoit l'état de la malheureuse Lauretta. Malgré tous

ses efforts, elle ne put articuler un seul mot. Ce silence involontaire ajoutoit encore à ses tourmens. A la fin, quelques larmes vinrent à son secours, et elle repéta avec peine sa première question : — « Où suis-je ? »

« Je ne dois point répondre à cette question, dit son compagnon de voyage. »

La voix de cet homme étoit rauque ; mais elle étoit loin d'avoir l'expression de dureté à laquelle s'étoit attendue Lauretta.

« Où vais-je ? demanda ensuite Lauretta. »

Elle répéta trois fois cette demande. Trois fois elle resta sans réponse.

« Le chevalier d'Aignon est-il là ? demanda-t-elle alors. »

« Non, répondit l'homme, je crois pouvoir oser vous dire qu'il est au château. »

Ce fut la seule réponse qu'elle put obtenir à toutes ses questions. Elle ne

savoit ce qu'elle avoit à espérer ou à craindre. Les profondes ténèbres de la nuit ajoutoient encore à l'accablement de ses esprits. Elle s'imagina que son compagnon de voyage étoit chargé par Théodore de l'assassiner, pour la punir d'avoir méprisé son amour.

Bientôt après, son compagnon s'adressa à elle. Il crut que le froid seul causoit son tremblement et le claquement de ses dents. En conséquence, il lui proposa de boire quelques gouttes d'eau de vie, à même d'un flacon, qu'il avoit eu presque sans cesse à la bouche.

Lauretta fut insensible à ses attentions.

« Oh ! Alphonse, s'écrioit-elle, sans cesse, ne te reverrai-je donc plus ? »

Trois heures se passèrent dans les tourmens affreux de la plus cruelle incertitude. Enfin la voiture s'arrêta.

Son compagnon en descendit à l'instant. Après l'avoir remise entre les bras de

de son camarade, il frappa à la porte. Il parut alors un troisième personnage, tenant une lanterne à la main.

L'homme qui l'avoit prise dans ses bras, la porta dans la cuisine d'une auberge, où tout annonçoit une extrême pauvreté et une mal-propreté pire encore que la pauvreté. Il la plaça sur une chaise, après quoi il retourna à la porte, salua l'hôte d'une vingtaine de juremens, qui signifioient à la fois, et que ses chevaux avoient besoin d'avoine, et que son flacon étoit vuide d'eau-de-vie.

Alors il s'approcha du feu. Il donna un coup de pied à un gros chien qui dormoit paisiblement dans un coin de la cheminée, et s'assit auprès de Lauretta.

Son camarade entra; il se plaça en face. Lauretta crut voir un foible rayon de pitié briller dans les yeux de ce dernier; afin de profiter de ce moment, où elle imaginoit que son cœur étoit ouvert aux sen-

timens de l'humanité, elle tomba à ses genoux, le conjura d'avoir pitié de sa malheureuse situation, et de la rendre à son Alphonse. Avant qu'il eût pu lui répondre, elle vit l'autre homme se lever de son siège, et tourner autour d'elle. Elle observa que son épée étoit à moitié tirée de son fourreau. Elle crut alors toutes ses craintes réalisées. Elle saisit la main de celui aux genoux duquel elle s'étoit jetée, poussa un cri, et tomba sans connoissance sur le plancher.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se retrouva encore à terre, la tête appuyée sur les genoux d'une femme, à laquelle ses traits hommasses et ses membres nerveux donnoient l'air d'un homme déguisé.

Pendant tout le tems que Lauretta avoit été dans un état d'insensibilité, l'hôtesse avoit frotté ses tempes avec des liqueurs spiritueuses. Lorsqu'elle fut rendue à la vie, elle la pressa de se for-

tifier l'estomac, en avalant quelques gouttes du même cordial, qu'elle lui avoit administré à l'extérieur.

Elle fut ensuite replacée sur la chaise qu'elle occupoit avant de se trouver mal. Elle vit alors que plusieurs autres hommes étoient entrés dans la cuisine, et apperçut parmi eux le coquin qui lui avoit causé une si grande frayeur; mais elle chercha inutilement des yeux celui qui avoit été son compagnon dans la voiture.

Incapable de pouvoir supporter plus long-tems la vue de son affreux gardien, Lauretta pria l'hôtesse de la conduire dans la chambre où elle devoit coucher. Kroonzer, celui-là même dont Lauretta avoit une si grande frayeur, ordonna à l'hôtesse de ne point obéir, parce qu'ils alloient repartir dans un instant. L'hôtesse, malgré la dureté de sa physionomie, n'étoit pas étrangère à la sensibilité de son sexe. Elle exprima, par un regard à Lauretta, qu'elle eût bien désiré lui ac-

corder sa demande; mais qu'elle n'osoit pas désobéir à Kroonzer.

Celui-ci ordonna à l'hôte de mettre les chevaux, et de tout préparer pour son départ. Il fut obéi à l'instant.

Remontée dans la voiture, quelle fut la surprise de Lauretta, en voyant y entrer Kroonzer après elle, et de plus un autre homme, dont la physionomie, éclairée par la lumière d'une lanterne tenue par l'hôte, lui parut plus sauvage et plus effrayante encore que celle du brutal Kroonzer!

Ils partirent, et pendant long-tems ni Lauretta, ni ses deux gardiens n'ouvrirent la bouche.

Les premiers rayons du jour, firent éprouver une sensation délicieuse au cœur oppressé de Lauretta. Elle se dit à elle-même que si ces hommes avoient eu l'ordre de la tuer, ils eussent probablement exécuté leur crime, pendant que les ténèbres de la nuit, leur eussent

donné l'espoir de le dérober à tous les regards.

Le pays qu'ils parcouroient étoit stérile et plein de bruyères, à l'exception de quelques côteaux, où l'on appercevoit des petits bouquets de vignes, qui poussoient sans culture.

Le courage de Lauretta étoit revenu avec le jour. Elle se hasarda à demander où elle alloit.

« Nous ne ferons plus maintenant qu'une lieue, répondit Kroonzer, après quoi nous attendrons la nuit. »

Cette réponse affligea beaucoup Lauretta. Elle en conclut que Théodore avoit défendu à ses conducteurs de voyager pendant le jour.

Ils se détournèrent de la route qu'ils avoient suivie jusqu'alors. Ils entrèrent dans une épaisse forêt. La terre étoit couverte de genêt. Comme il n'y avoit pas de chemin frayé, la voiture eut beaucoup de peine à passer. Tout-à-coup Lauretta

apperçut une chaumière. La voiture y étant arrivée, s'arrêta. Ralberg (c'étoit le nom du camarade de Kroonzer) descendit et annonça leur arrivée, en donnant un violent coup de point dans la porte. Un homme à moitié habillé vint ouvrir. Il avoit l'air d'un paysan. Lauretta fut conduite dans une chambre qui étoit en même tems la cuisine et la chambre à coucher du paysan et de sa femme. Celle-ci, lorsque Lauretta et ses gardiens entrèrent, étoit occupée à s'habiller derrière un rideau déchiré, qui la cachoit fort mal aux yeux de ses nouveaux hôtes.

Lauretta, trop foible pour se tenir debout, s'assit sur un banc, qui étoit devant la cheminée. Kroonzer et son camarade causèrent à voix basse avec le paysan.

La bonne femme ne fut pas plutôt habillée, qu'elle sortit de derrière sa retraite à jour. Elle commença par faire

ses excuses à Lauretta de n'avoir pas été prête à la recevoir, et finit par la prier de la suivre dans une chambre plus convenable. Lauretta, à pas lents et mal assurés, suivit son hôtesse, qui la fit monter par un escalier, ou plutôt une échelle. Cet escalier conduisoit à une petite chambre, dont les meubles consistoient dans un lit délabré, une mauvaise chaise, et un large coffre qui servoit à-la-fois de commode, de siège et de table.

Bartha ferma la porte. Après avoir fait asseoir Lauretta sur la chaise, elle recommença à s'excuser de n'avoir pas été levée assez tôt pour la recevoir.

« C'est la faute de mon mari, ajouta-t-elle ; car il m'avoit dit qu'il vous attendoit beaucoup plus tard. »

« Vous avez donc été prévenue de mon arrivée ? »

« O mon Dieu, oui, mon cher cœur, répondit Bartha ; aussi j'ai préparé cette

chambre pour vous. J'ai dit à Ugo : Elle sera fatiguée d'avoir voyagé toute la nuit, et elle sera enchantée de pouvoir se reposer, je t'assure. »

« Oh ! s'écria Lauretta, en saisissant la main de la vieille Bartha, si vous savez pour quels desseins on m'a amenée ici, au nom du ciel, je vous conjure de m'en instruire. »

« La sainte vierge sait que je l'ignore. »

« Mais, dites-moi, en quel lieu doit-on me conduire ? Un de mes gardiens m'a dit que je ne resterai ici que pendant le jour. »

« Ah ! mon Dieu, en vérité, je n'en sais rien ! Ugo dit que les femmes sont des bavardes, et qu'on ne doit leur confier aucun secret. Je l'ai pressé de me dire pour quoi on vous amenoit ici ; mais jamais il n'a voulu. »

« Comment, il ne vous a donné aucune raison ? »

« Non, par les saints. Il m'a seule-

ment dit : Bartha, ne me fais pas de questions ; on ne fera de mal à personne. Ainsi, sois tranquille. »

« De quelle manière a-t-il été prévenu de mon arrivée ici ? »

« Comme il n'y a qu'un Dieu, je n'en sais rien. Il me l'a dit la nuit dernière, au moment où il est revenu de son ouvrage dans la forêt. Il est bucheron, Ugo. »

« Pourriez-vous vous charger de porter une lettre à mes amis ? »

« Si vos amis demeurent loin d'ici, je ne le puis pas sans en prévenir Ugo. »

« Il faudroit aller jusqu'au château du baron de Smaldart, sur les bords de l'Inn. »

« Miséricorde ! au château de Smaldart ! mais il y a plusieurs lieues d'ici. De ma vie je n'ai passé le village voisin. »

Lauretta baissa la tête et pleura. Bartha redescendit.

Incapable de prendre les rafraîchissemens avec lesquels Bartha revint bientôt, Lauretta se jeta sur le lit. La fatigue lui ferma les yeux ; mais son sommeil ne fut pas paisible. Toutes les scènes de la nuit précédente, se représentèrent à son esprit troublé, sous des couleurs plus effrayantes encore que la réalité.

CHAPITRE VIII.

La patience et la douleur sont aux prises. Qui l'emportera?

SHAKESPEAR.

TOUTE la journée, la chaleur avoit été étouffante. Vers le soir, le tems devint plus couvert, et les nuages parurent prêts à se fondre en un déluge de pluie. Lauretta observoit leur marche lente avec un triste plaisir. Le sombre vêtement de la nature plaisoit à sa douleur. Elle contempla cette scène imposante, jusqu'à ce que, absorbée par la multitude de ses sensations, elle perdit tout-à-fait le sentiment de sa présente situation. Ses méditations furent interrompues par Bartha, qui lui apporta un vase;

rempli de lait, quelques fruits et un morceau de pain grossier. Elle la pria de manger, en la prévenant que Kroonser et Ralberg, se proposoient de se remettre en route dans une demi-heure.

Lauretta, par complaisance pour cette bonne femme, plutôt que pour satisfaire son appétit, mangea un fruit, et but un peu de lait, tandis que Bartha employoit toute son éloquence à lui persuader, que puisque Ugo avoit assuré qu'elle n'avoit rien à craindre, elle devoit être tranquille. Mais ce raisonnement, quoiqu'elle ne voulût pas perdre son tems à le réfuter, ne lui parut pas concluant, et ne lui donna pas une bien grande assurance.

La voix de Kroonzer se fit entendre. Il ordonnoit à Lauretta de descendre. La malheureuse savoit trop bien que sa foible résistance eût été inutile. Une prompte complaisance pouvoit au contraire lui concilier ses gardiens. En con-

séquence elle obéit à l'instant. Ralberg l'attendoit au bas de l'escalier. Il la prit dans ses bras, et la plaçant sur un cheval devant son camarade, il monta lui-même sur un autre, que le paysan tint jusqu'à ce qu'il fut dessus.

Des ténèbres épaisses couvroient l'horizon. Le silence effrayant de la forêt n'étoit troublé que par le bruit sourd des vents précurseurs de l'orage.

Bientôt de pâles éclairs sillonnèrent l'atmosphère. D'épouvantables coups de tonnerre se succédèrent avec rapidité. Après avoir voyagé pendant deux heures, au milieu de cet effrayant combat des élémens et d'une obscurité profonde, l'orage, qui heureusement n'avoit pas été accompagné de pluie, commença à se calmer. La foible lumière de la lune vint éclairer leurs pas.

Lauretta s'apperçut alors qu'ils étoient au fond d'une vallée profonde.

« Oh ! Dieu , s'écria-t-elle, est-ce ici que je dois trouver mon tombeau ? »

Depuis la fin de l'orage, Ralberg et son camarade étoient entrés en conversation ; mais elle n'avoit pu, sur ce qu'ils avoient dit, conjecturer sa future destination.

Une tour qui s'élevoit au dessus des arbres, dont elle étoit environnée, frappa soudain sa vue. Lorsqu'elle fut un peu plus avancée, elle vit que cette tour faisoit partie d'un vaste édifice vers lequel ses conducteurs s'avançoient.

Ses yeux restèrent fixés de ce côté. A mesure qu'elle approcha de la tour, ses alarmes devinrent plus vives. Ses conducteurs ne disoient pas un mot Elle s'attendit à entendre bientôt prononcer sa sentence.

La lumière de la lune, qui éclairoit le bâtiment, lui fit appercevoir qu'une des ailes étoit entiérement en ruines, et tout l'édifice en très-mauvais état.

Descendue de cheval, elle ne put se soutenir. Ses genoux trembloient. Elle tomba, presqu'entièrement insensible à ce qui se passoit autour d'elle, dans les bras de Kroonzer.

Ralberg ayant attaché les chevaux à une colonne à moitié brisée, poussa la porte avec force. Elle s'ouvrit en faisant un bruit sourd. Kroonzer entra alors dans la cour, en portant Lauretta dans ses bras. Il la plaça sur un siège formé par une niche pratiquée dans le mur. Il appella son camarade, lui dit d'allumer promptement un flambeau, et le gronda d'avoir attendu si long-tems à le faire. Ses paroles retentirent dans cet immense édifice. Ces sons lugubres ajoutèrent encore au trouble de Lauretta.

Ralberg ne répondit rien. Il se mit sur-le-champ à battre son briquet. Lauretta attendoit avec impatience la lumière qui devoit la tirer de l'horrible obscurité qui la faisoit trembler. Elle fixa les yeux sur

l'endroit où le bruit de l'acier et de la pierre lui indiquèrent la présence de Ralberg. Soudain ils furent frappés de la réverbération d'une lumière qui partoit du côté opposé de la cour. Lauretta se retourna, et apperçut un homme qui portoit une lampe. Il avoit le dos tourné du côté de Lauretta. Il entra dans une porte qu'il referma après lui.

L'état délabré de cet édifice, n'avoit pas permis de douter à Lauretta, qu'il ne fût inhabité. En conséquence elle conclut que l'homme qu'elle venoit de voir étoit Kroonzer, quoiqu'elle ne pût s'imaginer comment il s'étoit procuré de la lumière. Elle se retourna alors du côté de Ralberg. Quelle fut sa surprise en voyant ses deux compagnons de voyage venir à elle avec leur lampe allumée ! Elle poussa un cri involontaire. Elle vit en même tems la même porte se rouvrir. Elle apperçut le bras et la figure d'un homme, dont il lui fut impossible de distinguer

les traits. Théodore se présenta tout de suite à son imagination effrayée. Ce souvenir glaça tous ses sens. Elle tomba par terre sans connoissance.

Revenue à elle, elle se trouva couchée sur un lit sans rideaux. La foible lumière d'une lampe, lui montra Ralberg assis auprès de son lit. Elle jeta tout de suite des regards inquiets autour de la chambre, dont l'immense grandeur, mal éclairée par la lampe, ne lui permit pas de s'assurer si celui qu'elle redoutoit par dessus tout s'y trouvoit en ce moment. Se levant alors avec peine sur son lit, elle saisit la main de Ralberg, et le conjura de la sauver, de la protéger contre Théodore. Ralberg, avec l'accent le plus doux que sa voix rauque lui permit de prendre, l'engagea à se tranquilliser et à bannir toute crainte. Elle fixa de nouveau sur lui ses yeux mouillés de pleurs, et lui serrant la main encore plus étroitement, elle s'écria :

« Ayez pitié de mes malheurs ; le ciel vous en récompensera. »

Le bruit des pas d'un homme, tourna son attention d'un autre côté. Kroonzer entra. Il apportoit du vin, des fruits et du pain. Après avoir ramassé la lampe par terre, il la plaça sur une table auprès du lit. Il invita alors Lauretta à se lever et à prendre quelque nourriture. Elle ne répondit que par ses pleurs. Il répéta son invitation. Elle s'efforça de parler; mais les sanglots l'empêchèrent d'articuler un seul mot. Elle se précipita de son lit, se jeta à ses pieds, et embrassa ses genoux. Il la repoussa, et ordonna à Ralberg de le suivre. Ils quittèrent ensemble la chambre de Lauretta qui les entendit refermer la porte, et mettre les verroux.

Lorsque la violente agitation de ses esprits fut un peu calmée, elle prit la lampe, et fit le tour de sa chambre, afin de s'assurer que personne n'y étoit caché.

Cette chambre étoit d'une forme ronde, le plafond élevé et voûté; les murs étoient de pierre, la fenêtre petite, et élevée de terre de plusieurs pieds. Tout la porta à conjecturer qu'elle étoit dans la tour qui avoit attiré son attention pendant qu'elle voyageoit dans la forêt.

Elle reposa la lampe sur la table, et tirant de son sein un petit crucifix d'ivoire, qu'elle plaça sur la même table, elle se mit à genoux. Après avoir exprimé sa reconnoissance pour toutes les douleurs de celui en mémoire de qui elle portoit le gage sacré du salut des hommes, elle le conjura de lui inspirer son courage, afin qu'elle ne succombât pas sous les maux dont elle étoit menacée, de lui accorder sa divine protection, contre les coupables desseins de celui qu'elle craignoit plus que la mort. Elle termina sa prière par la solemnelle déclaration de sa confiance dans les bontés de

de Dieu, et de sa résignation sans bornes à ses volontés.

Elle se releva, et en replaçant le crucifix sur son sein, elle sentit ce calme heureux, effet inévitable de la confiance dans la divine miséricorde. Toutefois elle ne crut pas devoir chercher le repos dans le sommeil. Elle s'assit sur la chaise la plus voisine de son lit. Elle prêta une oreille attentive. Mais n'entendant plus le moindre bruit, ses terreurs diminuèrent un peu, et elle se livra à ses réflexions sur les événemens extraordinaires de cette nuit.

Bientôt la figure de l'homme qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir, se représenta à son imagination, et de plus en plus persuadée que c'étoit Théodore, ses craintes redevinrent plus fortes qu'elles ne l'avoient jamais été. — Elle se leva, se promena doucement dans sa chambre, s'arrêtant par intervalles, et fixant les

yeux sur le plancher, accablée du passé, effrayée de l'avenir.

Le corps fatigué, l'âme abattue, elle se remit sur sa chaise. Bientôt ses yeux s'obscurcirent, des gouttes de sueurs tombèrent de son front. Elle étendit une main tremblante, et saisit le flacon de vin. Elle le porta avec peine jusqu'à ses lèvres. Enfin elle parvint à en avaler quelques gouttes. Elle cessa de trembler, le sang recommença à circuler dans ses veines, elle sentit la vie se ranimer. Une douce chaleur succéda au froid mortel qui glaçoit son cœur. Un assoupissement, dont elle s'efforça en vain de triompher, s'empara d'elle par dégré. Bientôt elle tomba dans un profond sommeil.

CHAPITRE IX.

> Pressé par le danger, assiégé d'ennemis, tu es accablé de maux. Ta douleur est juste; mais ne te laisse pas aller à un indigne désespoir. Les dieux, quand il en sera tems, sauront interposer leur puissant secours. C'est lorsque la vertu, battue par la douleur, est sur le point de faire naufrage, qu'un vent imprévu la conduit dans le port.
>
> PHILIPS.

LAURETTA, en se réveillant, se leva de sa chaise, et jeta autour d'elle des regards inquiets, ignorant absolument où elle étoit, et ne se souvenant plus du tout des événemens de la nuit précédente. Mais bientôt sa mémoire revint, et avec elle tous ses chagrins. Elle leva les yeux vers l'étroite et haute fenêtre de sa chambre. Les rayons du soleil brilloient de tout

leur éclat et pénétroient dans sa prison. Elle conjectura qu'il pouvoit être à-peu-près midi, et s'étonna d'avoir dormi si long-tems et si profondément. Elle s'avança vers la porte qu'elle trouva fermée, et en se rappellant la disposition des différens meubles de sa prison, elle ne vit pas la moindre raison de soupçonner que personne y fût entré pendant son sommeil. Elle examina sa lampe, tout étoit consumé; et le flacon de vin qu'elle avoit mis par terre étoit au même endroit où elle l'avoit placé.

Dans la soirée, le bruit des verroux annonça Kroonzer. Il entra avec de nouvelles provisions. Il plaça sur la table un nouveau flacon de vin et un autre d'eau, et après avoir mis une autre mèche à la lampe, l'avoir remplie d'huile, il sortit sans dire un mot.

Bientôt la nature eut revêtu le noir manteau de la nuit. La belle prisonnière, craignant de s'abandonner de nouveau à

l'insensibilité du sommeil, commença à se promener lentement dans sa chambre. Foible et languissante, elle ne tarda pas à s'arrêter; elle appuya un de ses bras contre le mur; sa tête tomba insensiblement sur sa main, et elle resta ainsi absorbée dans ses cruelles réflexions. Tout-à-coup le bruit des pas de plusieurs chevaux frappa son oreille. Elle s'élança du côté de la fenêtre, elle écouta. — Elle entendit alors les sons confus de plusieurs voix. Transportée d'espoir et respirant à peine, elle s'écria :

« Le généreux baron, a prêté son appui à mon Alphonse. Ils viennent me délivrer. »

L'inquiétude revint avec le silence. Elle s'avança vers la porte, et tremblante d'espoir et de crainte, elle crut encore entendre le bruit des pas. Mais la réflexion lui donna bientôt la triste conviction, que ses sens l'avoient trompée.

Cependant elle se flatta encore de la possibilité

possibilité que ses amis la cherchassent dans quelque partie du bâtiment éloignée de sa prison, et qu'enfin ils la découvriroient.

Un bruit confus de voix et de pas, qui paroissoit s'approcher de sa chambre, fit succéder la crainte à l'espérance. Jusqu'à cet instant, l'espoir d'être délivrée et rendue à son cher Alphonse, avoit seul occupé son imagination. L'odieux Théodore se présenta alors à son esprit, et chaque pas sembloit accroître l'horrible probabilité, que le moment étoit venu, où elle devoit tomber victime de son infâme passion, ou rendre le dernier soupir dans ses bras homicides.

Le bruit augmenta.

« Par ici, par ici, s'écria une voix inconnue, suivez-moi, voilà le chemin. »

Lauretta respiroit à peine. Un coup frappé à sa porte la fit frissonner. La même voix cria :

« La clef n'y est pas; demandez-la à Kroonzer. »

Lauretta ne faisoit pas le moindre mouvement. Plusieurs voix parlèrent alors en même tems, mais si confusément, qu'elle ne put distinguer un seul mot. Soudain tout s'éloigna, et les sons expirans par dégrés, le silence reprit dans ces lieux, son effrayant empire.

Craignant leur retour, Lauretta continua de rester auprès de la porte. Elle ne savoit comment expliquer ce qu'elle avoit entendu. Plus elle y réfléchissoit, plus elle se perdoit dans ses conjectures.

Quelque tems s'étant écoulé, sans qu'elle entendît le moindre bruit, ses alarmes commencèrent à se dissiper; mais l'espoir d'une prompte délivrance s'évanouit en même tems que ses craintes. Elle fondit en pleurs, tomba sur son lit et s'abandonna au plus violent désespoir.

Le sommeil vint enfin, malgré elle, suspendre ses pleurs et ranimer ses forces

épuisées. Le soleil étoit depuis long-tems sur l'horison lorsqu'elle se réveilla. Elle resta presque toute la journée sur son lit, absorbée dans sa douleur et dans ses vaines conjectures sur le sort qui l'attendoit. Le soir Kroonzer reparut, apportant encore de nouvelles provisions. Il parut très-surpris de ce qu'elle n'avoit pas touché à celles qu'il avoit apporté la veille. Il l'engagea à prendre enfin quelque nourriture. Sans faire attention à ce qu'il disoit, elle le conjura de lui expliquer ce qu'elle avoit entendu le jour précédent. Il ne répondit pas ; mais après avoir préparé la lampe, il l'alluma et sortit de la chambre, en lui répétant l'invitation de manger au moins quelque fruit et un peu de pain.

Pour obéir non à Kroonzer, mais à la voix impérieuse de la nature, Lauretta mangea un peu et but un grand verre d'eau. Elle résolut de ne plus même goûter au vin, persuadée, par l'effet

qu'il avoit produit sur elle la première nuit de son emprisonnement, qu'il étoit somnifère; et quoiqu'elle eut bien désiré pouvoir oublier ses chagrins, elle n'osa pas s'exposer à retomber dans un état d'insensibilité.

Ainsi se passèrent six jours, pendant lesquels personne n'entra dans sa prison que Kroonzer. A l'heure accoutumée, il ne manquoit pas d'arriver. Mais elle ne put jamais en obtenir un seul mot de réponse aux questions qu'elle lui adressa.

Elle n'entendit plus le bruit qui lui avoit d'abord causé tant de plaisir et ensuite tant d'effroi, le second jour de sa captivité. Elle en conclut qu'elle étoit prisonnière pour la vie. Le désespoir commença à céder la place à une tranquille mélancolie.

Vers le milieu de la septième nuit, elle fut tirée du profond sommeil dans lequel elle étoit ensévelie depuis plusieurs heures, par un violent coup de

tonnère, qui ébranla la tour. Elle sauta en bas de son lit et se tint un instant debout, se rappellant à peine où elle étoit, ne sachant point ce qu'elle avoit entendu. Un éclair frappa le côté de la tour, contre lequel elle étoit appuyée, la muraille s'écroula à l'instant, et entraîna dans sa chute la tremblante Lauretta.

CHAPITRE X.

> Au dessous du sommet inaccessible d'une montagne inhabitée, dans un souterrain profond, que la main des hommes n'a pas creusé, vivoit un hermite, déplorable victime de l'injustice des hommes.
>
> HOME.

ETOURDIE de sa chute, Lauretta resta quelque tems au milieu des ruines, insensible à sa situation. Enfin la raison revint. La tempête étoit calmée ; mais la pluie tomboit toujours par torrens. Lauretta avoit la tête et le côté droit meurtris, et le bras gauche foulé. Etant heureusement tombée sur la terre humide, elle n'avoit pas eu d'autres blessures. Elle leva la tête et regarda autour d'elle ; mais

la foible lumière du crépuscule, obscurcie encore par la pluie, ne lui permit d'appercevoir que la tour sur les ruines de laquelle elle étoit assise.

Déterminée, cependant, à profiter, s'il étoit possible, d'une occasion que la Providence sembloit lui avoir ménagée à dessein, elle se leva avec peine et malgré sa foiblesse extrême, elle résolut de sortir promptement du château, dans l'espoir de gagner quelque couvent avant d'être poursuivie, ou du moins atteinte par ses geoliers, qui probablement n'auroient pas entendu la chute de la tour.

Elle avoit déja fait une lieue sans s'arrêter, lorsque les premiers rayons du soleil levant, éclairèrent sa route, et lui firent appercevoir un bois épais dans lequel elle étoit prête à entrer. Le chemin qu'elle avoit suivi, étoit raboteux et rempli de bruyères. Toute en sueur et respirant à peine, elle s'appuya sur le

tronc du premier arbre. Son bras et son côté étoient extrêmement douloureux. L'eau couloit de ses vêtemens collés, pour ainsi dire sur elle, par une pluie continue. Au bout de quelques instans, l'inaction lui causa un frisson plus insupportable que la fatigue de la marche. Elle voulut se remettre en route. Mais la nature épuisée lui permit à peine de faire encore quelques pas. Elle tomba sur la terre, n'ayant plus devant les yeux que la triste alternative, ou d'expirer dans une lente et cruelle agonie, ou de retomber entre les mains de Kroonzer.

Elle étoit depuis long-tems dans cette désespérante situation, lorsqu'elle entendit une voix prononcer quelques mots dont elle ne comprit pas le sens. Elle leva ses yeux appesantis, et vit debout devant elle un hermite d'une figure vénérable. Un flacon pendoit au bras du saint homme; dans sa main droite étoit un bâton, appui nécessaire de sa vieillesse.

« Dieu soit loué, s'écria-t-il, au moment où Lauretta ouvrit les yeux, heureusement je m'étois trompé. Je vous ai crue morte. »

Lauretta tendit sa foible main. L'hermite l'ayant prise dans la sienne, se mit à genoux.

« Mes forces sont épuisées, dit Lauretta. »

Après une courte pause, elle ajouta :

« Le ciel, dans sa bonté, vous a envoyé pour fermer mes yeux mourans. »

« Espérez plutôt, répondit l'hermite, qu'il m'a envoyé pour vous arracher à la mort. Vous me paroissez accablée de fatigue. Je vais vous conduire à ma cellule. Elle n'est qu'à quelques pas d'ici; et fiez-vous à la Providence et à mes efforts, vos forces seront bientôt rétablies. »

« Hélas! mon père, je crains bien de ne pouvoir gagner votre cellule. Je suis trop foible pour marcher. »

« Essayez, je vous en conjure, s'écria l'hermite. »

Le vieillard étoit foible. Il lui fallut employer toutes ses forces, pour aider Lauretta à se relever. Il lui mit alors son bâton dans la main droite, appuya sur le sien son bras blessé, et conduisit ainsi ses pas chancelans par un sentier toujours tournant, à sa sauvage habitation.

L'ayant assise sur un banc couvert de mousse, l'hermite étendit par terre un fagot et des feuilles sèches. Après y avoir mis le feu, il fit chauffer quelques gouttes d'un cordial, dont il avoit souvent lui-même éprouvé les heureux effets, et les donna à boire à Lauretta. Le saint homme la plaça ensuite devant le feu, et lui ayant donné un large manteau, seul vêtement dont il pût disposer, il la laissa seule, afin qu'elle pût quitter ses habits trempés de pluie. Pendant ce tems il alla remplir son flacon à une fontaine voisine, où il se rendoit

lorsqu'il avoit apperçu la malheureuse Lauretta.

A son retour, il la trouva un peu remise, mais toujours foible et languissante. Sa tête et le côté sur lequel elle étoit tombée, mais sur-tout son bras, la faisoient cruellement souffrir. L'hermite, après avoir lui-même pansé son bras, et lui avoir donné un baume fortifiant, pour qu'elle s'en frottât la tête et le côté, la conduisit dans l'intérieur de la cellule, et l'ayant engagée à se coucher sur son lit de paille, il la laissa reposer, et retourna, pour y déjeûner, dans la partie extérieure de son humble demeure.

Lauretta s'endormit promptement et si profondément, qu'elle ne se réveilla que plusieurs heures après midi.

L'hermite présenta à Lauretta quelques pommes qu'il avoit eu soin de faire cuir pour elle, un morceau de pain bis, et de l'eau de la fontaine.

Lauretta sentant ses forces un peu re-

venues, satisfit, sans attendre qu'il l'en priât, la curiosité de l'hermite, et lui expliqua l'étrange situation dans laquelle il l'avoit trouvée.

« Le voile du mystère, dit cet homme vénérable, après le récit de Lauretta, couvre ce château depuis plusieurs années. Le paysan superstitieux le croit la résidence de quelque esprit. Votre récit me confirme dans le soupçon que j'ai toujours eu, que c'est un repaire de voleurs. Ce château appartenoit autrefois à la famille Byroff. Les affaires de cette famille s'étant dérangées, elle a quitté le pays, et son antique demeure n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. »

« Ceux qui l'habitent maintenant, demanda Lauretta, ont-ils jamais exercé leurs brigandages dans les environs? »

« Jamais, répondit l'hermite. Si ce sont des voleurs, comme je le conjecture, la prudence leur a sans doute conseillé de ne point dépouiller les voya-

geurs dans les environs de leur repaire, de peur qu'il ne fût promptement découvert. Mais espérons que le baron de Smaldart, que vous m'avez dit être votre protecteur, trouvera quelque moyen de les mettre sous la main de la justice. »

« Mais comment se fait-il que Théodore ait des liaisons avec des voleurs, reprit Lauretta? »

« Le tems expliquera ce mystère, répondit le bon vieillard. »

Il ajouta :

« Quoique la ruse puisse, pour un tems, cacher le crime, soyez assurée que la Providence dévoilera, quand il en sera tems, les complots des méchans, et saura faire tourner contre eux leurs propres machinations. »

« La volonté du ciel soit accomplie, dit Lauretta; mais, mon père, je vous conjure de chercher les moyens de me rendre à mon mari. »

« Soyons prudens. Sans cela, bientôt

vos perfides ennemis auront découvert la trace de vos pas. »

« Je suivrai tous vos conseils, mon père. »

« Dans ce cas-là, voici mon avis. Je vais vous donner tout ce qui vous est nécessaire pour écrire une lettre. Demain matin, j'irai trouver un bon paysan qui demeure sur la lisière de la forêt. Je le chargerai de porter votre lettre au baron de Smaldart, qui prendra alors des mesures infaillibles pour vous rendre à votre époux. »

Cette proposition combla de joie Lauretta. Elle écrivit sur-le-champ à son cher Alphonse une lettre, dans laquelle elle lui fit un court récit de ses souffrances, et lui indiqua en même tems le lieu de sa retraite. Elle renferma cette lettre sous une enveloppe adressée au baron de Smaldart. Elle but ensuite un second verre du cordial que l'hermite lui avoit préparé, et se retira dans l'intérieur de la

cellule. L'hermite voulut absolument qu'elle couchât sur la natte couverte de paille fraîche, qui lui servoit ordinairement de lit. Il s'étoit fait pour lui, sur le devant de la cellule, un lit de mousse et de feuilles mortes.

Le lendemain, de très-grand matin, Lauretta se leva, plus tranquille et plus contente qu'elle ne l'avoit été depuis long-tems. Elle se joignit à son hôte dans ses prières du matin. Ils firent ensemble un frugal déjeûner, après quoi l'hermite sortit pour aller trouver le paysan, qui devoit être le messager de Lauretta au château de Smaldart.

Lorsque le saint homme fut parti, Lauretta reprit ses vêtemens, qu'un bon feu avoit parfaitement séchés, et n'osant pas se montrer au dehors de la cellule, elle s'assit. Après avoir un instant réfléchi sur l'événement heureux et extraordinaire qui l'avoit tirée de sa prison, elle s'abandonna toute entière à l'idée

ravissante de revoir bientôt son Alphonse.

L'hermite revint, il lui apprit que le paysan avoit entrepris le voyage avec plaisir, et que dans cinq jours elle reverroit son mari, ou du moins recevroit de ses nouvelles par le retour du messager.

Lauretta exprima sa reconnoissance au bon père, qui l'interrompit aussi-tôt. « Ma fille, lui dit-il, je n'ai fait que payer une dette sacrée. L'homme se doit à l'homme. »

Lauretta leva en silence ses mains au ciel, pour le remercier du généreux protecteur qu'il lui avoit envoyé. En même tems des larmes s'échappèrent de ses yeux, en songeant aux chagrins d'Alphonse.

Dans le cours de la journée, elle se hasarda à questionner son hôte sur les motifs qui l'avoient engagé à rompre tout commerce avec les hommes.

« Comment mon père, lui dit-elle, avez-vous pu vous résoudre à prendre cette détermination, vous qui, par votre profonde connoissance du monde, et les généreux sentimens de votre cœur, paroissez si bien fait pour être l'ornement de la société. »

« Pourrez-vous, ma fille, écouter sans ennui le triste récit d'un vieillard, prêt à succomber sous le double poids du malheur et des années ? »

Lauretta témoigna le plus vif désir de connoître l'histoire de son nouvel ami.

L'hermite poussa un profond soupir, et commença ainsi.

CHAPITRE XI.

Un malheur en entraîne toujours d'autres à sa suite.

SHAKESPEARE.

HISTOIRE DE L'HERMITE.

« VOUS voyez en moi la victime d'un crime supposé.

» Mon père étoit de Berne, où il vivoit dans un rang peu élevé et avec une fortune médiocre. Il avoit été marié deux fois. Ma sœur étoit le fruit de son premier mariage, et moi du second. Il n'eut jamais d'autres enfans.

» Ma sœur étoit belle. Ses grâces ajoutoient encore à sa beauté. Un comte allemand, qui la vit par hasard, en de-

vint amoureux, demanda sa main à mon père, et, comme vous pouvez bien le supposer, il n'éprouva pas un refus.

» Un an après le mariage de ma sœur, mon père mourut. Je n'ai jamais connu ma mère. J'héritai de toutes les propriétés de mon père, et dans une lettre de condoléance, que m'écrivit le comte Harden (c'étoit le nom de mon beau-frère), il me pria de venir voir ma sœur en Allemagne.

» Les biens dont j'avois hérités de mon père, suffisant pour me faire vivre honorablement, je ne m'étois pas occupé du soin de prendre un état, et en conséquence rien ne m'empêchoit d'accepter l'invitation du comte Harden.

» Je lui écrivis donc, pour le remercier des témoignages d'amitié dont il m'honoroit, et en même tems je l'informai que je ne tarderois pas à me rendre auprès de ma sœur.

» Quelques jours après, je me mis en

route, résolu de voyager à cheval, afin de jouir de toutes les beautés du pays que j'allois traverser. Cela vous paroîtra peut-être étrange, cette résolution fût la source de tous mes malheurs.

» Le premier jour de mon voyage fut heureux. Le second, vers le soir, j'étois à deux lieues du village où je comptois passer la nuit; j'avois laissé aller la bride sur le col de mon cheval, pour contempler attentivement les sites délicieux dont j'étois environné; l'animal fit un faux pas, tomba et se blessa si fortement au genou, qu'il fut impossible de le faire aller plus loin.

» Ayant apperçu à peu de distance une maison, je descendis de cheval et je courus chercher du secours. La porte me fut ouverte par un homme qui me parut âgé d'environ quarante-cinq ans. Je lui racontai l'accident qui venoit de m'arriver, et je le priai de vouloir bien m'indiquer quelqu'un qui pût panser mon cheval,

et m'aider à le conduire au village voisin. Il appella sur-le-champ un garçon d'environ quatorze ans, qui travailloit à un jardin attenant à la maison, et il lui ordonna de conduire mon cheval à l'écurie. Un ton de franchise et de bonhomie, et l'embarras extrême où je me trouvois, ne me permirent pas de refuser son offre.

Nous eûmes toutes les peines imaginables à conduire mon pauvre cheval jusqu'à l'écurie.

Lorsqu'il y fut enfin arrivé, celui-là même qui lui avoit donné asyle, le pansa. Après quoi, il m'invita à le suivre dans la maison. Une femme, qu'il me dit être sa nièce, me reçut avec une extrême politesse. Je ne fus pas moins satisfait de l'accueil que me firent ses deux filles, toutes deux très-jolies. L'accident qui venoit de m'arriver fut d'abord le sujet de la conversation. Suivirent les questions ordinaires : — « D'où monsieur

vient-il ? — Où monsieur va-t-il ? »

» Le jeune garçon que j'avois laissé dans l'écurie avec mon cheval, entra, et en secouant la tête, il dit :

« Ah ! monsieur, c'est un bien mauvais coup. Il se passera bien du tems, je crois, avant que votre bête soit en état de mettre un pied devant l'autre. »

» Cette nouvelle m'affligea. Mon hôte, qui se nommoit Dulac, s'en apperçut.

» Il ne faut pas, monsieur, me dit-il, que votre cheval vous inquiète, Pierre pourroit bien se tromper. Mais, à tout événement, si vous pouvez passer quelques jours avec nous dans cette humble demeure, votre compagnie sera très-agréable à ceux qui l'habitent.

» Je m'inclinai profondément pour le remercier d'une offre si obligeante ; mais j'aurois cru, en l'acceptant, abuser de la politesse d'un homme que je ne connoissois pas.

« Bien, bien, reprit Dulac, qui devina

mes sentimens, passez seulement cette nuit avec nous, et demain nous parlerons de cela plus au long. — Allons, suivez-moi, et voyons un peu si nous serons de l'avis de Pierre. »

» Je me levai pour le suivre. Il s'arrêta à la porte, et avec une inclination de tête, il me fit signe de la main de passer devant. Je lui rendis son salut, et je passai. J'entendis alors sa nièce se lever, et l'appeller. Je continai ma route vers l'écurie, et je trouvai, après avoir examiné la blessure de mon cheval, que Pierre n'avoit rien dit de trop. Dulac me rejoignit bientôt, et me dit en riant :

« Ma nièce, monsieur, craignoit que nous ne puissions pas vous recevoir comme vous le méritez; car nous n'avons qu'un lit qui ne soit pas occupé, et mon neveu, Bertrand, est allé à la ville, d'où il doit ramener ici, pour y passer quelques jours, la sœur de sa femme et

son mari ; mais je lui ai dit d'être tranquille, que vous étiez mon hôte, et que si vous vouliez accepter la moitié de mon lit, vous me feriez grand plaisir. »

» Je craignis, si je refusois, de mécontenter un homme qui me recevoit avec tant de bonté. J'acceptai son offre avec autant d'empressement, qu'il avoit mis de chaleur à me la faire.

» Ma franchise parut lui plaire. De mon côté j'étois touché des témoignages d'amitié qu'il me prodiguoit. Toutes ses paroles, toutes ses actions annonçoient la sincérité et la bienveillance de son cœur.

Au bout d'une heure, Bertrand et les parens de sa femme arrivèrent. Dulac me présenta à son neveu, qui me reçut avec autant de cordialité que son oncle. Bientôt après le souper fut servi. La gaité y présida, et je vis avec plaisir que ma présence ne déplaisoit pas à la famille. Nous nous séparâmes fort tard.

La

» La conversation m'avoit appris que Dulac tenoit la ferme sur laquelle il vivoit, et qu'il administroit lui-même, tandis que Bertrand et ses deux fils labouroient, semoient, en un mot, faisoient tout ce qui, dans la culture des terres, exige de la force et de la jeunesse.

» Le lendemain matin je courus à l'écurie. Je vis avec plaisir que mon cheval alloit beaucoup mieux.

» Après le déjeûner, Dulac m'invita à faire avec lui une promenade. J'acceptai avec d'autant plus de plaisir, que j'étois extrêmement curieux de contempler à loisir les scènes sublimes, qui s'offrent par-tout aux yeux dans cette partie de la Suisse. A midi, nous revînmes à la maison. Je parlai avec transport du magnifique spectacle que je venois de quitter. Bertrand parut flaté des éloges que je donnois à son pays. Il me promit de me conduire dans la soirée au même endroit, où le coucher du soleil me feroit

voir une scène entièrement différente de celle du matin. J'acceptai avec joie. Je revins de cette promenade encore plus enchanté que le matin, des beautés de cette nature sublime.

» L'exercice que j'avois fait pendant la journée, m'avoit un peu fatigué. Dulac s'en apperçut. Il fit apporter une énorme bouteille de vin vieux. Le verre passa à la ronde. La gaité des convives et la mienne, me firent bientôt oublier ma fatigue.

» Nous nous séparâmes pour la nuit, à-peu-près à la même heure que la veille.

» Pendant le jour, la chaleur avoit été extrême. A peine pouvoit-on respirer dans notre chambre. Je m'éveillai, un peu avant le lever du soleil, et je m'apperçus que la chaleur étouffante m'avoit causé un saignement de nez très-fort. Je tâchai en vain d'arrêter le sang. Sans le vouloir, je réveillai Dulac; il me conseilla de des-

cendre et d'aller me laver avec de l'eau du puits, qui étoit situé dans la basse-cour à côté du jardin. Je me levai sur-le-champ, et je me disposois à sortir de la chambre, conformément à ses avis, lorsqu'il me rappella pour me demander, si j'avois jamais ouvert la porte qui conduit de la maison dans le jardin. Je lui répondis que je ne me rappellois pas de l'avoir jamais ouverte. — « Dans ce cas-là, me dit-il, prenez ce couteau ; (en même tems il en tira un de la poche de sa veste, qui étoit sur une chaise auprès de son lit) d'une main tenez-en la lame sous le loquet, tandis que de l'autre vous le souleverez ; autrement vous ne parviendriez pas à ouvrir la porte. » — Je le remerciai de son attention, et après avoir pris le couteau qu'il me présenta, je descendis. Je reconnus bientôt l'utilité du couteau pour ouvrir la porte, dont le loquet paroissoit avoir été brisé. J'entrai alors dans la basse-cour. Je tirai un seau

d'eau, dont la fraîcheur produisit l'effet désiré. Le sang cessa de couler à l'instant. Je retournai dans la chambre. Dulac, qui m'entendit rentrer, me demanda si j'avois refermé la porte de la cour. Je lui répondis qu'oui. Je me remis au lit, et je fus bientôt rendormi.

» A mon réveil, Dulac étoit levé. Je m'habillai, et je descendis. Je trouvai la famille rassemblée pour le déjeûner. Après les complimens d'usage, Bertrand me demanda où étoit son oncle; je lui dis que je ne l'avois pas vu de la matinée. — « Ni moi non plus, reprit Bertrand; il est probablement allé se promener sur les bords du lac. »

« Il sera certainement de retour avant que nous ayons fini de déjeûner, ajouta Martha (c'étoit le nom de la femme de Bertrand.) Mon oncle aime beaucoup les promenades du matin. »

» Les deux filles de Bertrand, dont l'une avoit onze ans et l'autre neuf, ayant

achevé de prendre leur jatte de lait, avant la fin de notre déjeûner, remontèrent, nous dit Martha, pour faire le ménage.

» Dulac ne revenoit pas. — Bertrand commença à s'inquiéter; il envoya Pierre le chercher dans tous les endroits où il avoit coutume de s'arrêter. La famille crut qu'apparemment il s'étoit trompé d'heure.

» Un instant après, les petites filles descendirent en courant l'escalier, la frayeur peinte sur la figure. L'aînée s'écria :

« Le lit de mon oncle est plein de sang. »

» Bertrand et sa femme se fixèrent d'un air surpris. Je rougis, et je me hâtai de leur expliquer le fait qui causoit leur étonnement. J'ajoutai que, par le conseil de Dulac, je m'étois levé et j'avois été au puits, où la fraîcheur de l'eau avoit fait cesser l'écoulement de mon sang.

« J'ai vu des taches de sang sur le bord du puits, dit Bertrand, et dans le

passage qui mène au jardin, mais j'avois oublié d'en demander la cause. »

« Tous les habits de mon oncle sont sur une chaise auprès de son lit, dit une des petites filles. »

« Comment ! s'écria Bertrand, — et à l'instant il s'élança vers l'escalier. »

» Jusqu'à son retour, le plus profond silence !

« Ce que Nicolle nous a dit n'est que trop vrai. Tous ses habits, excepté sa culotte, sont dans sa chambre, dit Bertrand en rentrant. C'est dans la poche de sa culotte, ajouta-t-il, en me regardant, qu'il mettoit toujours sa bourse. Il a reçu trente louis d'or pour la vente de quelques arbres, il y a trois jours ; vous les a-t-il remis, Martha ? »

« Non, répondit Martha ; il étoit occupé à me les compter, lorsque cet étranger a frappé à la porte. Avant d'aller ouvrir, il les a remis dans sa poche. »

« Voilà qui est étrange, reprit Bertrand, toujours en me fixant. »

» L'étonnement m'empêcha de parler, et mon silence, je n'en doute pas, fortifia ses soupçons.

» Bertrand, son beau-frère et les femmes, se mirent alors à causer ensemble à voix basse, jetant sur moi, par intervalles, comme je le remarquai très-bien, les coups-d'œil les plus significatifs. Au bout d'un quart-d'heure, le beau-frère de Bertrand, nommé Laval, sortit de la maison. Alors Bertrand, se tournant de mon côté, m'accusa hautement d'être un des voleurs qui, depuis quelque tems, dit-il, infestoient le pays, et d'avoir imaginé le stratagême qui m'avoit donné entrée dans la maison, afin de pouvoir voler à Dulac l'argent qu'il venoit de recevoir.

« Non content, ajouta-t-il, de voler celui qui vous avoit reçu avec tant de bonté, vous avez voulu cacher un crime par un crime plus grand; mais tremblez,

malheureux. Bientôt vous serez sous la main vengeresse des loix. »

» La terreur que j'éprouvai à cette déclaration de ses sentimens, quoique je les eusse lus auparavant dans ses yeux, me troubla au point que je fus prêt à perdre entièrement connoissance, et mon trouble confirma encore les soupçons de Bertrand et de sa femme.

» On ferma la porte, afin que je ne pusse pas sortir de la maison, et l'on me fit entendre que Laval étoit allé à la ville voisine chercher les officiers de justice.

» Peu à peu cependant la conscience de mon innocence me rendit le courage. Je conjurai Bertrand de vouloir bien écouter ma justification. Mais pendant que je lui racontai toutes les circonstances dont je me rappellai, il n'eut pas l'air de faire la plus légère attention à ce que je lui disois.

» Le moindre bruit que j'entendois, faisoit palpiter mon cœur. J'espérois tou-

jours voir entrer Dulac. Pierre revint alors, et dit que toutes ses recherches avoient été inutiles. Bertrand n'en parut pas surpris. Martha s'empressa de faire part à son fils de tout ce qui s'étoit passé pendant son absence.

» Au bout de deux heures, les officiers de justice arrivèrent, et sur l'accusation de Bertrand, de Laval et de leurs femmes, ils me conduisirent en prison. Avant mon départ, Bertrand les engagea à me faire fouiller. (Je frissonne encore en vous le racontant) Un des officiers de justice tira de ma poche le couteau sanglant que Dulac m'avoit prêté pour ouvrir la porte. Je ne m'étois plus ressouvenu de cette circonstance, et, dans mon récit à Bertrand, j'avois absolument oublié d'en parler. Personne ne voulut alors m'écouter, et tout le monde décida que ce fatal couteau avoit été l'instrument de la mort de Dulac.

» Sourds à toutes les représentations, ils

me traînèrent à la ville voisine, et je fus jeté dans une prison, jusqu'à l'instant où je devois être jugé.

» J'instruisis mon beau-frère de ce qui m'étoit arrivé. Il se rendit immédiatement à ma prison. Je lui racontai moi-même ma malheureuse histoire. Il employa sans délai tout ce qu'il avoit de crédit, afin d'empêcher que je ne fusse mis en jugement.

» Dulac ne se retrouva pas. Mes avocats firent toutes les recherches possibles. Elles furent inutiles. Le jour fatal arriva, sans que j'eusse le moindre moyen de détruire les preuves, en apparence, irrécusables de mon crime. Le puits à la vérité avoit été fouillé. On n'y avoit point trouvé le cadavre. Mais cette preuve de mon innocence, ne parut pas assez forte pour contre-balancer les preuves de mon crime, celle sur-tout du couteau sanglant de Dulac, trouvé dans ma poche.

» Mon interrogatoire ne fut pas long.

Les juges, à l'unanimité, me condamnèrent à mourir. Cette sentence fut le coup de la mort pour ma malheureuse sœur. J'ai su depuis que sa douleur l'avoit promptement arrachée à un époux, dont elle étoit adorée. Je fus reconduit en prison, où je trouvai un confesseur qui m'attendoit. Il fut touché de ma situation. Mon inébranlable fermeté, à l'approche de la mort, lui fit croire à mon innocence. Il promit de solliciter mes juges en ma faveur. Ses instances, jointes au crédit et à la considération dont jouissoit mon beau-frère, le comte Harden, me sauvèrent la vie. La peine fut commuée en celle des galères perpétuelles.

» La mort eût certainement été préférable, si je n'eusse eu l'espoir que quelque événement imprévu prouveroit un jour mon innocence, et me rendroit à ma patrie.

» Je ne vous parlerai pas du moment douloureux où je fus arraché des bras

d'une sœur bien aimée, ni de celui plus affreux encore où je fus enchaîné à la rame, après un pénible et honteux voyage.

» De Gênes, je fus envoyé dans l'isle de Corse. Là, pendant dix années, je souffris tout ce que le travail a de plus rude, tout ce que l'humiliation a de plus révoltant. Oh! quel état est celui d'un homme innocent, obligé de vivre avec des scélérats, puni comme eux, d'un crime qu'il n'a pas commis, sans pouvoir trouver les moyens de prouver l'injustice des tourmens dont on l'accable!

» Au bout de ces dix années, l'empereur de Maroc déclara la guerre aux génois. Pendant la première campagne, l'empereur remporta une victoire complette sur une flotte génoise sortie des ports de Corse. Je fus fait prisonnier, et je devins l'esclave du grand-visir. Mon emploi fut de cultiver les jardins du pa-

lais : mon sort étoit devenu plus doux ; mais j'étois encore esclave. . . . .

» Mon esclavage , hélas ! n'étoit pas près de finir. Douze ans se passèrent sans autre consolation qu'une espérance toujours trompée. Je fus alors , j'ignore pour quelle raison , envoyé travailler aux jardins de l'empereur. . . . .

» Le troisième jour qui suivit mon changement de maître , je remarquai un vieillard en habit d'esclave , dont je crus reconnoître les traits ; il ne fit pas d'abord attention à moi ; mais au moment où je m'approchai de lui , afin de le mieux examiner , il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi , qu'il prononça mon nom. Sa voix me le fit à l'instant reconnoître ; c'étoit Dulac. . . . .

» Après l'expression mutuelle de notre surprise , je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation , et je m'empressai de lui demander la cause de sa subite disparition.

« Oh ! me dit-il, que n'ai-je pas souffert depuis cet affreux moment !... Mais je ne murmure pas ; les décrets du ciel sont justes. Il les révoquera quand il en sera tems. » Dulac continua ainsi :

« Vous étiez à peine reconduit le matin du dernier jour où je vous vis, que j'imaginai entendre quelqu'un entrer dans la maison, par la porte du jardin. Je mis aussitôt ma culotte et mes pantoufles ; je descendis rapidement l'escalier. J'apperçus dans la cuisine, essayant de forcer la porte qui conduisoit à un petit cabinet où je serrois mes papiers, mon argent, en un mot tout ce que je possédois de plus précieux, deux de mes voisins, dont j'avois toujours soupçonné la moralité, à cause de leur liaison avec une bande de contre-bandiers établie sur la frontière de France.

» Vous concevez leur étonnement ; ils se saisirent à l'instant de moi, me mirent un bâillon ; et ayant quelques

instans délibéré sur ce qu'ils feroient de moi pour empêcher que je ne fisse connoître leur scélératesse, ils se déterminèrent à me traîner à ce qu'ils appelèrent leur caverne.

» Au dehors de la maison, il y avoit deux autres hommes, dont les traits m'étoient absolument inconnus, et qui attendoient là, afin d'aider à emporter le butin. Ils furent très-surpris, et encore plus mécontens, de me voir. Ils m'accablèrent de malédictions, pour avoir interrompu, par ma présence, leur expédition, et jurèrent, avec un sourire féroce, de s'en venger.

» La caverne, dont ils avoient déja parlé, étoit creusée sous terre, et éloignée de trois lieues de ma maison. C'étoit dans cet endroit qu'ils cachoient leurs vols et les objets dont ils faisoient la contre-bande. C'est là qu'ils me conduisirent. Ils me fouillèrent, et s'emparèrent d'une somme d'argent que j'avois malheureu-

sement sur moi. C'étoit le prix de quelques ormes; je l'avois reçu deux jours auparavant. Ils mirent auprès de moi une cruche d'eau, un morceau de pain noir, et me laissèrent.

» Les rayons du soleil ne pénétroient jamais dans mon cachot. L'air en étoit si épais, que je n'y respirois qu'avec peine. Il exhaloit une odeur infecte : ajoutez à ces tourmens l'inquiétude de mon esprit. Je me voyois au pouvoir d'hommes accoutumés à ne reculer devant aucun crime; séparé de ma famille, dont je me représentois le trouble et la cruelle incertitude, que ne pouvoient manquer de produire une disparition si extraordinaire!

» Le soir, deux hommes que je n'avois pas encore vus, entrèrent dans ma prison. Ils me bâillonnèrent de nouveau, et me conduisirent dehors. Après plusieurs heures de marche, nous rejoignîmes une troupe nombreuse d'hom-

mes, que je reconnus bientôt pour les complices de mes conducteurs. Au milieu d'eux, étoient quinze autres prisonniers garottés et bâillonnés de la même manière que moi, et qui, comme moi, et pour les mêmes raisons, avoient été enlevés par ces scélérats.

» Nous nous remîmes en route. Au bout de quelques heures, nous arrivâmes à une autre caverne, absolument semblable à la première. Les autres prisonniers, ainsi que moi, nous fûmes déposés dans la partie la plus profonde du souterrain. Les contre-bandiers passèrent la nuit sur le devant de cette sombre habitation.

» La nuit suivante, nous en fûmes tirés comme la veille; et après avoir passé six nuits à voyager, et six jours dans des cavernes toutes pareilles à la première, nous nous trouvâmes sur les bords de la mer. Nous fûmes sur-le-champ déposés à bord d'un vaisseau qui

nous attendoit à peu de distance de la côte. Nous sûmes bientôt que le maître de ce bâtiment, achetoit des esclaves de ces contre-bandiers, et les revendoit ensuite à l'empereur de Maroc.

» La résignation à la volonté de Dieu, une confiance sans bornes dans sa bonté, ranimèrent insensiblement mon courage. Je fus assez heureux pour faire partager ces sentimens consolateurs à mes compagnons d'infortune.

» Après une traversée fatigante, nous arrivâmes en ces lieux même, où vous me voyez encore aujourd'hui. Depuis, j'ai toujours été esclave; et si la Providence a décrété que je finirois ici mes déplorarables jours, je me soumets sans murmurer, à sa toute-puissante volonté. »

« Je reviens maintenant à moi, continua l'hermite. Avec quel chagrin je contemplai cet excellent homme dans la malheureuse situation où, sans moi, il n'eût jamais été réduit; car enfin, si la nuit je

ne l'eusse pas réveillé, si je ne me fusse pas levé, il n'eût pas entendu entrer dans sa maison les deux scélérats qui l'avoient arraché à sa famille.

» Je lui fis part de mes sentimens et de la douleur qu'ils me causoient.

« Ne jugez jamais, me répondit-il, d'après les événemens. Nous nous sommes fait l'un à l'autre, sans le vouloir, plus de mal que nos plus cruels ennemis n'auroient pu nous en faire; mais nous n'avons rien à nous reprocher. »

« Depuis l'instant où j'eus retrouvé Dulac, je ne cessai de m'occuper des moyens de nous soustraire l'un et l'autre à l'esclavage. Je jouissois d'avance de mon triomphe, au moment où je prouverois mon innocence en le rendant à sa famille.

» Pendant que toutes mes pensées étoient dirigées vers ce but, une circonstance imprévue me tira d'embarras, et me causa un plaisir auquel j'étois de-

puis long-tems étranger. La nouvelle parvint à Maroc, qu'un gentilhomme français mort depuis peu, avoit laissé par son testament, en expiation de ses crimes, une somme d'argent suffisant à la rançon de cinquante esclaves européens, choisis parmi ceux qui l'étoient le plus anciennement. Jugez de la joie que Dulac et moi nous éprouvâmes, en apprenant que nous étions dans ce nombre heureux.

» Nous quittâmes nos habits d'esclaves; on nous donna des habits européens, et peu de jours après, nous nous embarquâmes sur un bâtiment français, qui devoit nous transporter sur les côtes du Languedoc.

» Les six premiers jours de notre voyage furent heureux. Le septième, au coucher du soleil, le vent qui avoit été très-doux toute la journée, commença à souffler avec violence. Les nuages se précipitoient les uns sur les autres. La

profonde obscurité dont la nature fut bientôt enveloppée, n'étoit éclairée que par la pâle lueur des éclairs, réfléchie sur l'immense étendue des eaux. Le vaisseau paroissoit à chaque instant prêt à être frappé de la foudre ou submergé. Une consternation générale s'empara des passagers, et dans un silence qui rendoit encore cette scène plus effrayante, chacun sembloit attendre son dernier moment. A la fin, jeté sur un rocher dont les vagues nous avoient dérobé la vue, le vaisseau se fendit.

» La chaloupe étoit sur la partie du vaisseau où Dulac et moi, nous étions. Un matelot la lança à la mer, et sauta dedans. Je n'hésitai pas à le suivre. Je tendis alors mes bras à Dulac, et je l'aidai à entrer dans la chaloupe. A peine y étoit-il, qu'une lame d'eau nous éloigna du vaisseau. Un instant après, nous le vîmes s'abîmer dans les flots.

» L'horreur que nous fit éprouver ce

spectacle, ne peut pas se rendre. Quelquefois nous regrettions de n'avoir pas partagé le sort de nos malheureux compagnons. Au bout d'une heure, le vent commença à tomber; mais la mer étoit toujours houleuse. Nous eûmes beaucoup de peine à empêcher notre petite barque de chavirer. Nous y parvînmes pendant plusieurs heures; mais à la fin l'humidité, le froid et la fatigue, ayant engourdi nos membres, une vague passa par-dessus nous, et renversa la chaloupe. Je nage très-bien; je revins sur l'eau, et je ratrapai la barque : employant alors la force surnaturelle que donne un grand danger, je parvins à la relever et à remonter dedans. Je cherchai des yeux Dulac; j'apperçus un bras au dessus de l'eau; je le saisis, et je retirai de la mer le matelot dont la présence d'esprit m'avoit donné les moyens de quitter le vaisseau. Je ne revis plus Dulac.

» Ce malheur mettoit le comble à ma

misère; mais comme la conservation de la vie, lorsqu'elle est menacée par un danger pressant, est toujours le sentiment dominant dans le cœur de l'homme, quelque chagrin qu'il ait d'ailleurs, je ne sentis pas en ce moment toute la grandeur de la perte que je venois de faire.

» Aux premiers rayons du jour, un petit bâtiment espagnol, nous apperçut. Il nous envoya sa chaloupe, et nous prit à son bord, où l'on nous prodigua tous les secours qu'exigeoit notre situation. Lorsque l'impression des dangers auxquels j'avois été exposé, se fut un peu effacé, je commençai à sentir que la perte de Dulac me rendoit, en m'ôtant tout espoir, plus malheureux que je ne l'avois jamais été.

» Le matelot qui avoit été mon compagnon dans la chaloupe, quelques heures après que nous fûmes sur le vaisseau, expira de fatigue. Hélas! pourquoi m'a-t-il été donné de lui survivre, à moi

qui avoit tant de raison de désirer la mort?

» Le lendemain, le vaisseau espagnol arriva à sa destination. Je pris terre dans un pays que je ne connoissois pas du tout, dont j'ignorois la langue, et où je me trouvois jeté par la tempête, sans aucun moyen d'existence.

» Heureusement pour moi, le capitaine du vaisseau parloit français. C'étoit un homme généreux et humain. Il me fit donner un habit de matelot, et me fit présent de quelques ducats. Je me mis alors en route, persuadé que je pourrois, sous ce déguisement, arriver, sans être reconnu, jusqu'au château du comte Harden, situé dans les environs de Ulm.

» Sept semaines me suffirent pour faire ce voyage; mais imaginez mon étonnement et ma douleur. J'arrive aux lieux où j'espérois jouir encore des doux embrassemens d'une sœur tendrement aimée. J'apprends qu'elle n'a survécu que

deux

deux ans à mon exil, et que le comte Harden est mort aussi depuis plusieurs années.

» Je demandai si ma sœur avoit laissé des enfans. On me dit qu'elle n'avoit jamais eu qu'une fille ; elle est morte aussi, ajouta-t-on.

» J'avois déja été si cruellement blessé par la main du malheur, qu'une blessure de plus ne pouvoit rien ajouter aux souffrances d'un cœur déchiré ; je ne puis expliquer autrement la fermeté avec laquelle je vis s'évanouir mon unique et dernière espérance.

En me rendant à Ulm, j'avois passé devant cette cellule. Elle étoit déserte. Le dernier hermite qui l'avoit occupée, étoit mort depuis quelques années. Rien ne pouvoit plus m'attacher au monde. Tout, au contraire, m'en éloignoit. J'aurois toujours eu à craindre d'y être rencontré par les parens de Dulac, et d'ailleurs, j'étois entièrement sans fortune, toutes

mes propriétés ayant été confisquées, par la même sentence qui m'avoit banni. Je résolus en conséquence de former de cette cellule, mon habitation. Avec l'argent qui me restoit des aumônes que j'avois reçues sous mon déguisement de matelot naufragé, j'achetai une robe de laine, un bâton et un flacon, et je pris sur-le-champ possession de ce séjour. J'y ai constamment demeuré depuis. Je dois ma subsistance à la charité des paysans du voisinage, aux fruits et aux grains que je cueille ou ramasse dans les bois, dont ma cellule est environnée.

» Quinze années se sont écoulées, et pendant ce long espace de tems, excepté les communications que je suis forcé d'entretenir avec les paysans, vous êtes la première personne dont la voix ait troublé ou plutôt consolé ma solitude.

» J'ai maintenant quatre-vingt-deux ans. Puissiez-vous, ma fille, parvenir à cet

âge, mais sans acheter, comme moi, la vie au prix du malheur. Puissiez-vous, sur-tout, attendre l'heure de la mort; maintenant mon unique consolation, avec un cœur aussi pur que le mien. »

L'hermite cessa de parler. Lauretta essuyant les larmes que lui avoient fait verser le récit des malheurs de son bienfaiteur, le remercia de la confiance qu'il avoit eu en elle, et lui promit de ne pas révéler, sans son consentement, sa triste histoire.

Le poids du chagrin des autres, lorsque nous sommes nous-mêmes dans le malheur, acheve d'abattre notre courage. Lauretta sentit un nuage épais, qu'elle ne put dissiper, obscurcir son esprit. Tous ses efforts pour paroître gaie, ne servirent qu'à augmenter l'affaissement de toutes ses facultés. Bientôt ses yeux modestement baissés, se mouillèrent de larmes involontaires.

Le vieillard s'apperçut de sa profonde

mélancolie. Il changea souvent de conversation, dans l'espoir de détourner son attention de dessus les tristes objets, dont il vit qu'elle étoit préoccupée. Ayant reconnu l'inutilité de ses efforts, il fit chauffer pour elle, un nouveau verre de son cordial. Il bassina sa tête et son bras blessés, et comme la nuit approchoit, il l'engagea à chercher dans le sommeil, le repos de son esprit agité.

Le lendemain matin, Lauretta se leva au moment où le vieillard revint de la fontaine. Il vit avec plaisir que le sommeil avoit rendu le calme à l'aimable épouse d'Alphonse.

L'hermite avoit été à une chaumière peu éloignée, dont les bons habitans le fournissoient habituellement de pain. Il avoit rapporté quelques grappes de raisin fraîchement cueillies, pour en faire présent à Lauretta.

Durant la journée, Lauretta exprima à son hôte son étonnement de ce qu'elle

n'avoit pas vu Théodore une seule fois pendant tout le tems de son emprisonnement dans la tour. L'hermite l'engagea à remercier le ciel de l'avoir fait échapper aux dangers qu'elle avoit eu tant de raisons de redouter, et à ne pas se tourmenter elle-même, en détournant ses yeux de la riante perspective qui maintenant s'offroit à elle, pour les reporter sur un passé affligeant qui ne reviendroit plus.

« Mais s'il revenoit, s'écria Lauretta, si l'infâme Théodore trouvoit les moyens de m'empêcher de revoir mon Alphonse. »— Ses larmes ne lui permirent pas de continuer.

« Pourquoi n'occuper ainsi votre imagination, que d'effrayans fantômes, reprit le saint solitaire. Personne n'est exempt des maux attachés à cette vie d'épreuves. Plus on a de résignation, moins on souffre ici bas, et plus est grande la récompense qui nous attend dans un

meilleur monde. D'ailleurs, anticiper ainsi sur des malheurs qui peut-être, n'existeront pas, c'est mettre en danger votre félicité éternelle, en attirant sur vous, par un défaut de confiance dans sa bonté et sa puissance, la colère de celui qui seul peut nous rendre heureux. »

Lauretta sentit toute la force de ces paroles. Mais elle sentit en même tems qu'il étoit plus aisé à un homme, dont tous les liens avec le monde étoient rompus, de donner un sage conseil, qu'à elle de cesser d'être inquiète sur le sort de celui qu'elle adoroit.

Vers le soir un feu pétillant égaya la cellule. Une conversation variée les occupa jusqu'au moment où le bon hermite annonça à Lauretta qu'il étoit tems de se retirer. Ils offrirent ensemble à Dieu, leurs ferventes prières. Ils se séparèrent ensuite.

Sur les minuit, Lauretta se réveilla. Soudain, son Alphonse se présenta à son

esprit. Elle étoit occupée à former des conjectures sur ce qui pouvoit lui être arrivé depuis leur séparation ; le bruit d'un foible soupir frappa son oreille. Elle entendit ensuite quelque chose remuer. Elle se leva sur son lit et écouta ; mais bientôt se rappellant que son hôte étoit couché à peu de distance d'elle, elle sourit de ses vaines frayeurs, se recoucha sur sa natte, et retomba insensiblement dans un second sommeil.

En se réveillant le matin, elle appellà l'hermite, en lui demandant l'heure. Ne recevant pas de réponse, elle le crut sorti pour aller à la fontaine. Elle se leva, et entra dans la partie extérieure de la cellule. Quel spectacle ! Elle vit son vénérable bienfaiteur étendu sans vie sur son lit de mousse.

Elle poussa un cri perçant, et tomba sur la terre. Personne ne pouvoit répondre à sa voix, ni la relever. A la fin, elle osa, d'un pas chancelant, s'approcher

du corps, déja glacé, de l'hermite. Elle le contempla quelque tems en silence, puis, fondant en larmes, elle s'écria :

« Faut-il qu'au moment où j'ai trouvé un ami, pour adoucir la perte momentanée de ceux auxquels les desseins perfides d'un scélérat m'ont arrachée ; faut-il qu'au moment où j'ai le plus besoin de son secours, la mort vienne me l'enlever ! Oh ! que n'ai-je couru vers lui, lorsque cette nuit je l'ai entendu pousser un soupir. La vie sans doute étoit alors prête à s'échapper ; peut-être, si je fusse venue à son ecours, vivroit-il encore. O toi, qui m'a sauvé la vie, pardonne mon involontaire négligence, et si, après la mort, les saints, au nombre desquels tu es sûrement, conservent quelque influence sur la terre, oh ! daigne jeter un regard de pitié sur l'infortunée que, pendant ta vie, tu n'as pas dédaigné de secourir. »

Les larmes aux yeux, elle s'assit sur

le banc, où la veille encore, elle avoit passé la journée auprès du feu, occupée d'une agréable conversation avec le pieux solitaire. — Un silence effrayant régnoit dans la cellule. Il n'étoit interrompu que par ses soupirs. — Trois jours et trois nuits devoient encore se passer, avant l'époque fixée par l'hermite pour le retour de son messager, et, quoiqu'effrayée de la profonde solitude où elle se trouvoit, elle redoutoit encore davantage de la voir troublée par la visite de quelque homme mal-intentionné.

Le jour étoit prêt à finir, lorsqu'elle se réveilla de la léthargie, où la douleur et la réflexion l'avoient plongée. Elle mangea un petit morceau de pain, et but un verre d'eau. Elle jeta un regard douloureux sur le corps glacé de son ami, et après avoir prié avec ferveur, elle se mit sur son lit, s'abandonnant entièrement à la protection de celui, qui ne nous soumet à tant d'épreu-

ves, pendant cette courte vie, que pour nous forcer à avoir sans cesse devant les yeux, l'encourageante perspective d'une éternelle félicité.

CHAPITRE XII.

> Le malheur vient de nouveau fondre sur ma tête. Je ne suis plus maître de moi, la fureur m'égare. O malheur ! malheur !
>
> HARTSON.

RETOURNONS maintenant à Alphonse, que nous avons abandonné depuis la nuit fatale, où Lauretta lui fut enlevée par le perfide Théodore.

La nuit étoit très-avancée lorsqu'Alphonse revint de la rivière. En approchant de la cabane, il fut extrêmement surpris. La porte en étoit ouverte. Il ne vit pas briller dans les ténèbres la lumière de la lampe, qui restoit ordinairement allumée jusqu'à son retour. — Il entre. — Le plus profond silence. — Il appelle

Lauretta et la fille qui la servoit. Point de réponse. — Il les cherche par-tout. — Il les appelle encore. Toujours point de réponse. — Egaré par l'étonnement et la crainte, il court à la cabane la plus voisine de la sienne. Il en éveille les habitans, et sachant à peine ce qu'il dit, il demande Lauretta. — « Elle n'est point ici. » — Alors il vole à une autre cabane, et parcourt ainsi toutes celles qui, de ce côté, bordent la rive de l'Inn. — Personne n'avoit apperçu Lauretta. Il retourne à sa cabane. — Il la cherche de nouveau. De nouveau il appelle sa Lauretta. — L'infortunée ne pouvoit lui répondre. — « Elle est enlevée! elle est perdue pour jamais, s'écria Alphonse. Théodore, l'infâme Théodore me l'a arrachée. Il triomphe de moi. Ma Lauretta....... »

Dans son désespoir, il se jette par terre. Mais bientôt, revenant à lui, le filet avec lequel il étoit revenu de la ri-

vière, encore sur le bras, il vole plutôt qu'il ne court au château de Smaldart.

Au moment où Alphonse y arriva, le baron venoit de se lever. Alphonse l'apperçut dans le jardin. Il courut vers lui, et, sans autre préambule, il lui demanda si Théodore étoit absent du château.

Le baron répondit qu'il ne l'avoit pas vu depuis la veille au soir, et lui demanda ensuite les motifs d'une question faite d'un ton si extraordinaire. Alors Alphonse, avec autant de sang-froid que l'agitation de ses esprits put le lui permettre, raconta au baron tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de Théodore en Allemagne.

Le baron connoissoit trop bien le caractère de Théodore, pour douter de la vérité du récit d'Alphonse. Il n'hésita pas non plus un instant à croire que c'étoit lui qui avoit enlevé Lauretta. Il ordonna à un domestique d'aller à l'instant

voir à l'appartement de Théodore, s'il étoit au château.

Le domestique revint promptement. « Monsieur le chevalier, dit-il, est encore dans son lit. »

« Je n'ai pas supposé un seul instant qu'il avoit quitté le château, dit le baron. Je le connois trop bien. Je devine les motifs de sa conduite. C'est l'orgueil et non l'amour qui l'a poussé à vouloir vous ravir le cœur de votre aimable femme. La vertu de Lauretta le force à renoncer au triomphe qu'il s'étoit promis. Maintenant la vengeance est la seule passion qui l'anime. Il a voulu la satisfaire, en séparant par la force ceux dont il n'a pu rompre l'étroite union par la séduction. Mais comptez sur mon amitié. Il aura sans doute confié votre femme à la garde de quelque paysan du voisinage, jusqu'au moment où il espère trouver une occasion favorable de la soustraire tout-à-fait à vos recherches en l'é-

loignant davantage. Sellez le plus vigoureux cheval de mon écurie, prenez avec vous deux de mes gens pour vous accompagner, et parcourez toutes les chaumières situées sur ma terre. Parlez et commandez par-tout en mon nom. Je vous répond en même tems que Théodore ne sortira pas d'ici. »

Après avoir témoigné la plus vive reconnoissance au baron, Alphonse courut à l'écurie, et un instant après, il partit accompagné de deux domestiques, qui avoient reçu l'ordre de le suivre.

Théodore, si toutefois il étoit endormi, (car le sommeil est rarement le partage du crime) avoit été réveillé par le domestique qui étoit entré dans sa chambre. Il s'étoit levé immédiatement, et étoit descendu dans la cour. Il demandoit à tous les domestiques qu'il rencontroit, quel avoit pu être le motif de son oncle, pour envoyer de si bonne heure savoir s'il étoit encore dans son apparte-

ment, lorsqu'il apperçut le baron rentrant du jardin dans le château. Ce dernier ayant vu Théodore écoutant, avec une tranquillité affectée, la nouvelle de la disparition de Lauretta, qu'un des domestiques racontoit à ses camarades, lui ordonna de le suivre.

Théodore obéit. Il entra avec son oncle dans le salon, et se jeta sur un fauteuil. Le baron ferma la porte, et lui parla ainsi :

« Théodore, l'indulgence sans bornes d'un oncle, qui vous aimoit trop, a été la cause de votre perte. Les fautes de l'enfance, restées sans châtimens, ont produit les crimes de votre jeunesse. Ces crimes, soit par la foiblesse des loix, soit par l'impuissance de ceux que vous avez offensés, sont restés impunis. Triomphant de cette impunité, la moindre contradiction vous irrite. Vous ne respirez que vengeance. Mais sachez, monsieur, que l'indulgence des loix, et

celle d'un oncle même, ont des bornes. »

Théodore se leva dans la plus violente agitation. Il alloit parler.

« Soyez calme et écoutez-moi, reprit le baron. Votre vengeance vient de se tourner contre deux êtres aussi intéressans qu'aimables. Leur misère n'a point été sacrée pour vous. Vous ne les trouviez pas assez malheureux, tant qu'ils seroient ensemble. Votre fureur n'a pu se satisfaire qu'en les arrachant l'un à l'autre. Mais, à votre honte, ils se reverront bientôt. »

Théodore s'étoit flatté d'avoir tellement disposé les choses, qu'il seroit impossible de le soupçonner de l'enlèvement de Lauretta. Cette déclaration des sentimens du baron, le mit en fureur. Il s'écria :

« Comment! vous m'accusez d'avoir enlevé la femme d'Alphonse le pêcheur. Vous avez une haute opinion de mon

goût, et du respect que je me dois à moi-même. »

Puis, avec un sourire infernal, il ajouta :

« Mais j'en demande pardon à cette créature. Il ne m'appartient pas de décider de son mérite. Je ne l'ai jamais vue. »

« Jamais vue ! répéta le baron, en fixant son neveu. »

Théodore rencontra les yeux de son oncle. Il crut y lire la conviction du mensonge qu'il avoit osé proférer. Il ne perdit pas encore l'espoir de lui en imposer. Il fit donc succéder au ricanement du mépris, le ton le plus solemnel qu'il lui fut possible de prendre, et il s'écria :

« Non, je jure, par le ciel, que...... »

« Arrêtez, malheureux, arrêtez, dit le baron en l'interrompant. N'offensez pas le ciel par un serment qui, répété mille fois, ne me couvaincroit pas. Il

m'est impossible de croire qu'un homme qui a mérité d'être soupçonné d'un crime aussi odieux que celui dont on vous accuse, hésitera à en commettre un second, dans l'espoir de faire croire à son innocence. »

Voyant que le baron étoit inébranlable, il crut devoir changer de ton.

« Puisque vous avez si mauvaise opinion de moi, monsieur, dit-il, j'attendrai du tems la preuve de mon innocence. Alors, du moins, j'ose m'en flatter, vous me rendrez votre estime. En attendant, je chercherai ma consolation dans le témoignage de ma conscience. »

Le baron connoissoit le cœur humain. Il ne s'étoit pas attendu que Théodore avoueroit son crime. Il savoit que toutes ses instances pour l'engager à cet aveu, ne serviroient qu'à lui faire multiplier les parjures. En conséquence, il lui dit :

« Théodore, il est possible que

vous soyez innocent. J'aurois le plus grand plaisir à vous trouver tel ; mais je crains beaucoup que vous soyez coupable. Si vous l'êtes, vous n'aurez que trop mérité la contrainte que je vais vous imposer ; si, au contraire, vous êtes innocent, cette épreuve vous rendra toute mon estime et mon amitié. Les deux chambres qui sont à l'extrémité de la galerie du nord, vous serviront de prison jusqu'à ce que Lauretta soit rendue à son mari. Si, comme tout me porte à le croire, vous l'avez fait enlever, il est de mon devoir de vous empêcher de suivre ses pas. Quand elle sera retrouvée, je prendrai des mesures pour qu'à l'avenir, vous ne troubliez plus sa tranquillité. »

Théodore étonné d'une sévérité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, désolé de ne pouvoir voler sur les pas de Lauretta, s'appuya sur une des fenêtres du

salon, en se couvrant la figure de son mouchoir.

L'appartement destiné à être sa prison, fut immédiatement préparé.

Théodore s'y laissa conduire, sans proférer un seul mot. La porte en fut refermée sur lui par la propre main de son oncle.

La clef de cet appartement, fut confiée, par le baron, à un domestique dont il connoissoit l'incorruptibilité. Il lui ordonna en même tems, de visiter souvent Théodore, et de lui donner tout ce qui pourroit contribuer à le distraire, mais de ne pas souffrir, n'importe sous quel prétexte, qu'il franchît les limites de sa prison.

Fort tard dans la soirée, Alponse revint harrassé de fatigue, et accablé de chagrin. Toutes ses recherches avoient été sans succès. Il n'en demanda pas moins au baron la permission de changer de cheval, afin de pouvoir

continuer à chercher sa Lauretta. Le baron l'instruisit de tout ce qui s'étoit passé entre lui et Théodore, et le conjura d'attendre au lendemain matin, pour se remettre en route. Mais aucune considération ne pouvoit arrêter Alphonse. Ayant enfin, mais avec beaucoup de peine, consenti à prendre à la hâte un peu de nourriture, il monta sur un cheval frais, qu'on lui avoit préparé, et partit du château, en prenant une direction différente de celle qu'il avoit prise le matin.

Le lendemain le baron visita Théodore. La retraite et la solitude, auxquelles il n'étoit pas accoutumé, avoient déja ployé la naturelle inflexibilité de son caractère. Dès qu'il apperçut son oncle, il le conjura, les larmes aux yeux, de le rendre à la liberté. Pendant sa longue harangue, le baron examina attentivement l'appartement, afin de s'assurer que rien n'avoit été dérangé. Après quoi,

il laissa son neveu, sans lui avoir répondu un seul mot.

A minuit, Alphonse revint au château de Smaldart. La fatigue et l'inquiétude avoient tellement épuisé ses forces, qu'il pouvoit à peine se soutenir. On l'aida à descendre de cheval, et, par les ordres du baron, on le porta dans une des chambres du château, où on le mit au lit.

« Elle est perdue pour jamais! pour jamais! s'écria-t-il, lorsque le baron s'approcha de son lit. » Il voulut en dire davantage, mais sa foiblesse l'en empêcha.

Le baron employa tous les moyens qu'il put imaginer pour tromper sa douleur; mais sa douleur étoit trop vive. La présence de Lauretta pouvoit seule le consoler.

Le lendemain au point du jour, le baron fit monter à cheval quatre de ses gens. Il leur ordonna de faire un plus grand circuit qu'Alphonse, et de ne négliger aucun des moyens qui pour-

roient les conduire sur les pas de Lauretta.

Une fièvre violente s'étoit emparée d'Alphonse. Dans l'après-midi, le délire le prit. Il avoit cependant des intervalles de raison, pendant lesquels il demandoit des nouvelles de Lauretta. Un instant après, le délire le reprenoit. Alors il s'imaginoit la voir debout devant lui. Bientôt la raison venoit le détromper de cette douce erreur.

Ainsi se passèrent huit jours plus pénibles encore, s'il est possible, pour Théodore que pour les victimes de sa brutalité et de sa fureur. Le plaisir qu'il éprouvoit, en songeant au succès de son plan, étoit empoisonné par la crainte de ne pouvoir jamais parvenir à triompher des soupçons de son oncle. Il avoit déja imaginé plusieurs plans d'évasion. Toujours quelque obstacle imprévu, les avoit rendus impraticables. A la fin, ne pouvant plus supporter sa captivité, il s'a-

baissa

baissa jusqu'à prier, lui qui ordinairement daignoit à peine commander. Dans les termes les plus humbles, accompagnés des promesses les plus magnifiques, il conjura le domestique, chargé par le baron de le servir et de veiller sur lui, de favoriser sa fuite.

Le domestique avoit reçu des ordres trop positifs pour hésiter un moment. Il osa représenter au chevalier, que toutes les récompenses qu'il lui promettoit, ne pourroient jamais être un équivalent à la perte des bonnes grâces de son maître.

Le baron qui n'avoit pas visité son neveu depuis le second jour de sa prison, entra dans ce moment. Sa présence mit fin à la conversation. Théodore, dès qu'il vit son oncle, fondit en larmes, et appellant le ciel à témoin de son innocence, il le pria de nouveau de lui rendre la liberté.

« Vous connoissez les raisons, répondit

le baron, qui m'ont engagé à vous infliger cette trop légère punition. Ne cherchez pas à m'en imposer par des pleurs, que le seul désespoir de ne pouvoir profiter de votre crime, fait couler. Elles ne me feront pas renoncer à une sévérité à laquelle vous m'avez forcé. Je désire que vous n'éprouviez pas pour cette affaire, d'autres désagrémens que celui que je vous fais éprouver, en vous empêchant de sortir d'ici. »

Théodore protesta de nouveau de son innocence, se jeta aux genoux de son oncle, et, en sanglottant, il le conjura encore de mettre un terme à sa captivité.

Le baron avoit trop tendrement aimé son neveu, pour être entièrement insensible à ses protestations et à ses prières. Il sortit de l'appartement, de peur de se laisser aller à une indulgence, dont il craignoit d'avoir à se repentir.

Vers le soir du huitième jour, la fièvre d'Alphonse commença à s'appai-

ser, et son délire à se changer en une silencieuse mélancolie.

Le lendemain, les quatre messagers revinrent; l'un d'eux rendit compte au baron de leur mission en ces termes :

« Nous avons rencontré une vieille femme. Elle nous a dit qu'une jeune personne, ressemblant à la description que nous lui avons faite de Lauretta, et qui a beaucoup parlé du château de Smaldart, avoit été amenée à sa chaumière par deux hommes, dans la matinée du jour, où Lauretta a disparu, et y étoit restée jusqu'à la nuit. Elle nous a indiqué la route que les deux hommes et la jeune personne avoient pris en quittant sa chaumière. Nous avons fait plusieurs lieues dans cette direction, sans pouvoir retrouver la trace de leurs pas. »

Ce récit acheva de convaincre le baron du crime de Théodore. Il prit la résolution d'aller lui-même trouver la vieille

femme, afin d'en tirer de plus grands éclaircissemens. En conséquence il ordonna aux quatre hommes qui venoient d'arriver, d'être prêts à repartir avec lui dans une heure.

Pendant ce tems-là, Théodore songeoit toujours aux moyens de s'échapper. Lorsque le domestique revint dans son appartement, il le flatta, pleura, le conjura de lui accorder sa demande. Ce fidèle serviteur, incapable de se laisser séduire, et ne voulant point laisser plus long-tems Théodore se bercer d'une vaine espérance, lui fit, en termes honnêtes, un refus absolu.

Se voir refuser par un domestique, ce fut pour Théodore une humiliation qu'il ne put supporter. Il saisit le pauvre malheureux à la gorge, et après l'avoir jeté par terre, il s'abandonna à toute sa rage. Etourdi du coup, le domestique resta étendu dans un état d'insensibilité. Théodore s'en apperçut, et se hâtant d'en

profiter, il fouilla promptement dans les poches. Il s'empara de la clef de l'appartement, ouvrit la porte, et sortit avec précaution, en la refermant sur lui comme s'il eût encore été dans la chambre.

Le baron arriva à la chaumière à une heure après midi. La vieille femme, qui n'étoit autre que Bertha, lui répéta tout ce qu'il savoit déja. Elle ajouta seulement :

« La jeune personne m'a témoigné le désir d'écrire une lettre, en me priant en même tems de la porter au château de Smaldart; mais il m'étoit impossible de lui en fournir les moyens. Alors elle m'a conjuré d'engager mon mari à aller lui-même au château, prévenir le baron de Smaldart, qu'elle avoit été conduite à la chaumière par deux scélérats, instrumens et complices de Théodore. Ugo devoit porter demain ce message. Ses pénibles travaux ne lui ont pas permis de le faire plutôt. »

Ugo prit alors la parole, et dit au baron que la veille de l'arrivée de Lauretta à sa chaumière, deux hommes l'avoient accosté, pendant qu'il travailloit dans la forêt, et lui avoient demandé s'il demeuroit dans le voisinage, s'il vouloit les laisser disposer de son habitation le jour suivant, et enfin si l'argent pouvoit le déterminer à garder un secret.

« Je suis très-pauvre, continua le bûcheron, Je tendis une main, dans laquelle l'un des deux hommes mit une couple de pièces d'or, et je les assurai que j'étois disposé à tout faire pour eux ; excepté un meurtre. »

» Celui qui m'avoit donné les deux pièces d'or, répondit :

« Nous n'exigeons de toi que le secret. Nous amènerons chez toi demain, dans la matinée, une jeune femme. Aies soin de tenir un lit prêt pour elle. Nous resterons chez toi toute la journée. »
— « Fort bien, messieurs, leur dis-je, je

vous attendrai.—Je fis quelques pas avec eux, afin de leur montrer ma chaumière. Alors ils me souhaitèrent une bonne nuit, et s'éloignèrent. »

« Continue, dit le baron. »

« Comme ils me l'avoient dit, le lendemain de très-bonne heure, ils amenèrent ici une jeune femme, qu'ils confièrent aux soins de la mienne. L'un des deux s'en alla avec la voiture dans laquelle ils l'avoient amenée, et revint avec les chevaux seulement. A la nuit, celui qui avoit l'air de commander à l'autre, prit Lauretta devant lui sur son cheval. Il me donna une troisième pièce d'or, et ils partirent. Depuis, nous n'en avons plus entendu parler. »

« Pourquoi ne m'avoir pas informé de tout cela plutôt, s'écria le baron? Mais les plaintes sont maintenant inutiles. »

En disant cela, il donna à Bartha quelques pièces d'argent, et repartit pour Smaldart.

Dans l'espoir que cette preuve incontestable du crime de Théodore, pourroit peut-être l'engager à avouer la vérité, le baron monta à l'appartement où il avoit enfermé son neveu. Il put à peine revenir de son étonnement, quand il vit le domestique auquel il avoit confié les clefs, étendu sur le plancher. Ce dernier, qui n'étoit pas encore remis du coup qu'il avoit reçu, ne put pas donner le moindre renseignement sur Théodore. Comme il y avoit peu de tems qu'il s'étoit échappé, et que par conséquent il ne pouvoit pas encore être fort loin du château, le baron et, par ses ordres, tous les domestiques coururent à sa poursuite.

Théodore, pendant ce tems, s'étoit caché dans sa propre chambre à coucher. Dès qu'il eut vu, par sa fenêtre, son oncle et tous les domestiques sortir du château, il se hasarda à descendre dans la cour, et n'ayant rencontré aucun obstacle, il sortit par la poterne et courut à

l'écurie, où il sella lui-même son cheval, et s'élança dessus. Alors toutes ses craintes s'évanouirent; car il savoit que ceux qui le poursuivoient étoient à pied; et il connoissoit la vigueur et la rapidité de son cheval. En conséquence il piqua des deux, et partit au grand galop.

C'est ainsi que la Providence, dans sa profonde sagesse, accorde aux méchans des triomphes passagers, afin de rendre encore plus éclatante, la punition du crime.

Peu après, le baron revint au château. Il ordonna à quatre de ses gens de monter à cheval, et de faire tous leurs efforts pour rejoindre Théodore.

Comme toutes les informations que le baron avoit reçues, relativement à Lauretta, tendoient à prouver qu'elle étoit au pouvoir des agens de Théodore, il résolut de ne pas instruire Alphonse de ce qu'il avoit appris, et de tout ce qui s'étoit passé ce jour-là au château.

Le lendemain matin, il entra de bonne heure dans la chambre d'Alphonse, en s'écriant :

« Réjouissez-vous, Alphonse; Lauretta est retrouvée. Lauretta est en sûreté. »

Alphonse s'imagina d'abord que ses sens le trompoient. Il craignit de faire répéter au baron cette ravissante nouvelle, dans la crainte de voir s'évanouir son bonheur. Il lui saisit la main, la pressa dans la sienne, et fondit en larmes.

Le baron lui donna alors la lettre, écrite de la main de Lauretta, que le paysan, envoyé par l'hermite, venoit de lui remettre.

Quoique la fièvre d'Alphonse eut beaucoup diminué, grâces aux soins et à l'habileté du médecin, auquel le baron l'avoit confié, cependant le principe de cette fièvre, l'agitation de ses esprits, subsistant toujours, il n'avoit pas été possible

de l'en guérir entièrement. Tout ce qu'il avoit souffert pendant les dix derniers jours, l'avoit tellement abattu et rendu si foible, que lorsqu'il apprit une nouvelle si heureuse et si inattendue, son émotion pensa lui coûter la vie.

Aussi-tôt qu'il revint à lui, il pressa alternativement sur ses lèvres et sur son sein la lettre de Lauretta.

Quand sa joie fut devenue assez calme pour lui permettre d'entendre le baron, son généreux protecteur lui dit qu'il se chargeroit lui-même de ramener Lauretta au château.

A ces mots, Alphonse sauta au bas du lit, sur lequel il pouvoit à peine auparavant se tenir assis. Il assura qu'il étoit parfaitement rétabli, et conjura le baron de lui permettre de l'accompagner. Mais le médecin s'opposa avec fermeté à ce projet, et déclara qu'il ne pouvoit sortir de sa chambre, sans un danger certain pour sa santé et même pour sa vie.

Rassuré sur le sort de Lauretta, Alphonse se rendit, mais avec peine, aux sages avis du médecin. Le baron de Smaldart partit, accompagné de deux de ses domestiques, et du paysan qui devoit le conduire à la cellule de l'hermite.

Sur sa route à l'hermitage, il rencontra ceux de ses gens qu'il avoit envoyés à la recherche de Lauretta. Leurs efforts avoient été jusques-là inutiles. Certain maintenant qu'elle n'étoit plus au pouvoir de son neveu, il leur ordonna de cesser leurs recherches.

Le troisième jour, après le départ du baron, la santé d'Alphonse se trouva si bien rétablie, que le médecin lui permit de sortir de sa chambre. La fièvre l'avoit entièrement quitté. Ses forces revenoient sensiblement. Il jouissoit d'avance du dépit et de la honte de Théodore, quand il verroit Lauretta rendue saine et sauve à son époux. Il croyoit le chevalier tou-

jours dans la prison, où son oncle l'avoit fait enfermer. Le baron avoit cru devoir cacher à Alphonse la fuite de Théodore, de peur d'augmenter encore ses inquiétudes.

Le soir du quatrième jour, le baron devoit être de retour. Alphonse attendoit, avec la plus vive impatience, l'heure qui devoit le ramener au château. Minuit sonna; le baron n'étoit pas encore arrivé. Alphonse s'efforça de se rassurer. — « Il est possible, se disoit-il à lui-même, qu'il se soit trompé de quelques heures sur le moment de son retour. » — Au milieu du silence de la nuit, il prêtoit une oreille attentive. Le moindre bruit lui paroissoit être l'effet de l'approche d'une voiture. Le soleil revint augmenter encore ses inquiétudes. Le jour se passa dans une mortelle agitation, et la nuit ajouta encore aux craintes du tremblant Alphonse.

Vers les quatre heures du matin, Alphonse parcouroit sa chambre à grands pas, l'imagination troublée par les fantômes les plus épouvantables; le bruit éloigné d'une voiture frappa son oreille. Il saisit sa lampe. Pendant qu'il descendoit dans la cour du château, le bruit augmentoit toujours. Le tremblement de ses mains fut cause qu'il fut quelque tems avant de pouvoir ouvrir la porte. Enfin elle tourna sur ses gonds, au moment où la voiture s'arrêta.

Alphonse, sa lampe à la main, courut vers l'endroit où il l'avoit entendue s'arrêter, et, sans se donner le tems de saluer le baron, lorsqu'il descendit de la voiture, il s'élança à la portière, en tendant les bras pour recevoir sa Lauretta. Vaine espérance ! Lauretta n'étoit pas dans la voiture.

Alphonse resta immobile d'étonnement et de douleur.

Le baron lui prit la main, et le ramena dans la cour du château.

« Dites-moi tout, s'écria Alphonse. Dites-moi qu'elle est morte. Ce mot sera l'arrêt de ma mort. »

« Eloignez de vous ces tristes idées. Elle n'est pas morte. On l'a une seconde fois enlevée. »

« Enlevée ! Comment ? qui ? par quels moyens ? Ce vil hermite l'auroit-il livrée à ...... »

« Ne souillez point ainsi son nom vénérable, reprit le baron en interrompant Alphonse. Il n'a, je le crois, que trop souffert pour Lauretta. En entrant dans sa cellule, le premier objet qui a frappé ma vue, a été son cadavre étendu sur la terre. »

« Et Lauretta ! »

« Toutes mes recherches pour la retrouver ont été inutiles. »

« Quel horrible mystère ! Qui donc a

pu découvrir sa retraite ? qui l'a enlevée de la cellule ? — Ce ne peut être le chevalier, puisqu'il est au château. »

« Théodore est donc revenu, demanda le baron avec empressement. »

Alphonse tressaillit, et fixa le baron d'un air surpris. Ce dernier qui, jusques-là, lui avoit caché avec soin la fuite de Théodore, sentit son imprudence. Il voulut la réparer en rétractant ce qu'il venoit de dire ; mais Alphonse courut à l'instant, s'assurer par lui-même de la vérité, et les appartemens déserts, qui avoient été la prison du chevalier, ne confirmèrent que trop toutes ses craintes.

Ceux qui ont aimé peuvent seuls concevoir et partager la douleur d'Alphonse, à cette cruelle découverte. Il fut quelque tems absorbé dans une silencieuse agonie. Bientôt la fureur succéda à l'accablement. Il formoit mille plans divers, auquel le moment d'après il renonçoit.

L'agitation et le trouble de son esprit ne lui permettoient pas de s'arrêter assez long-tems sur un seul pour l'adopter.

Furieux et désespéré, il descendit dans la cour. Pendant quelque tems il la parcourut sans savoir où il alloit. Tout-à-coup il s'arrêta.

« Peut-être, s'écria-t-il, n'est-il pas trop tard pour la sauver! Juste ciel, arme mon bras, guide mes pas. »

Il sortit de la cour à pas précipités.

Le baron, alarmé de l'air effaré d'Alphonse, au moment où, par son imprudence, il lui avoit appris l'absence de Théodore, étoit monté à l'appartement du médecin, pour l'informer de ce qui venoit de se passer, pendant qu'Alphonse avoit couru à la prison du chevalier. Ils allèrent d'abord tous les deux le chercher dans la galerie du nord, puis dans son appartement, et enfin dans la grande cour, dont le baron ne vit pas d'abord que la porte étoit ouverte. Dès qu'il

s'en apperçut, il courut sur les pas d'Alphonse ; mais il étoit trop tard. Il avoit eu le tems de prendre un cheval dans l'écurie, et il étoit parti sans avoir été vu par personne.

CHAPITRE XIII.

> Sur son sein d'albâtre, elle porte une croix brillante, que l'enfant de Jacob lui-même baiseroit avec respect, et que l'infidèle adoreroit.
>
> POPE.

PENDANT les deux premiers jours qui suivirent la mort de l'hermite, la solitude de Lauretta ne fut point troublée. L'espoir d'être bientôt rendue à son Alphonse, pouvoit seul lui faire suppprter la vue du triste spectacle qu'elle étoit forcée de contempler.

Le soir du jour qui devoit précéder celui où elle attendoit le retour du paysan, elle venoit de se jeter sur son lit, lorsqu'elle crut entendre le murmure de plusieurs voix. Tremblante et res-

pirant à peine, elle écouta dans cet état d'angoisse silencieuse, pendant lequel on craint de remuer, de peur de perdre le son que l'on désire d'entendre. Bientôt elle distingua le bruit des pas dans la partie extérieure de la cellule. Au même moment elle entendit ces mots : « Donnez-moi la lumière. » La lumière avança, et le premier objet qui frappa les yeux de Lauretta, fut la figure de Théodore.

Lauretta poussa un cri. Sur-le-champ l'homme qui tenoit la lanterne l'ayant remise à Théodore, s'avança, prit le bras de Lauretta, et l'entraîna hors de la cellule. Théodore cacha la lumière sous son manteau, et les suivit de près.

Le moment si redouté par Lauretta étoit maintenant arrivé. Un froid mortel glaça son cœur, et l'empêcha d'articuler un seul mot. Son guide continua à marcher très-vite et à l'entraîner avec lui. Il gardoit, ainsi que Théodore,

le plus profond silence. Quand la faculté de parler revint à Lauretta, elle ne leur adressa pas une seule fois la parole. Elle savoit trop bien que Théodore seroit sourd à toutes ses prières, et elle pensa aussi que l'agent de Théodore, soit qu'il connût ses desseins, ou bien qu'il se fût aveuglément vendu à ses volontés, seroit insensible à la voix du malheur.

La foible lumière des étoiles, éclairoit leur marche. Bientôt Lauretta reconnut la forêt qu'elle avoit en partie traversée le matin du jour où elle s'étoit si miraculeusement échappée de sa prison. Lorsqu'ils eurent encore marché pendant quelque tems, elle commença à distinguer le fatal château, situé sur une éminence, qu'ils étoient sur le point d'atteindre.

En ce moment un bruit pareil à celui qui avoit tant occupé Lauretta, la seconde nuit de son emprisonnement, se

fit entendre dans l'éloignement. Elle tressaillit, en se rappellant les trompeuses espérances que ces sons lui avoient fait concevoir. Son guide, auquel ce soudain mouvement fit conjecturer qu'elle vouloit se dégager, serra plus étroitement son bras, et tournant en même tems la tête vers Théodore, il dit : « Ils sont là. » — « Eh bien, arrêtons-nous quelque minutes, » reprit Théodore. — « Oh non, répondit son compagnon, ils seront rentrés *long-tems* avant que nous arrivions à la caverne. D'ailleurs, quand ils ne le seroient point, ils ne nous verroient pas. » — « Bien, répondit Théodore, marchons. »

« La caverne ! dit en elle-même Lauretta ; et soudain son imagination lui représenta cette caverne comme la tombe qui lui étoit destinée. L'affreuse idée de ne jamais revoir son Alphonse, changea tellement toutes ses résolutions, qu'elle

étoit sur le point de se jeter à genoux, et de s'efforcer d'émouvoir la pitié de son guide, lorsqu'une voix, à peu de distance d'elle, s'écria : « Lauretta Byroff ! »

« Oh Dieu ! qu'est-ce que j'entends, dit Lauretta ? »

Ils étoient encore dans la forêt. Théodore dit à l'homme qui conduisoit Lauretta de s'arrêter. Celui-ci obéit. Ils regardèrent de tous côtés, autour d'eux. Ils n'apperçurent personne. Tout étoit tranquille.

« Voilà qui est bien extraordinaire, dit Théodore. Ces paroles vous étoient adressées, ajouta-t-il, en se tournant vers Lauretta. Que signifient-elles ? Je veux le savoir. »

« Je l'ignore, répondit Lauretta. »

« N'est-ce pas là votre nom, reprit Théodore avec vivacité ? »

« Vous savez que mon nom est Lauretta. »

« Répondez directement. Je vous demande si Byroff est votre nom de famille. »

« Non. »

« Quel est-il donc ? Ne cherchez point à me tromper. »

« C'est Byroff. »

Un moment de réflexion l'avoit fait ressouvenir de ne pas prononcer un nom, que son mari cachoit avec tant de soin, et elle étoit trop ennemie du mensonge, pour en substituer un faux.

« Vous vous accusez vous-même d'un premier mensonge. Comment puis-je être assuré que vous n'en proférez pas un second ? En conséquence donnez-moi l'explication de cette voix mystérieuse, où vous touchez à votre dernier moment. »

« Cela n'est pas en mon pouvoir. J'en atteste le ciel. »

« C'est donc à moi à en trouver l'explication, s'écria Théodore en tirant du

foureau

foureau son épée, sur laquelle il avoit porté la main, à l'instant où il avoit commencé à questionner Lauretta; il ordonna à son compagnon de ne pas la quitter, et s'enfonça dans la forêt, du côté d'où la voix étoit partie.

Lauretta et son guide étonnés, le suivirent des yeux pendant quelques instans. Un coup violent, qui parut porté par une main invisible, étendit le dernier par terre. Il entraîna Lauretta dans sa chute. Aussi-tôt un homme enveloppé dans un manteau, la releva, lui dit à l'oreille : « Silence ! » prit son bras et l'entraîna rapidement avec lui. Ils continuèrent à marcher vers le château en ruines. Cela surprit extrêmement Lauretta; car, ne pouvant douter que l'inconnu ne s'intéressât à son sort, elle avoit d'abord pensé qu'il chercheroit à l'éloigner le plutôt possible d'un lieu qui recéloit les complices de Théodore. Cependant, comme elle étoit

du pouvoir de cet étranger, et comme elle n'ignoroit pas que s'il étoit ennemi, ses questions ne serviroient à rien, et qu'au contraire, s'il étoit ami, elles seroient une désobéissance à un ordre, dont peut-être son salut dépendoit, elle triompha de sa curiosité. Le peu de mémoire que sa mystérieuse situation lui avoit laissé, lui rappella que la voix de son nouveau guide ne lui étoit pas inconnue; mais elle ne put jamais se rappeller où elle l'avoit entendue.

Arrivé à la distance d'environ une centaine de pas du château, son guide détourna à gauche et entra dans une étroite vallée. Lorsqu'ils eurent encore fait quelques pas, il s'arrêta : il laissa aller le bras de Lauretta, se baissa, et s'étant frayé un passage à travers une touffe de ronces et d'épines, qui bordoient un des côtés de la vallée, il tira d'une de ses poches une lanterne, dont la lumière montra à Lauretta la bouche d'une caverne, assez

large pour qu'on pût y entrer en marchant sur ses mains et sur ses genoux.

Son guide se mit à genoux et dit à Lauretta, d'une voix basse, de le suivre. — Elle hésita d'abord. — C'étoit certainement là, la caverne dont Théodore et le coquin qui l'avoient tirée de la cellule de l'hermite, avoient parlé. — Elle tressaillit. — « Je vous conjure de me suivre, lui dit son guide. » — Son accent étoit doux et persuasif. — Lauretta fit un signe de croix et le suivit.

Après qu'ils eurent fait quelques pas, ils arrivèrent dans une chambre voûtée. La foible lumière de la lanterne portée par son guide, permettoit à peine à Lauretta de distinguer les objets. Ils traversèrent cette voûte et entrèrent dans un long et étroit passage, taillé dans le roc. Leurs pas retentissoient dans ce sombre souterrain, et Lauretta ne pouvoit pas s'empêcher de retourner souvent la tête, pour s'assurer que personne ne la suivoit.

Parvenus à l'extrémité du passage, ils entrèrent dans une autre chambre voûtée, plus vaste encore que la première. — Le guide de Lauretta ouvrit une porte de côté, qui donnoit sur un escalier en pierre. Il commença à en descendre les marches; — Lauretta s'arrêta. — « Vîte, vîte, je vous en conjure, lui dit-il en la prenant par la main. » — Le souvenir de cette voix la frappa de nouveau. Elle se laissa conduire dans un passage entièrement semblable à celui qu'ils venoient de parcourir. A droite étoit une petite porte. Le guide l'ouvrit, Lauretta apperçut alors une petite chambre; dans laquelle il y avoit une table, un lit et une lampe. Ils y entrèrent. Aussi-tôt le guide se dépouilla d'un long manteau et d'une espèce de capuchon dont il étoit enveloppé. Lauretta reconnut Ralberg.

Elle resta immobile d'étonnement. Elle ne savoit ce qu'elle avoit à espérer ou à craindre.

« Ne vous allarmez pas, lui dit-il, en voyant devant vous celui que vous avez cru votre ennemi. Jamais il ne le fut volontairement, et soyez assuré que maintenant il vous protégera au péril de sa vie. Mais pour votre salut et le mien, il est indispensable que je vous quitte à l'instant. — Ne craignez rien, personne ne troublera ici votre solitude, et comptez que vous me reverrez bientôt. »

Après avoir allumé la lampe, il se disposa à partir.

« Oh! ne me quittez pas, s'écria Lauretta, en s'attachant à son habit. »

« Au nom du ciel, ne me retenez pas, Il y va de votre vie. — Si par hasard vous entendiez des pas, éteignez la lampe. — Que les anges veillent sur vous! »

A peine eut-il prononcé ces derniers mots, qu'il se hâta de fermer la porte. Lauretta l'entendit s'éloigner.

Pendant quelques minutes, elle resta à la place où Ralberg l'avoit laissée.

— Lorsqu'elle s'étoit vue une seconde fois en son pouvoir, elle n'avoit d'abord éprouvé que le sentiment de la crainte; ses paroles avoient ensuite ranimé ses espérances; mais sa conduite mystérieuse l'empêchoit de s'abandonner à la joie à laquelle, sans cela, elle se seroit livrée.

« Pourquoi cet homme, se disoit-elle à elle-même, qui, il y a si peu de tems, a été l'un des artisans de mon malheur, a-t-il tout-à-coup changé de principes? Je me rappelle encore le son effrayant de sa voix, et son air terrible, la première fois que je le vis. Cependant je me rappelle aussi que sa voix rauque et ses manières me parurent peu naturelles. O trompeuse espérance! pourtant tout semble aujourd'hui confirmer mes conjectures. Sa voix est douce. Sa physionomie n'est plus la même. Les nuages qui obscurcissoient son front, sont disipés. Ses yeux expriment la pitié et une tendre in-

quiétude. Le sourire de la satisfaction siège sur ses lèvres. — Et mon nom ! par quels moyens peut-il l'avoir appris ? Comment expliquer tant de mystères ? »

Ses yeux avoient été, pendant ce monologue, fixés sur la terre. Elle les leva alors. Le premier objet qui frappa sa vue fut la lampe, et presqu'aussi-tôt elle apperçut auprès de cette lampe, sur la même table, un poignard !

Son sang se glaça. — « Je me ressouviens parfaitement que ce poignard n'étoit pas sur la table, lorsque je suis entrée dans cette chambre. Ainsi nul doute qu'il n'y ait été placé par Ralberg. — Il m'a déclaré qu'il défendroit ma vie au péril de la sienne. — Il sait donc qu'on doit attenter à ma vie. — Alors pourquoi me laisser dans un lieu, où je suis menacée d'un si grand danger ? — Et si réellement il veut me protéger, pourquoi me laisser sous les yeux cet instrument de mort ? — Je le

vois trop, je dois m'attendre à voir bientôt paroître l'infâme Théodore. Bientôt il ne me restera que l'alternative du suicide ou du déshonneur. — Mais si Ralberg est l'agent du chevalier, comment expliquer ce qui s'est passé dans la forêt? — Peut-être Théodore a-t-il eu des doutes sur la fidélité de l'homme qu'il avoit amené avec lui à la cellule de l'hermite, et a-t-il pris ce moyen de s'en débarrasser, pour se soustraire aux soupçons. — Oui, cette dernière conjecture est la seule probable. Seule elle explique la conduite d'un homme qui se prétend mon ami, et qui m'enferme dans l'endroit où mon ennemi mortel devoit lui-même me conduire. »

Pendant plusieurs heures, le moindre bruit ne troubla pas le calme profond qui régnoit autour de Lauretta. L'infortunée attendoit, dans des angoisses mortelles, l'affreux moment qui devoit mettre le comble à ses malheurs. — A la fin, elle

entendit les pas précipités de quelqu'un qui s'avançoit vers sa chambre. — Elle se rappella sur-le-champ que Ralberg lui avoit recommandé d'éteindre sa lampe. Mais elle n'en eut pas le courage. — Elle s'imagina que son meurtrier, craignant de ne pouvoir supporter la vue de sa victime se débattant contre la mort, vouloit consommer son forfait dans les ténèbres.

La clef fut alors mise dans la serrure. Lauretta se jeta en bas du lit sur lequel elle s'étoit assise. La porte s'ouvrit, et Ralberg entra. — Après avoir déposé sur la table un petit panier qu'il avoit apporté, il ferma la porte, et prenant la main de Lauretta, il lui parla ainsi :

« Vous ai-je bien entendue cette nuit dans le bois? N'avez-vous pas avoué que vous étiez Lauretta Byroff, après que je vous ai eu appellée par ce nom? »

« Je l'ai avoué. »

Ralberg alors tira de sa poche le cru-

cifix d'ivoire que Lauretta portoit ordinairement à son col, attaché au colier de perles, donné à sa mère par son grand père, le jour de son mariage avec le comte Byroff.

« Ceci est donc à vous, dit Ralberg, en le lui présentant. »

« Oui, c'est à moi, répondit Lauretta, avec empressement. Je me souviens que je le laissai dans la tour du château, et depuis j'en ai souvent pleuré la perte. »

« Il vous est donc bien cher! »

« Autant que doit l'être le dernier présent d'une mère mourante. »

Lauretta ne put prononcer ces derniers mots, sans verser des larmes. Ralberg soupira, et mit un instant ses mains devant ses yeux.

« Où votre mère est-elle morte ? »

« Au couvent de Sainte-Hélène. »

Ralberg reprit la main de Lauretta, et avec un accent déchirant, il s'écria : « Quel est votre père ? »

« Le comte Byroff. »

Des pleurs s'échappèrent des yeux de Ralberg.

« Ne me trompez pas sur ce point, s'écria-t-il de nouveau, je vous en conjure. — Je vous l'ordonne. »

Il y avoit quelque chose dans son ton et dans ses manières qui en imposoit à Lauretta. Elle répondit :

« Je ne vous trompe pas. Ma mère l'a ainsi déclaré sur son lit de mort. »

« Ma fille ! ma fille ! — Et en embrassant Lauretta, Ralberg ajouta :

« Tu vois ton malheureux père. Je suis celui qui fut le comte Byroff. »

Ces dernières paroles retentirent sur le cœur de Lauretta. Elle trouvoit un protecteur, un ami, et dans cet ami un père. Elle reçut ses embrassemens avec amour et respect. Son père la tint quelque tems pressée contre son sein.

« Cette croix, dit-il enfin, en la lui

rendant, fut le premier présent que je fis à votre mère. Oh ! dites-moi ! dites-moi tout ce qui lui est arrivé. — Mais non. — Je ne dois pas m'exposer à entendre ce triste récit en ce moment. Il me retiendroit ici trop long-tems. Il faut que je vous quitte à l'instant, ou peut-être je ne vous reverrois jamais. »

« Hélas ! n'ai-je retrouvé un père, que pour être une seconde fois séparée de lui ? »

« Oh ! ma fille, je rougis de vous avouer l'état dans lequel vous retrouvez votre père. Le malheur m'a réduit au désespoir, et le désespoir à........ Ecoutons ! Serions-nous découverts ?...... Non...... Tout est tranquille. »

« A quoi ? demanda Lauretta. »

« A m'associer à une bande de scélérats, dont les crimes outragent tous les jours l'humanité. — Ecoutons ! n'entendez-vous pas le pas des chevaux ? — Il faut que je fuie à l'instant, ou je vous

perds pour toujours. — Adieu. Il se passera quelque tems avant qu'il me soit possible de vous revoir. »

Il sortit promptement, ferma la porte sur Lauretta, comme la première fois, et le bruit de ses pas expirant par dégrès, tout rentra dans le silence.

Lauretta eut de la peine à s'assurer si ce qui venoit de se passer n'étoit pas un songe. Lorsqu'elle en fut enfin bien convaincue, elle versa des larmes de joie.

La réflexion revint. Elle commença à méditer sur les dernières paroles de son père. Elle chercha à s'expliquer à elle-même le mystère de sa présente situation. Ses efforts furent inutiles. La déclaration de son père qu'il se passeroit quelque tems avant qu'il lui fût possible de la revoir, ne l'étonnoit pas moins qu'elle ne l'affligeoit.

« Je suis en sûreté, s'écria-t-elle ; mais mon Alphonse l'ignore, et quel tour-

ment n'éprouvera-t-il point, lorsqu'il ne me trouvera pas dans la cellule de l'hermite? Le cadavre de mon bienfaiteur lui fera croire qu'on a usé de violence envers nous deux. Oh ! pourquoi n'ai-je pas conjuré mon père de chercher quelques moyens de faire cesser les mortelles inquiétudes de mon Alphonse ? Peut-être quand il reviendra, ne sera-t-il plus tems. »

Tourmentée par une foule d'idées contraires, elle ne put fermer l'œil de la nuit. Le lendemain matin elle examina le panier que le comte Byroff avoit déposé la veille sur la table. Il contenoit des provisions pour deux ou trois jours, une bouteille de vin, une d'eau, et de l'huile dans un flacon pour sa lampe.

La journée se passa. Personne ne troubla la solitude de sa prison. La nuit revint. Elle ne dormit pas davantage que la précédente. Elle avoit sans cesse devant les yeux l'image de son Alphonse,

au moment où il arriveroit à la cellule. Elle se leva et s'efforça de calmer, par la prière, l'agitation de son esprit ; mais le crucifix devant lequel elle se mit à genoux, ne servit qu'à lui rappeller tous les effrayans mystères dont sa destinée étoit enveloppée.

Le jour suivant s'écoula, sans que le comte Byroff eût visité sa fille. Les craintes de Lauretta changèrent alors d'objet. Elle commença à redouter qu'on ne se fût apperçu de la dernière visite que son père lui avoit faite, comme il avoit paru tant l'appréhender. La seule considération qui lui laissoit encore quelque espoir, étoit que la première démarche de ceux qui auroient fait cette découverte, eût probablement été de rechercher la cause de cette visite.

L'insomnie, l'incertitude et la crainte avoient épuisé ses forces. Plusieurs heures avant minuit, elle tomba dans un profond sommeil qui, malheureusement

pour elle, ne fut pas long. Quel fut son chagrin, en se réveillant, de voir que sa lampe étoit éteinte! Elle avoit négligé d'y mettre de l'huile. L'obscurité profonde dans laquelle elle se trouva, augmenta ses terreurs.

Craignant, sans trop savoir pourquoi, de changer de position, au milieu des ténèbres, elle resta sur son lit. Il étoit alors près de minuit. Tout-à-coup elle entendit marcher à pas mesurés vers la porte de sa chambre. L'espérance et la joie rentrèrent dans son âme. Elle se leva sur son lit, et bientôt le comte Byroff s'offrit à sa vue, revêtu d'un froc.

Lauretta descendit de son lit, et alla au devant de son père. Celui-ci l'embrassa, et, sans faire attention à l'obscurité dans laquelle il la trouvoit, que d'ailleurs il pouvoit prendre pour l'effet des instructions qu'il lui avoit données, il l'aida sur-le-champ à s'envelopper du manteau qu'il avoit laissé la nuit précé-

dente dans cette chambre, et il lui dit de le suivre le plus promptement possible.

Le comte étoit déja à la porte de la chambre, lorsque, retournant en arrière, il prit le poignard sur la table, l'attacha à sa ceinture, ordonna une seconde fois à Lauretta de le suivre de près et sans bruit, et marcha devant elle.

Lauretta suivit en silence les pas de son père. Elle vit, à la lumière de la lampe, portée devant elle par le comte, qu'il la reconduisoit par le même chemin qe'elle avoit suivie avant d'arriver au triste séjour où elle avoit passé des heures si cruelles. Elle remarqua que la main de son père trembloit, et que sa physionomie exprimoit l'inquiétude et la crainte.

Sorti du souterrain, le comte Byroff jeta la lampe par terre pour l'éteindre, et ayant refermé l'entrée de la caverne, il détacha un cheval qui avoit été

attaché au tronc d'un arbre, le conduisit sur un terrein uni, sauta dessus, et après avoir pris sa fille devant lui, il partit au grand galop.

Ils firent environ une lieue, en observant le plus profond silence ; le comte cependant le rompoit quelquefois en s'adressant à son cheval, afin de lui faire hâter le pas. A la fin Lauretta se hasarda à demander à voix basse : — « Où allons-nous ? » — Le comte répondit : « C'est vous qui devez diriger ma route ; mais en ce moment, gardez le silence, je vous en conjure. Quelqu'un peut être caché parmi ces arbres. » — Lauretta obéit. Mais l'idée que son père venoit de lui suggérer augmenta ses craintes. Elle ne put pas s'empêcher de promener de tous côtés des regards inquiets, et d'observer avec attention toutes les ombres qui lui falloit traverser, tremblant toujours d'apperçevoir celle d'un

homme. Souvent même son imagination lui faisoit voir ce qu'elle craignoit.

Il faisoit une de ces nuits pendant lesquelles la lune décroissante paroît à l'horison pleine et d'un rouge sanglant, et teint de feu tous les objets sur lesquels la perspective la fait paroître, pour ainsi dire, prête à tomber. Nos voyageurs ayant tourné le coin d'un petit bois qu'ils traversoient, la lune brilla tout-à-coup à leurs yeux. La scène étoit romantique. Lauretta se livra, malgré elle, au plaisir de la contempler. La lune s'enfonça insensiblement sous l'horizon, et laissa nos voyageurs sans autre guide que la foible et tremblante lumière des étoiles.

Ils étoient partis du château depuis trois heures, lorsque le comte arrêta son cheval devant une chaumière. Il frappa à la porte. On lui ouvrit à l'instant. Les habitans de cette simple demeure, un homme d'un moyen âge et son jeune fils, tous deux bergers, s'empressèrent de

faire entrer dans leur cabane le comte et sa fille.

Le comte exigea d'eux la promesse que, sous aucun prétexte, ils ne permettroient à personne d'entrer dans la chaumière, tant qu'il y seroit, et n'avoueroient pas qu'aucun étranger y soit caché, si on leur en faisoit la question. Ils consentirent à faire cette promesse, moins par l'espoir de la récompense dont le comte promit de payer leur discrétion, que par la crainte de son ressentiment, s'ils le trahissoient; car son habit leur faisoit croire que c'étoit un moine. Le comte s'en apperçut; et comme il connoissoit la superstition des paysans de ces contrées, il ne douta plus qu'il n'avoit rien à craindre de ses hôtes, pendant tout le tems qu'il jugeroit convenable d'interrompre son voyage.

Après avoir pourvu à ce que le cheval qui lui étoit si nécessaire, ne manquât de rien, le comte demanda à Lau-

retta si elle se sentoit disposée à se livrer au sommeil ; mais elle lui déclara que l'agitation de son esprit ne lui permettroit pas de fermer un seul instant les yeux. Alors, il lui témoigna le désir d'entendre de sa bouche l'histoire de sa vie. Elle fut intérieurement fâchée de ce qu'il ne lui offroit pas de l'instruire de la sienne auparavant; cependant, elle s'empressa de se rendre à l'invitation de son père. Elle se retira avec lui dans la seule chambre qui, avec celle occupée par le berger et son fils, formoient toute la chaumière, et là elle lui fit le récit de tous les événemens de sa vie, depuis le premier moment de son entrée dans le monde, jusqu'à celui où il l'avoit arrachée des mains de Théodore et de son complice.

Fin du premier volume.



